This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

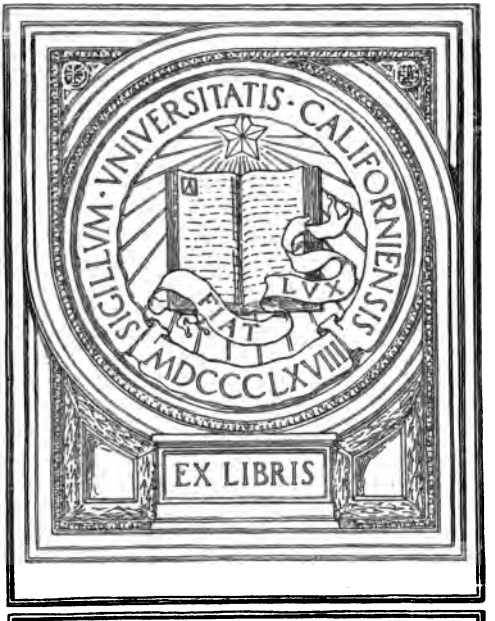
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1983
T72

$B 142 590

· FROM · THE · LIBRARY · OF ·
· KONRAD · BURDACH ·



Philosophische Bibliothek.
Band 25.

Condillac's
Abhandlung über die Empfindungen.

Aus dem Französischen übersetzt

mit

Erläuterungen und einem Excurs über das binoculare Sehen

von

Dr. Eduard Johnson,
Gymnasialoberl. in Plauen i. V.

UNIV. OF CALIFORNIA

LEIPZIG.
VERLAG DER DÜRR'SCHEN BUCHHANDLUNG.
1870.

B1983
T72

Burdach

UNIV OF
CALIFORNIA

UNIV. OF
CALIFORNIA

Einleitung.

Condillac's bedeutendste Schrift, die „Abhandlung über die Empfindungen", in die „Philosophische Bibliothek" einzureihen kann in einer Zeit, wo sein Grundgedanke wieder lebhaft erörtert wird, nicht überflüssig erscheinen. Nachdem diesem Gedanken, dass alle scheinbar so verschiedenen Seelenthätigkeiten auf eine einzige, die Empfindung (einfache Sinnesvorstellung) zurückzuführen seien, durch Herbart, der ihn mit grösserer Konsequenz und mit wissenschaftlicher Strenge durchgeführt hat, für immer zum Siege verholfen zu sein schien, ist seine Gültigkeit von Lotze und Trendelenburg wieder in Frage gestellt worden, und der von ihnen angeregte Streit, ob die Grundlage, welche Herbart der Psychologie im Sinne Condillac's gegeben, ferner beizubehalten sei, oder ob zu den Prinzipien Wolf's und Kant's zurückgegriffen werden müsse, währt noch heute fort.

Dazu kommt, dass der Traité in der Fassung, in welcher ihn Condillac hinterlassen hat, bis jetzt noch keinen Uebersetzer gefunden. Denn die einzige erschienene Uebersetzung von J. M. Weissegger (Wien 1792. 8.) schliesst sich an den Text der ersten Ausgabe (Londres et Paris 1754. Vol. II. 12.) an, obgleich Condillac seine Arbeit späterhin vielfach erweitert und in den wichtigsten Partien umgestaltet hatte. Uebrigens ist diese Weiss-

M77966

egger'sche Verdeutschung voll von Uebersetzungsfehlern*) und in einer Sprache abgefasst, die ohne das Original kaum verstanden werden kann.

Wie wünschenswerth es ferner im Interesse der Geschichte der Philosophie sei, dass sich das Urtheil über Condillac klare, zeigen die mannigfaltigen Irrthümer in der Auffassung seiner Theorie, denen man noch hier und da begegnet. So schiebt ihm der Verfasser eines neu erschienenen geistreichen Buches, das sich zur Aufgabe gemacht hat, die Möglichkeit der objektiven Anschauung zu erklären, und in welchem dem Verfasser des Traité ein längerer Abschnitt voll spitzer Bemerkungen gewidmet ist, die Thorheit unter: er fingire, wie bekannt (!), „eine leblose Statue als Versuchsobjekt", während doch in Wahrheit Condillac seine „Statue" sich denkt „innerlich organisirt wie wir und von einem Geiste belebt, dem noch alle Vorstellungen fehlen."

Auch die vielfach verbreitete Annahme, dass Condillac in der Metaphysik noch auf dem Standpunkte des Cartesius und Locke's stehe, indem er die Ausdehnung für eine Qualität der Dinge an sich halte, bedarf, wie die vorliegende Schrift zeigen mag, der Berichtigung. Er ist vielmehr geneigt, sie für eine blosse Anschauungsform zu halten, und nähert sich darin schon dem Kant'schen Idealismus in bemerkenswerther Weise.

Ueberhaupt möchte unsere Uebersetzung auch dem Vorurtheil, das hauptsächlich der chronologischen Stellung Condillac's seine Entstehung verdankt, als sei er, wenn auch nicht offener, so doch verschämter Materialist gewesen, oder als habe er dem Materialismus seiner Zeitgenossen in die Hände gearbeitet, entgegentreten. Das

*) So ist, um nur eins anzuführen, tout-à-fait durchgängig mit „plötzlich" übersetzt.

sensualistische Prinzip (wenn man einmal den Namen Sensualismus für Condillac's Lehre beibehalten will, obgleich er weit besser für ein System passen würde, das im Gegensatz zu dem seinigen nur der sinnlichen Anschauung Wahrheit zuschreiben will) ist, wie Condillac's eignes Beispiel zeigt, mit einer spiritualistischen Metaphysik, mit der Lehre von einem immateriellen Seelenwesen (bei Herbart) oder auch mit der Annahme einer Weltseele (Czolbe) vereinbar, hat also an sich mit dem Materialismus nichts zu schaffen. Condillac hat aber auch direkt, gleich am Eingang des Traité und wiederholt, den empirischen Materialismus seiner Zeitgenossen auf seine Schwäche und philosophische Unzulänglichkeit hingewiesen, die sich darin zeigt, dass er aus der sinnlichen Wahrnehmung, also aus Akten der Seele, nicht nur die Existenz der Materie, sondern auch ihre objektive Beschaffenheit erkennen will, während uns doch diese Erkenntnissquelle an und für sich nicht über uns selbst hinausführt und uns immer nur unsere eigenen Zustände zum Bewusstsein bringt.

Was die „Abhandlung über die Empfindungen" erstrebt, sagt Condillac bestimmter als in der an die Gräfin de Vassé gerichteten Vorrede (die, weil sie grösstentheils Persönliches enthält, unübersetzt bleiben konnte), in einem kurzen Auszuge, den er der letzten von ihm besorgten Ausgabe beigefügt hat: „Der Hauptzweck dieses Werkes ist der, zu zeigen, wie alle unsere Erkenntnisse und alle unsere Fähigkeiten aus den Sinnen stammen, oder, genauer zu reden, aus den Empfindungen; denn in Wahrheit sind die Sinne nur Veranlassung. Sie empfinden nicht, sondern allein die Seele empfindet auf Veranlassung der Organe, und aus den Empfindungen, durch welche ihr Zustand sich ändert, gewinnt sie alle ihre Erkenntnisse und Fähigkeiten."

Ganz ähnlich präzisirt der Herbartianer O. Flügel in seiner Schrift: „Der Materialismus vom Standpunkte der atomistisch-mechanischen Naturforschung“ (Leipzig. Pernitzsch. 1865) das Prinzip der Herbart'schen Psychologie S. 31: „Das erste psychische Material, aus dem auch die höheren geistigen Gebilde gestaltet werden, sind die verschiedenen einfachen Sinnesempfindungen, die als Reaktionszustände der Seele nur durch deren Verbindung mit einem organisch gegliederten System von Stoffen entstehen können.“

Was freilich die Durchführung dieses Gedankens und seine Anwendung auf die Einzelheiten des Seelenlebens betrifft, so bleibt Condillac hinter Herbart weit zurück. Wo Herbart erklärt, beschränkt sich Condillac auf Beschreibung; über den Unterschied der deskriptiven und explikativen Psychologie ist er sich nicht klar und hält sich in den Grenzen der ersteren, während er sich im Gebiete der letzteren zu bewegen glaubt. Am auffälligsten erscheint dieses Verfahren da, wo er von dem Verhältniss der Gefühle und Begehrungen zu den Empfindungen handelt. Gehen wir auf seine Auffassung dieses Verhältnisses, die ja für seine Stellung in der Geschichte der Psychologie vor Allem in Frage kommt, schon hier näher ein. Wir müssten sonst in zerstreuten Anmerkungen wiederholt auf diesen Punkt zurückkommen.

Condillac unterscheidet von den an sich gleichgültigen Empfindungen die Zustände der Lust und Unlust, die wir unter dem Namen Gefühle begreifen, geht aber davon aus, dass nie eine Empfindung ohne ein sie begleitendes Gefühl sei. Damit stimmt die Erfahrung überein. Zwar wollen Schopenhauer u. A. in den Empfindungen der Farben und Töne völlig gleichgültige Erregungen sehen, die nur dazu bestimmt seien, die Aussenwelt rein objektiv aufzufassen, und berufen sich darauf, dass der

optische und der Gehörnerv gegen jede Verletzung unempfindlich seien. Allein die Schmerzlosigkeit des Sehnerven, der allein zu derartigen Beobachtungen Gelegenheit bietet, ist nicht erwiesen. Zwar lässt sich nicht bestreiten, dass ein Schnitt mit dem Messer in ihm höchstens Lichtempfindungen, aber keine Schmerzgefühle erregt. Aber es wäre voreilig, daraus zu schliessen, dass er sich gegen jede Einwirkung so verhalte. Es ist wohl denkbar, dass er, bei aller Gleichgültigkeit gegen andere, doch für diejenigen Gefühle empfänglich ist, welche aus den gerade ihm zukommenden Reizen des Lichtes und der Farben entspringen. In der That zeigt sich der schärferen Beobachtung jede Empfindung, des Gesichtsinnes so gut wie des Gehörs, Geruchs und Geschmackes, von Gefühlen begleitet. „Auch der Gedankenlauf," behauptet Lotze, Med. Psychol. Abschn. 226, „selbst der abstrakteste, ist von Gefühlen beständig durchzogen. Nicht einmal den trockenen Satz der Identität oder den rein logischen Begriff der Verschiedenheit oder des Widerspruchs sind wir zu denken im Stande, ohne jenen mit einem wohlthuenden Gefühl der Einheit zu begleiten, in diesen dagegen eine Spur von der Bitterkeit des Hasses und des Widerstrebens zweier Elemente hinein zu verlegen."

Dem entgegen hat neuerdings J. Bona Meyer behauptet (Kant's Psych., Berlin 1870, S. 104), nach seiner Selbstbeobachtung sei es möglich vorzustellen ohne Begleitung irgend eines Gefühls von Lust oder Unlust. „Der Tisch vor mir mit seinen vier Beinen, ein beliebiger Stein im Gartensande kann als vorgestelltes Objekt meine Seele völlig gleichgültig lassen." Diese Behauptung muss wohl dahin eingeschränkt werden, dass wir das Gefühl, welches eine Empfindung in uns erregt, häufig nicht von den in der Seele gleichzeitig vorhandenen Gefühlen zu unterscheiden vermögen, weil es sich zu wenig von ihnen ab-

hebt. Treffend bemerkt Czolbe (Neue Darstellung des Sensualismus, Leipzig 1855): „Wenn es zuweilen scheint, dass gewisse Wahrnehmungen oder Vorstellungen mit keinerlei Gefühl von Bedürfniss oder Lust oder Schmerz verbunden sind, so kommt das wohl nur daher, dass die sie begleitenden Gefühle sich mit anderen ähnlichen oder gleichen in uns zu dem sogenannten Gemeingefühl oder der Stimmung mischen und nicht als besondere, speziellen Wahrnehmungen und Vorstellungen entsprechende unterschieden werden können.“ (S. 26.)

Wegen der beständigen Verbindung des Empfindens mit den Gefühlen fasst nun Condillac die Empfindung und das sie begleitende Gefühl unter dem Namen „sensation“ (sinnliche Erregung) zusammen. Dies erscheint so lange unbedenklich, als der Leser nicht durch den einheitlichen Namen zu dem Irrthum verleitet wird, er habe es in der „sensation“ mit einem einheitlichen Vorgange zu thun. Aber Condillac selbst hat sich von diesem Irrthum, wie sich zeigen wird, nicht frei gehalten. Vielmehr meint er, er leite alle psychischen Vorgänge, indem er sie auf die Sensation zurückführt, aus einem einzigen Prinzip ab. Ein solches ist aber die Sensation darum nicht, weil Empfindung und Gefühl, die darunter begriffen werden, trotz ihres Beisammenseins doch auch wieder als zwei besondere Vorgänge aufgefasst werden müssen, die Sensation also ein Doppelvorgang ist. Der Unterschied ihrer beiden Elemente lässt sich dahin angeben, dass wir uns in der Empfindung eines nach Qualität und Intensität bestimmten Inhalts der Seele, in dem Gefühle der Lust und Unlust aber des Werthes bewusst werden, den dieser Inhalt für uns hat.

Die Physiologen (Longet, Pirogoff, Heyfelder, Beau) versichern sogar, dass sich beide Ereignisse künstlich von einander trennen lassen. Bei der Aetherisirung

Kranker und zuweilen auch bei der Bleivergiftung tritt ein Zustand ein, in welchem der Patient wohl empfindet, in welcher Weise und wo ein Reiz erfolgt, den entsprechenden Schmerz aber nicht fühlt (Analgie nach Lotze).

Was ferner seine Ableitung der Strebungen betrifft, so konstatirt er eigentlich nur die Thatsache, dass auf gewisse Empfindungen und Gefühle Strebungen folgen. Er glaubt jedoch, wie sich späterhin zeigt, erwiesen zu haben, dass zur Entstehung der Strebungen nichts weiter erforderlich sei, als Empfinden und Fühlen (die Sensation). Dies bleibt jedoch so lange unerwiesen, als er nicht zeigt, dass die Strebungen auf die Sensationen nicht blos folgen, sondern nothwendig folgen müssen, weil sie sich analytisch aus ihnen oder ihrem Verhalten zu einander ableiten lassen. Diese Nothwendigkeit ist jedoch durch die Thatsache der Aufeinanderfolge beider Vorgänge noch nicht dargethan, und darum bleibt Condillac's Behauptung, er erkläre die Strebungen allein aus der Sensation, unbegründet.

Was Condillac hier geleistet zu haben glaubt, in der That aber gar nicht einmal versucht hat, das haben zuerst Herbart und Beneke wirklich unternommen und damit die Lücke, welche jener, ohne es zu bemerken, gelassen hat, ergänzt. Herbart will in seiner Psychologie den Nachweis liefern, dass zwischen dem Begehren, dem Fühlen und dem Vorstellen kein ursprünglicher Gegensatz bestehe, weil alle drei Phänomene der nothwendige Verlauf des einen Grundvorganges, des Empfindens oder Vorstellens, seien. In der Seele, die nach den Ergebnissen seiner Metaphysik einheitlich und einfach sein muss, werden durch die mannichfaltigen Nervenzustände des Körpers Reaktionszustände (Selbsterhaltungen) hervorgerufen. Dies sind die Empfindungen oder, wie sie auch genannt werden, einfachen Sinnesvorstellungen. Sie verdunkeln oder

hemmen sich gegenseitig und versetzen sich dadurch in einen Zustand der Spannung, in welchem sie nur noch als Streben vorzustellen vorhanden sind, oder aber sie verbinden sich und leisten sich Hülfe gegen Verdunkelung. Das Bewusstsein der Spannung von Vorstellungen nun ist Gefühl, während die Begehrung darin besteht, dass wir uns der zu- oder abnehmenden Spannung, zugleich aber auch des zu- oder abnehmenden Klarheitsgrades der Vorstellungen bewusst werden.

Auch Beneke sieht in aller geistigen Thätigkeit nur Empfindungen; je nachdem die Reizung der Urvermögen zu gering oder gerade angemessen ist oder in ausgezeichneter Fülle erfolgt oder allmählich übermässig oder endlich auf einmal übermässig wirkt, also je nach dem Reizmass wird der Reiz mit Unlust, Befriedigung, Lust, Ueberdruss, Schmerz empfunden, und Begehrung ist der von einer Lustreizung übrig gebliebene Reiztheil.

Gegen die von Condillac angestrebte, von Herbart und Beneke ausgeführte Zurückführung der verschiedenen Seelenthätigkeiten auf eine einzige hat sich besonders Lotze erklärt. Er hält „die interessante und kühne Annahme Herbart's," die qualitativ so verschiedenen Aeusserungen des Vorstellens, Fühlens und Wollens als formell verschiedene Konsequenzen desselben Grundvorgangs, des Vorstellens, zu konstruiren für ungenügend (Med. Psych., Abschn. 141), und nimmt daher Kant's Lehre von den drei Vermögen, dem Vorstellungs-, Gefühls- und Begehrungsvermögen, wieder auf, will jedoch nicht bestreiten, dass dieselben, so verschieden sie sich auch in der Erfahrung darstellen, doch auf eine gemeinsame, uns verborgene Wurzel zurückgehen, so dass das Fühlen durch das Vorstellen, und das Begehren durch die beiden anderen Vermögen angeregt wird.

Nach dieser Ansicht reichen also die einfachen Sinnes-

vorstellungen nicht allein zur Erzeugung des Fühlens und Wollens hin, sondern diese beiden Vorgänge werden nur dadurch möglich, dass die Seele ausser der Sensibilität auch die Fähigkeiten besitzt, durch ihre Empfindungen zu Gefühlen und Strebungen erregt zu werden.

Es ist hier nicht der Ort, auf diesen Streit, an dem sich neuerdings Jürgen Bona Meyer mit der erwähnten Schrift in hervorragender Weise betheiligt hat, tiefer einzugehen. Zur Bezeichnung der Stellung Condillac's in der Psychologie genügt es, darauf hingewiesen zu haben, dass seine Bestrebungen mit denen Herbart's und Beneke's in den Grundzügen zusammenfallen, seine Ausführungen jedoch der Ansicht Kant's und Lotze's nicht zuwiderlaufen.

Etienne Bonnot de Condillac (geb. 1715), Abbé von Mureaux, Mitglied der französischen Akademie zu Paris und der königlichen Akademie zu Berlin, stammte aus einer adeligen Familie der Dauphiné. Da das Vermögen seiner Eltern gering war, so widmete er sich dem geistlichen Stande, der ihm gestattete, in stiller Zurückgezogenheit seinen Studien zu leben. Dem Erfolge seiner Schriften hatte er es zu danken, dass er zum Instruktor des Infanten von Parma, des nachmaligen Herzogs Ferdinand, eines Enkels Ludwig's XV., berufen wurde. Mit Einsicht und Eifer unterzog er sich dem Erziehungsgeschäfte, kehrte jedoch, sobald es vollendet war, in seine Einsamkeit wieder zurück. Selbst an den Sitzungen der französischen Akademie, welcher er seit 1768 angehörte, hat er niemals Theil genommen. Unermüdet mit philosophischen Studien beschäftigt, lebte er auf seinem Landgute Flux bei Baugenci bis zu seinem Tode am 3. August 1780, allgemein verehrt wegen seines edlen Charakters und würdevollen Wandels.

Seine schriftstellerische Laufbahn eröffnete er mit dem „Essai sur l'origine des connaissances humaines. Amst. 1746." (Deutsch von Hissmann, Leipzig 1780.) Er steht in dieser Schrift Locken weit näher, als in den späteren, indem er in ihr noch den inneren Sinn, die Reflexion, wie dieser als eine Quelle der Erkenntniss neben der Sensation gelten lässt. Welche Abwege die Philosophie zu vermeiden habe, zeigte er in seinem „Traité des systèmes.

Haye 1749.“ Der „Traité des sensations“ erschien zuerst 1754, und schon 1755 folgte der „Traité des animaux“. Nur theilweisen Beifall fand sein dreizehnbändiger „Cours d'étude pour l'instruction du prince de Parme“ (Parma 1769—73) und eine 1776 erschienene Schrift über den Handel. Sein letztes Buch war „La Logique, ou les premiers développements de l'art de penser“ (1781). Es war zum Gebrauch für die Nationalschulen in Polen bestimmt und wurde ins Spanische, Italienische und Neugriechische übersetzt. Aus seinem Nachlasse erschien „La Langue des calculs“, 1798.

Condillac fand allerwärts zahlreiche Anhänger. Für eine der besten Schriften aus seiner Schule gilt Condorcet's Buch „Des progrès de l'esprit humain“.

Abhandlung

über die Empfindungen.

Ut potero, explicabo: nec tamen, ut Pythius Apollo, certa ut sint et fixa, quae dixero: sed ut homunculus probabilia conjectura sequens.

Cic. Tusc. quaest. l. I. c. 9.

Erster Theil.

Von den Sinnen, welche an sich nicht über Aussendinge urtheilen.

I.

Von den ersten Kenntnissen eines auf den Geruchsinn beschränkten Menschen.

1. Wenn unsere Statue *) auf den Geruchsinn allein angewiesen ist, so können ihre Kenntnisse sich nur auf Düfte erstrecken. Sie kann ebensowenig Vorstellungen von Ausdehnung, Gestalt und etwas ausser ihr oder ihren Empfindungen Seiendem bekommen, als von Farbe, Ton, Geschmack.

2. Wenn wir ihr eine Rose vorhalten, so wird sie in Bezug auf uns eine Statue sein, die eine Rose riecht; aber in Bezug auf sich wird sie nur der Duft dieser Blume selbst sein.

Sie wird also Rosen-, Nelken-, Jasmin-, Veilchenduft sein je nach den Dingen, welche auf ihr Organ wirken. Kurz, die Düfte sind in dieser Hinsicht nur der Statue

*) Man hat sich die Statue, wie Condillac in der Vorrede sagt, als einen lebenden Menschen zu denken, dessen Seele noch ohne alle Vorstellungen ist. Um Eindrücke auf seine Seele beliebig abschliessen und zulassen zu können, lässt er ihn mit einer Marmorhülle umgeben sein, die ihm den Gebrauch seiner Sinnesorgane nicht gestattet. Er öffnet zunächst diese Hülle so weit, dass der Geruchsinn thätig sein kann.

eigene Modifikationen oder Daseinsweisen, und sie kann sich für nichts Anderes halten, weil das die einzigen Empfindungen sind, für die sie empfänglich ist.

3. Die Philosophen, denen es so augenscheinlich vorkommt, dass Alles materiell sei, mögen sich einen Augenblick an ihre Stelle versetzen und sich vorstellen, wie sie wohl auf den Gedanken kommen könnten, es existire Etwas, welches dem von uns „Materie" Genannten ähnlich ist.

4. Man kann sich also schon jetzt überzeugen, dass man nur die Zahl der Sinne zu vermehren oder zu vermindern braucht, um uns zu ganz anderen Urtheilen zu veranlassen, als die sind, die uns heutzutage so selbstverständlich vorkommen, und unsere auf den Geruchsinn beschränkte Statue kann uns eine Vorstellung von der Klasse von Wesen geben, deren Kenntnisse in den engsten Grenzen bleiben.

II.

Von den Verstandesoperationen in einem auf den Geruchsinn beschränkten Menschen, und wie die verschiedenen Abstufungen von Lust und Unlust diesen Operationen zu Grunde liegen.

1. Beim ersten Geruche gehört die Empfindungsfähigkeit unserer Statue ganz und gar dem Eindruck, der auf ihr Organ geschieht. Das nenne ich Aufmerksamkeit.*)

---

*) Allerdings ist die Aufmerksamkeit keine besondere Kraft, sondern nur ein klares und bestimmtes Empfinden. Als solches hängt sie aber nicht, wie es nach Condillac's Worten scheinen muss, nur von der objektiven Bedingung ab, dass ein äusserer Reiz allein oder mit besonderer Stärke auf die Seele wirkt; unter einer Menge unbekannter Gesichter erregt das Gesicht eines Freundes unsere Aufmerksamkeit, obgleich seine Einwirkung auf das Auge nicht stärker ist, als die der andern. Hier erscheint die Aufmerksamkeit an subjektive Bedingungen geknüpft. Es müssen Spuren früherer Eindrücke zurückgeblieben

2. Von diesem Augenblicke an beginnt sie zu geniessen oder zu leiden; denn wenn die Empfindungsfähigkeit ganz einem angenehmen Dufte zugewandt ist, so ist das Genuss, und ist sie einem unangenehmen zugewandt, so ist das Leiden.

3. Aber unsere Statue hat noch keine Vorstellung von den verschiedenen Veränderungen, die sie an sich erfahren kann. Sie befindet sich mithin wohl, ohne besseres Befinden zu wünschen, oder unwohl, ohne Wohlbefinden zu wünschen. Das Leiden kann eben so wenig in ihr den Wunsch nach einem Gute erregen, das sie nicht kennt, als der Genuss ihr Furcht vor einem Uebel einflössen kann, das sie ebenfalls nicht kennt. So unangenehm folglich auch die erste Empfindung sein mag, ja wäre sie es auch in dem Grade, dass sie das Organ verletzt und ein heftiger Schmerz ist, so kann sie doch kein Begehren veranlassen.

Wenn bei uns das Leiden jederzeit von dem Begehren, nicht zu leiden, begleitet ist, so kann es bei der Statue nicht ebenso sein; der Schmerz veranlasst in uns jenes Begehren nur deshalb, weil jener Zustand uns schon bekannt ist. Die Gewöhnung, die wir uns nach und nach angeeignet haben, ihn als etwas anzusehen, ohne welches wir gewesen sind und ohne welches wir fernerhin sein können, bewirkt, dass wir nicht mehr leiden können, ohne alsbald zu wünschen, nicht zu leiden, und dieses Begehren ist von einem schmerzhaften Zustande unzertrennlich.

Die Statue jedoch, die im ersten Augenblick sich eben nur durch den Schmerz empfindet, den sie erleidet, weiss nicht, ob sie aufhören kann, Schmerz zu sein, um etwas Anderes zu werden oder gar nicht mehr zu sein. Sie hat von Veränderung, Aufeinanderfolge und von Dauer noch keine Vorstellung. Mithin existirt sie, ohne Begehrungen bilden zu können.

---

und in Folge ihrer Verbindung unter einander durch den neuen, wenn auch schwachen Eindruck wieder zum Bewusstsein erregt worden sein. Diese Art der Aufmerksamkeit denkt sich Condillac, wie er späterhin zu erkennen giebt, durch das Interesse vermittelt. Es bleibt jedoch unklar, wodurch dem Interesse eine solche Wirksamkeit ermöglicht werde.

4. Sobald sie bemerkt haben wird, dass sie aufhören kann, das zu sein, was sie ist, um wieder zu werden, was sie gewesen, so werden wir ihre Begehrungen entstehen sehen, und zwar aus einem Zustande des Schmerzes, welchen sie mit einem Zustande der Lust vergleicht, den das Gedächtniss ihr zurückruft. Wegen dieses künstlichen Getriebes nun sind Lust und Schmerz das einzige Prinzip, das, indem es alle ihre Seelenthätigkeiten bestimmt, sie stufenweise zu allen Kenntnissen, deren sie fähig ist, erheben muss, und um zu beurtheilen, welche Fortschritte sie machen kann, wird es genügen, wenn man die Lustgefühle, die sie zu begehren, die Schmerzen, welche sie zu fürchten hat, und den Einfluss der einen und der andern je nach den Umständen beobachtet.

5. Wenn ihr keine Erinnerung an ihre Veränderung bliebe, so würde sie immer wieder zum ersten Male zu empfinden glauben. Ganze Jahre würden sich in den jedesmal gegenwärtigen Moment verlieren. Beschränkte sie also immer ihre Aufmerksamkeit auf eine einzige Daseinsweise, so würde sie niemals deren zwei zusammen halten, nie über deren gegenseitige Beziehungen urtheilen können. Sie würde Lust oder Schmerz empfinden, ohne noch Verlangen oder Furcht zu haben.

6. Allein der Duft, den sie empfindet, entschwindet ihr nicht gänzlich, sobald der duftende Körper aufhört, auf ihr Organ zu wirken. Die Aufmerksamkeit, die sie ihm zugewandt hat, hält ihn noch zurück, und es bleibt davon ein mehr oder minder starker Eindruck, je nachdem die Aufmerksamkeit selbst mehr oder minder lebhaft war. Dies ist das Gedächtniss.*)

---

*) Wie §. 10 zeigt, dauert nach Cond. die Empfindung in der Seele darum fort, weil die physische Erregung im Nervenapparat und besonders im Gehirn auch dann noch fortwährt, wenn der Reiz aufgehört hat, auf das Organ zu wirken. Mit dem Aufhören dieser physischen Erregung, die er nur für vorübergehend gelten lassen will, verschwindet jedoch nach §. 38 die Empfindung völlig, so dass nichts von ihr zurückbleibt. Demnach handelt Cond. hier eigentlich gar nicht vom Gedächtnisse, d. h. der Aufbewahrung der Vorstellungen, sondern nur von der temporären Nachwirkung des Eindruckes, von der Nach-

7. Wenn unsere Statue ein neuer Duft ist, so ist ihr also noch der gegenwärtig, der sie im Augenblick vorher gewesen. Ihre Empfindungsfähigkeit theilt sich in das Gedächtniss und den Geruchsinn, und die erstere von diesen Fähigkeiten ist auf die vergangene Empfindung aufmerksam, während die zweite auf die gegenwärtige Empfindung aufmerksam ist.*)

8. Es giebt also zwei Empfindungsweisen in ihr, die sich nur dadurch unterscheiden, dass die eine sich auf eine wirkliche Empfindung, die andere auf eine Empfindung bezieht, die nicht mehr da ist, von welcher jedoch der Eindruck noch fortdauert. Da sie nicht weiss, dass Gegenstände da sind, die auf sie wirken, ja nicht einmal weiss, dass sie ein Organ hat, so unterscheidet sie für gewöhnlich die Erinnerung einer Empfindung von einer wirklichen Empfindung nur als das schwache Empfinden dessen, was sie gewesen, und das lebhafte Empfinden dessen, was sie ist.

9. Ich sage „für gewöhnlich", weil die Erinnerung nicht immer ein schwaches, noch die Empfindung ein lebhaftes Gefühl**) sein wird. Denn so oft das Gedächtniss ihre Daseinsweisen ihr mit grossem Nachdruck wieder vorführt, das Organ dagegen nur leichte Eindrücke empfängt, so wird das Gefühl einer wirklichen Empfindung

---

empfindung. Näheres über seine Auffassung des Gedächtnisses zu §. 38.

*) Von einer vergangenen Empfindung kann wohl der Beobachter sprechen, der das Aufhören der äussern Einwirkung wahrgenommen hat, aber der Statue selbst ist die Empfindung nicht, wie Cond. hier von seinem Standpunkte aus ihr supponirt, eine vergangene, sondern, wie er eben erst richtig bemerkt hat, eine gegenwärtige, weil die physische Erregung noch fortdauert.

**) Cond. bezeichnet hier die Intensität der Empfindung mit „Sentiment". Der Uebers. hat dieses Wort durchgängig mit „Gefühl", Sensation aber durch „Empfindung" wiedergegeben, obgleich es bei Cond., wie in der Einleitung erwähnt ist, die Empfindung mitsammt dem entsprechenden Gefühle, also allgemeiner eine sinnliche Erregung bedeutet.

weit weniger lebhaft sein, als die Erinnerung an eine nicht mehr vorhandene.

10. Wie also dem Geruchsinn ein Duft kraft des Eindruckes eines duftenden Körpers auf das Organ selbst, so ist ein anderer Duft dem Gedächtniss gegenwärtig, weil der Eindruck eines andern riechenden Körpers in dem Gehirn noch fortbesteht, wohin das Organ ihn übermittelt hat. Indem so die Natur zwei Daseinsweisen durchlebt, fühlt sie, dass sie nicht mehr ist, was sie gewesen.*) Die Erkenntniss dieses Wechsels bewirkt, dass sie die ersteren auf einen Zeitpunkt bezieht, der von dem verschieden ist, wo sie die zweite kennen lernt, und dies eben lehrt sie zwischen einer Existenzform und der Erinnerung an eine vergangene einen Unterschied machen.

11. In Bezug auf die eine ihrer Empfindungsweisen ist sie aktiv, in Bezug auf die andere passiv. Aktiv ist sie, wenn sie sich einer Sinneserregung erinnert, weil sie in sich selbst die Ursache hat, welche sie ihr zurückruft, nämlich das Gedächtniss. Passiv ist sie in dem Zeitpunkte, wo sie eine Sinnesreizung erfährt, weil die bewirkende Ursache ausser ihr, nämlich in den duftenden Körpern ist, die auf ihr Organ wirken.**) [1])

[1]) Es giebt in uns eine oberste Ursache unserer Handlungen, die wir fühlen, aber die wir nicht

*) Es ist nicht einzusehen, wie die Statue allein dadurch, dass ihr zwei Empfindungen, eine stärkere und eine schwächere, gegenwärtig sind, zur Vorstellung einer Vergangenheit kommen soll. Schon hier hätte Cond. die Frage aufwerfen sollen, die er erst §. 42 berührt, ob die Statue überhaupt befähigt ist, die beiden ihr gegenwärtigen Erregungen gesondert aufzufassen. A. a. O. verneint er diese Frage, folglich ist sie auch nicht befähigt, sie auf verschiedene Zeitpunkte zu beziehen, sie zeitlich auseinander zu legen.

**) Nach C.'s sonstigen Aeusserungen kann diese Passivität nur eine relative sein. Für völlig passiv kann er die Seele darum nicht halten, weil die sinnliche Erregung nur die Gelegenheitsursache sein soll, bei welcher die Seele Empfindungen erzeugt. Insofern aber die Seele die Ursache ist, dass sich die physische Erregung gerade in Empfindung umsetzt, ist sie aktiv.

definiren können; man nennt sie Kraft. Wir sind gleichermassen aktiv in Bezug auf Alles, was diese Kraft in uns oder ausser uns hervorbringt. Wir sind es z. B., wenn wir überlegen oder wenn wir einen Körper in Bewegung setzen. Nach der Analogie setzen wir in allen Gegenständen, die irgend welche Veränderung hervorbringen, eine Kraft voraus, die wir noch weniger kennen, und wir sind passiv in Bezug auf die Eindrücke, die sie auf uns machen. Sonach ist ein Wesen aktiv oder passiv, je nachdem die Ursache der hervorgebrachten Wirkung in ihm oder ausser ihm ist.

12. Allein da sie von der Einwirkung der äussern Gegenstände auf sie nichts ahnen kann, so kann sie eine Ursache in ihr und eine Ursache ausser ihr nicht unterscheiden. Alle ihre Veränderungen verdankt sie von ihrem Standpunkt nur sich selbst, und mag sie nun eine Sinnesreizung erleiden oder sich ihrer nur erinnern, so nimmt sie immer nur das Eine wahr, dass sie auf diese oder jene Weise ist oder gewesen ist. Sie kann folglich zwischen dem Zustande, wo sie aktiv, und dem, wo sie ganz passiv ist, keinen Unterschied bemerken.

13. Je mehr indessen das Gedächtniss Gelegenheit erhält, sich zu üben, mit desto grösserer Leichtigkeit wird es thätig sein. Dadurch nun wird die Statue die Fertigkeit erlangen, die durchlaufenen Veränderungen ohne Mühe sich zurückzurufen*) und ihre Aufmerksamkeit zwischen das, was sie ist, und das, was sie gewesen, zu theilen. Denn eine Fertigkeit ist nur die Leichtigkeit in der Wiederholung dessen, was man gethan hat, und diese Leichtigkeit erwirbt man durch öftere Wiederholung der Handlung. [1])

[1]) Ich spreche hier und in dem ganzen Werke nur von den Fertigkeiten, die auf natürlichem Wege erworben werden; in der übernatürlichen Ordnung der Dinge ist Alles andern Gesetzen unterworfen.

*) Cond. übersieht hier, wo er die Leichtigkeit der Reproduktion erklären will, dass er das Zurückrufen, die Erinnerung, selbst noch gar nicht erklärt hat, sondern nur die Fortdauer der auf äussern Reiz eingetretenen Empfindung, das „Gedächtniss“ nach §. 6. Die Fähig-

14. Wenn sie, nachdem sie zu verschiedenen Malen eine Rose und eine Nelke gerochen hat, wiederum eine Rose riecht, so wird die passive, durch den Geruchsinn vermittelte Aufmerksamkeit ganz dem vorhandenen Rosenduft hingegeben sein, und die aktive, durch das Gedächtniss vermittelte Aufmerksamkeit wird sich in die Erinnerung theilen, die vom Rosen- und Nelkenduft zurückgeblieben ist. Nun können aber die Daseinsarten sich nicht in die Empfindungsfähigkeit theilen, ohne sich zu vergleichen; denn vergleichen ist nichts Anderes als gleichzeitig zweien Vorstellungen seine Aufmerksamkeit zuwenden.*)

15. Sobald Vergleichung da ist, ist Urtheil da. Unsere Statue kann nicht gleichzeitig auf Rosen- und auf Nelkenduft aufmerksam sein, ohne zu bemerken, dass der eine nicht der andere ist, und nicht auf den Rosenduft, den sie riecht, und den Rosenduft, den sie gerochen hat, ohne zu bemerken, dass sie einerlei Art sind. Ein Urtheil ist demnach nur die Wahrnehmung eines Verhältnisses zwischen zwei Vorstellungen, die man vergleicht.

---

keit, eine Empfindung darum, weil die physische Erregung fortdauert, fortzuerzeugen, schliesst aber die Fähigkeit nicht ein, die Empfindung „zurückzurufen". Man vergleiche hierzu v. Kirchmann, Erläuterungen zu Kant's Anthropologie, S. 36 unten. Erst in §. 36 geht Cond. auf die Frage, wodurch Erinnerung möglich werde, näher ein.

*) Um nachzuweisen, dass die Seele ausser der Sensibilität keine andere Fähigkeit ursprünglich besitze, musste Cond. glaubhaft machen, dass alles Kombiniren, Scheiden und Ordnen der Vorstellungen nicht durch Vermögen der Seele, sondern durch die Vorstellungen selbst zu Stande kommt. So verfuhren Herbart und Beneke. Cond. aber wählt einen andern Weg. Er behauptet, zwei Empfindungen vergleichen und auf zwei Empfindungen gleichzeitig aufmerken, sei eins und dasselbe. Offenbar tritt jedoch beim Vergleichen zum Aufmerken auf die Empfindungen selbst als neues Moment noch das Aufmerken auf ein Verhältniss derselben zu einander. Er schiebt also die Schwierigkeit, welche die Durchführung seines Prinzips bietet, bei Seite, anstatt ihre Lösung zu suchen.

16. In dem Maasse, als die Vergleiche und die Urtheile sich wiederholen, macht sie unsere Statue mit grösserer Leichtigkeit. Sie eignet sich also die Fertigkeit an zu vergleichen und zu urtheilen. Es wird folglich genügen, sie andere Düfte riechen zu lassen, um sie zu neuen Vergleichen, neuen Urtheilen und neuen Fertigkeiten anzuregen.

17. Beim ersten Sinnesreiz, den sie erfährt, ist sie durchaus nicht überrascht, denn sie ist noch an keine Art des Urtheils gewöhnt.

Sie ist es ebenso wenig, wenn sie zwar mehrere Düfte nach einander, aber jeden nur einen Augenblick wahrnimmt. Sie hält sich dann bei keinem der von ihr gebildeten Urtheile auf, und je mehr sie wechselt, desto mehr muss sie den Wechsel als ihre natürliche Anlage ansehen.

Sie wird es ebenfalls nicht sein, wenn wir sie in unmerklicher Stufenfolge von der Gewohnheit, sich für einen Duft zu halten, zu dem Urtheile leiten, dass sie ein anderer sei; denn sie wechselt, ohne es bemerken zu können.

Allein sie wird es unumgänglich sein müssen, wenn sie plötzlich von einem Zustand, an den sie gewöhnt war, zu einem ganz verschiedenen Zustand übergeht, von dem sie noch gar keine Vorstellung hatte.

18. Dieses Erstaunen lässt sie den Unterschied ihrer Daseinsweisen besser empfinden. Je schroffer der Uebergang von einer zur andern ist, desto grösser ist ihr Erstaunen, und desto betroffener ist sie auch von dem Gegensatze der Lust- und Schmerzgefühle, die damit zusammenhängen. Ihre Aufmerksamkeit, die nun durch Schmerzen, welche sich fühlbarer machen, bestimmt wird, wendet sich mit grösserer Lebhaftigkeit allen Sinnesreizen zu, die nach einander eintreten. Sie vergleicht sie daher sorgfältiger, sie urtheilt richtiger über deren gegenseitige Beziehungen. Folglich erhöht das Erstaunen die Wirksamkeit ihrer Seelenthätigkeiten. Aber da es sie nur dadurch erhöht, dass es einen auffallenderen Gegensatz zwischen angenehmen und unangenehmen Empfindungen bemerken lässt, so sind es immer Lust und Schmerz, welche ihren Fähigkeiten den ersten Anstoss geben.

19. Wenn die Gerüche alle in gleicher Weise ihre Aufmerksamkeit auf sich ziehen, so werden sie sich in

ihrem Gedächtniss nach der Reihenfolge erhalten, in der sie sich gefolgt sind, und sich dadurch in ihm verbinden.*)

Umfasst die Reihenfolge eine grosse Zahl derselben, so wird der Eindruck der letzten, als der neueste, am stärksten sein; der von den ersten wird sich in unmerklicher Stufenfolge abschwächen, völlig verlöschen, und es wird sein, als wenn sie nie eingetreten wären.

Sollten jedoch einzelne nur wenig Theil an der Aufmerksamkeit gehabt haben, so werden sie keinen Eindruck hinterlassen und ebenso schnell vergessen werden, als sie wahrgenommen wurden.

Endlich werden die, welche auffallender waren, sich

---

*) Warum verbinden sich Vorstellungen dauernd, wenn sie aufeinander gefolgt sind? Cond. sieht die Verbindung als selbstverständliche Wirkung der Aufeinanderfolge an, und doch ist Aufeinanderfolge ohne dauernde Verbindung recht wohl denkbar. Für Cond.'s Zwecke kam es auch hier darauf an, zu zeigen, dass die Verbindung (Association) der Vorstellungen, welche dadurch erkennbar wird, dass sie einander wieder zu erwecken im Stande sind, nicht die unmittelbare Wirkung eines Seelenvermögens sei, sondern der Wechselwirkung der Vorstellungen selbst zugeschrieben werden müsse. Uebrigens beruht ihre Assoziation, wenn überhaupt, so doch nicht allein auf ihrer Aufeinanderfolge, sondern, nach Kant, auch auf der Verwandtschaft ihres Inhalts. Andere führen sieben „Assoziationsgesetze" auf; die Vorstellungen sollen sich assoziiren nach Gleichzeitigkeit, Aufeinanderfolge, Aehnlichkeit, Kontrast, räumlicher Verbindung, Verhältniss zwischen Ding und Eigenschaft, ursächlichem Zusammenhang. Nach Beneke verbindet sich nur, was völlig gleichzeitig oder (bei der Aufeinanderfolge) wenigstens theilweise gleichzeitig im Bewusstsein war, während sich nie verknüpft, was in völlig getrennten Zeiten bewusst wird. Auch nach Herbart hängt die Verbindung der Vorstellungen nicht sowohl von ihrer Aufeinanderfolge, als von ihrer Gleichzeitigkeit ab. Sie ist um so inniger, je längere Zeit oder je öfter die einzelnen Elemente im Bewusstsein beisammen waren und je grösser die Stärke dieser Elemente zur Zeit der Verbindung war.

mit grösserer Deutlichkeit erneuern und sie so beschäftigen, dass sie fähig werden, die andern bei ihr in Vergessenheit zu bringen.

20. Das Gedächtniss ist also eine Reihe Vorstellungen, die eine Art Kette bilden. Diese Verbindung nun ermöglicht den Uebergang von einer Vorstellung zur andern und die Wiederkehr der entlegensten. Folglich erinnert man sich einer vor einiger Zeit gehabten Vorstellung nur dadurch, dass man die dazwischen liegenden Vorstellungen mehr oder weniger rasch erneuert.

21. Bei der zweiten Sinnesreizung hat das Gedächtniss unserer Statue keine Wahl: es kann nur die erste sich zurückrufen. Nur wird es mit grösserer Kraft wirken, je nachdem es dabei durch die Lebhaftigkeit der Lust und des Schmerzes bestimmt wird.

Allein nach Ablauf einer Reihe von Veränderungen wird die Statue, die nun eine grosse Anzahl in Erinnerung behält, diejenigen mit Vorliebe aufzufrischen geneigt sein, welche mehr zu ihrem Glück beitragen können. Sie wird rasch über die andern weggehen oder nur widerwillig bei ihnen verweilen.

Um über diese Wahrheit sich klar zu werden, muss man die verschiedenen Stufen der Lust und des Schmerzes, deren man fähig ist, und die Vergleiche kennen, die man darin anstellen kann.

22. Der Lust- und Unlustgefühle sind zweierlei Art. Die einen gehören mehr dem Körper an: die sinnlichen; die andern sind im Gedächtniss und in allen Seelenfähigkeiten: die intellektuellen oder geistigen. Einen solchen Unterschied zu bemerken ist die Statue jedoch nicht im Stande.

Diese Unkenntniss wird sie vor einem Irrthum bewahren, den wir nur schwer vermeiden; denn diese Gefühle sind nicht so verschieden, als wir denken. Eigentlich sind sie alle intellektuell oder geistig, weil streng genommen nur die Seele fühlt. Wenn man will, sind sie auch alle in gewissem Sinne sinnlich oder körperlich, weil der Körper ihre einzige Gelegenheitsursache ist. Nur nach ihrer Beziehung zu den Fähigkeiten des Körpers oder zu denen der Seele zerlegen wir sie in zwei Arten.

23. Die Lust kann stufenweise ab- oder zunehmen; im Abnehmen gelangt sie bis zum Erlöschen und ver-

schwindet mit der Empfindung. Im Zunehmen dagegen kann sie bis zum Schmerze führen, weil der Eindruck für das Organ zu stark wird. Demnach giebt es zwei Grenzpunkte der Lust. Wo der Sinnesreiz mit der geringsten Stärke beginnt, ist der schwächste; dies ist der erste Schritt vom Nichts zum Gefühl. Der stärkste ist da, wo der Reiz nicht zunehmen kann, ohne dass er aufhört, angenehm zu sein. Dieser Zustand kommt dem Schmerz am nächsten.

Der Eindruck einer schwachen Lust scheint sich auf das Organ zu beschränken, das sie der Seele übermittelt. Erreicht sie jedoch einen gewissen Grad der Lebhaftigkeit, so ist sie von einer Erregung begleitet, die sich dem ganzen Körper mittheilt. Diese Erregung ist eine Thatsache, die unsere Erfahrung in Zweifel zu ziehen verbietet.

Gleicherweise kann der Schmerz zu- oder abnehmen. Im Zunehmen geht er bis zur gänzlichen Zerstörung des lebenden Wesens, aber im Abnehmen geht er nicht, wie die Lust, bis zur Aufhebung aller Empfindung, vielmehr ist der Zeitpunkt, der ihn beendet, immer angenehm.

24. Unter diesen verschiedenen Abstufungen ist es nicht möglich, einen gleichgültigen Zustand zu finden. Bei der ersten Empfindung, sei sie noch so schwach, befindet sich die Statue nothwendig wohl oder unwohl. Aber wenn sie nach einander die heftigsten Schmerzen und die höchsten Lustgefühle empfunden hat, so wird sie die schwächsten, nach Vergleichung mit den stärksten, für gleichgültig achten, oder sie nicht mehr für angenehm oder unangenehm ansehen.

Wir können daher annehmen, dass es für sie in verschiedenen Graden angenehme und unangenehme Daseinsweisen giebt und solche, die sie als gleichgültige betrachtet.

25. So oft sie sich nicht oder weniger wohl befindet, erinnert sie sich ihrer vergangenen Empfindungen; sie vergleicht sie mit dem, was sie ist, und fühlt, dass ihr daranliegen muss, wieder zu werden, was sie gewesen. Daraus entsteht das Bedürfniss oder die Kenntniss, die sie von einem Gute hat, dessen Genuss ihr nothwendig dünkt.

Sie weiss also von ihren Bedürfnissen nur deshalb,

weil sie den Schmerz, den sie leidet, mit den Freuden vergleicht, die sie genossen hat. Nehmt ihr die Erinnerung dieser Freuden, so wird sie dulden, ohne daran zu denken, dass sie etwas bedürfe. Denn um das Bedürfniss nach einer Sache zu fühlen, muss man Kenntniss von ihr haben. Nun kennt sie aber nach der obigen Voraussetzung nur den einen Zustand, in dem sie sich befindet. Allein wenn sie sich eines glücklichern erinnert, lässt ihre gegenwärtige Lage sie sogleich das Bedürfniss darnach fühlen. So werden demnach Lust und Schmerz immer die Wirksamkeit ihrer Fähigkeiten bestimmen.

26. Ihr Bedürfniss kann veranlasst sein durch einen wahren Schmerz, durch eine unangenehme Empfindung, durch eine weniger angenehme als einige der vorausgehenden, endlich durch einen Zustand ohne Spannung, wo sie zu einer ihrer Daseinsweisen herabgelangt ist, die sie als gleichgültig anzusehen pflegt.

Ist ihr Bedürfniss durch einen Geruch verursacht, der ihr lebhaften Schmerz bereitet, so zieht es fast alle Empfindungsfähigkeit auf sich und lässt dem Gedächtniss nur die Kraft, die Statue daran zu erinnern, dass sie sich nicht immer so unwohl befunden hat. Sie ist dann unfähig, die verschiedenen Daseinsweisen zu vergleichen, die sie durchlaufen hat; sie ist unfähig zu beurtheilen, welche die angenehmste ist. Es kommt ihr allein darauf an, aus diesem Zustand herauszukommen, um einen beliebigen andern zu geniessen, und wüsste sie ein Mittel, das sie ihrem Leiden entziehen könnte, sie würde alle ihre Fähigkeiten daran setzen, es zu benutzen. Aus diesem Grunde verlangen wir in schweren Krankheiten nicht mehr nach den Vergnügungen, die wir sonst eifrig suchen würden, und denken nur daran, die Gesundheit wieder zu erlangen.

Ist es eine weniger angenehme Empfindung, die das Bedürfniss erzeugt, so muss man zwei Fälle unterscheiden: entweder sind die Lustgefühle, mit denen die Statue sie vergleicht, lebhaft und von den stärksten Erregungen begleitet gewesen, oder sie waren weniger lebhaft und haben sie fast gar nicht erregt.

Im erstern Falle erwacht das vergangene Wohlbefinden mit um so grösserer Stärke, je mehr es von der vorhandenen Empfindung verschieden ist. Die Erregung, die es

begleitet, wird zum Theil reproduzirt und verhindert, indem sie fast die ganze Empfindungsfähigkeit auf dasselbe richtet, dass die angenehmen Gefühle, die ihm gefolgt oder vorausgegangen sind, bemerkt werden. Ist also die Statue nicht zerstreut, so vergleicht sie dieses Wohlbefinden mit ihrem jetzigen Zustande richtiger, urtheilt richtiger über seinen Unterschied, und indem sie sich dasselbe recht lebendig zu malen versucht, so verursacht sein Mangel ein stärkeres Bedürfniss und sein Besitz wird ein nothwendigeres Gut.

In dem zweiten Falle dagegen frischt es sich mit minderer Lebhaftigkeit auf; andere Lustgefühle theilen sich in die Aufmerksamkeit; der Vortheil, den dasselbe bietet, wird weniger empfunden; es reproduzirt keine oder nur wenig Erregung. Der Statue liegt also nicht so viel an seiner Rückkehr, und sie setzt ihre Fähigkeiten nicht so daran.

Hat endlich das Bedürfniss eine von den Empfindungen zur Ursache, welche sie für gleichgültig anzusehen pflegt, so lebt sie Anfangs ohne Schmerz noch Lust zu fühlen. Aber dieser Zustand, den sie mit den glücklichen Lagen vergleicht, in denen sie sich befunden hat, wird ihr bald unangenehm, und der Schmerz, den sie leidet, ist das, was wir Langeweile nennen. Indess dauert die Langeweile fort, nimmt zu, ist unerträglich und richtet mit Gewalt alle Fähigkeiten auf das Glück, dessen Verlust die Statue fühlt.

Diese Langeweile kann ebenso überwältigend sein, als der Schmerz, in welchem Falle es der Statue allein darauf ankommt, sich ihr zu entziehen, und sie wendet sich allen Daseinsarten zu, die jene zu beseitigen geeignet sind. Vermindern wir aber die Last der Langenweile, so wird ihr Zustand minder unglücklich sein, es wird ihr weniger daran liegen, ihn zu verlassen, sie wird ihre Aufmerksamkeit auf alle angenehmen Gefühle richten können, von denen sie eine Erinnerung bewahrt, und gerade die Vorstellung der Lust wird sich am lebendigsten auffrischen, so dass sie alle Fähigkeiten auf sich zieht.

27. Es giebt also zwei Gründe, welche den Thätigkeitsgrad ihrer Fähigkeiten bestimmen; einerseits die Lebhaftigkeit früheren Wohlbefindens, andererseits das

geringe Lustgefühl der vorhandenen Empfindung, oder der Schmerz, der sie begleitet.

Wenn beide Gründe sich vereinigen, so macht sie grössere Anstrengungen, um sich dessen zu erinnern, was sie aufgehört hat zu sein, und fühlt um so weniger, was sie ist. Denn da ihre Empfindungsfähigkeit nothwendig Grenzen hat,*) so kann das Gedächtniss keinen Theil davon an sich ziehen, ohne ihn dem Geruchsinn zu entziehen. Ja, wenn die Thätigkeit dieses Vermögens stark genug ist, sich der ganzen Empfindungsfähigkeit zu bemächtigen, so wird die Statue den Eindruck auf ihr Organ nicht mehr bemerken und so lebhaft empfinden, was sie gewesen, dass sie glaubt, sie sei es noch. [1])

[1]) Unsere Erfahrung liefert den Beweis; denn es giebt wohl Niemand, der sich nicht genossener Freuden zuweilen so lebhaft erinnert hätte, als wenn er sie noch genösse, oder wenigstens lebhaft genug, um keine Aufmerksamkeit auf den mitunter schmerzhaften Zustand zu verwenden, in dem er sich befindet.

28. Ist jedoch ihr gegenwärtiger Zustand der glücklichste, den sie kennt, so erregt das Lustgefühl in ihr das Verlangen ihn vorzugsweise zu geniessen. Keine Ursache mehr würde das Gedächtniss zu solcher Lebhaftigkeit anzuregen vermögen, dass es den Geruchsinn bis zum Erlöschen jenes Gefühles beeinträchtigte. Das Lustgefühl heftet vielmehr wenigstens den grössten Theil der Aufmerksamkeit oder der Empfindungsfähigkeit an die vorhandene Empfindung, und wenn sich die Statue das Gewesene noch zurückruft, so geschieht es, weil der Vergleich, den sie zwischen sonst und jetzt anstellt, ihr zum bessern Genuss ihres Glückes hilft.

29. Hier haben wir also zwei Wirkungen des Gedächtnisses; die eine ist eine Empfindung, die ebenso lebendig wiederkehrt, als wäre sie durch das Organ selbst

*) Die Nothwendigkeit dieser Beschränktheit ist nicht nachgewiesen. Bei Herbart ist das Faktum, dass wir uns immer nur sehr weniger Vorstellungen in einem bestimmten Augenblicke bewusst werden können, „die Enge des Bewusstseins“, eine Folge der Einheit des Seelenwesens und dient dem Beweise für seine Einheit als Stütze.

bewirkt, die andere eine Empfindung, von der nur eine schwache Erinnerung übrig ist.

Mithin können wir in der Thätigkeit dieses Vermögens zwei Grade feststellen; der schwächste ist der, wo es das Vergangene kaum geniessen lässt; der lebhafteste der, wo es dasselbe so geniessen lässt, als wenn es gegenwärtig wäre.

Nun behält es aber den Namen Gedächtniss, wenn es die Dinge nur als vergangene zurückruft, und nimmt den Namen Einbildungskraft an, wenn es sie so deutlich vorführt, dass sie gegenwärtig scheinen. Die Einbildungskraft findet also in unserer Statue ebenso gut ihren Platz als das Gedächtniss, und diese zwei Fähigkeiten unterscheiden sich nur durch das Mehr und Weniger. Gedächtniss ist der Anfang einer Einbildung, die noch wenig Stärke hat; Einbildung ist das Gedächtniss selbst, wenn es alle Lebhaftigkeit gewinnt, deren es fähig ist.

Wie wir zwei Aufmerksamkeiten unterschieden haben, deren eine in der Statue durch den Geruchsinn, die andere durch das Gedächtniss zu Wege kommt, so können wir jetzt eine dritte bemerken, die sie durch die Einbildungskraft ausübt, und welche die Eigenheit hat, die Sinneseindrücke zu hemmen, um ein von der Einwirkung der äussern Gegenstände unabhängiges Gefühl an ihre Stelle zu setzen. [1])

[1]) Tausenderlei Thatsachen beweisen die Macht der Einbildungskraft auf die Sinne. Ein in einen Gedanken vertiefter Mensch sieht die Gegenstände vor seinen Augen nicht, hört den Lärm nicht, der sein Ohr trifft. Jedermann weiss, was man von Archimedes erzählt. Man richte die Einbildungskraft mit noch mehr Nachdruck auf einen Gegenstand, und man wird gestochen, gebrannt werden, ohne Schmerz davon zu fühlen. Die Seele wird sich allen Eindrücken der Sinne zu entziehen scheinen. Um die Möglichkeit dieser Erscheinung zu begreifen, braucht man nur daran zu denken, dass wir, da unsere Empfindungsfähigkeit beschränkt ist, allemal dann gegen Sinneseindrücke unempfindlich sein müssen, wenn unsere Einbildungskraft ganz und völlig auf einen Gegenstand gerichtet ist.

30. Wenn jedoch die Statue eine Empfindung vorstellt, die vorüber ist, und sie sich so lebhaft vergegenwärtigt, als hätte sie dieselbe noch, so weiss sie nicht, dass eine Ursache in ihr ist, welche dieselbe Wirkung hervorbringt, als ein duftender Körper, wenn er auf ihr Organ wirkt. Sie kann also nicht, wie wir, zwischen vorstellen und eine Empfindung haben einen Unterschied machen.

31. Allein man darf annehmen, dass ihre Einbildungskraft thätiger sein werde, als die unsere. Ihre Empfindungsfähigkeit gehört gänzlich einer einzigen Art der Reizung, alle Kraft ihrer Fähigkeiten wendet sich einzig Gerüchen zu; nichts kann sie zerstreuen. Wir dagegen sind zwischen einer Menge Reizungen und Vorstellungen getheilt, von denen wir beständig bestürmt werden, und da wir für die Einbildung nur einen Theil unserer Kräfte behalten, so haben wir nur schwache Vorstellungen.

Ueberdies benachrichtigen uns unsere Sinne, die immer gegen unsere Einbildungskraft auf der Hut sind, beständig von den Objekten, welche wir vorstellen wollen. Der Einbildungskraft unserer Statue dagegen lässt Alles freien Lauf. Sie vergegenwärtigt sich also einen Duft, der sie erfreut hat, ohne Misstrauen, und freut sich seiner ebenso, als wenn ihr Organ von ihm affizirt wäre. Endlich trägt auch die Leichtigkeit, mit der wir missfällige Gegenstände von uns entfernen und diejenigen aufsuchen, deren Genuss uns lieb ist, dazu bei, unsere Einbildungskraft träg zu machen. Allein weil sich unsere Statue einem unangenehmen Gefühle nur dadurch entziehen kann, dass sie lebhaft eine ihr zusagende Daseinsweise vorstellt, so wird ihre Einbildungskraft dadurch geübter und muss Wirkungen hervorbringen, deren unsere nicht mächtig ist. [1])

[1]) So überraschend auch die Wirkungen der Einbildungskraft sind, so braucht man, um jeden Zweifel zu zerstreuen, nur an das zu denken, was uns im Traume begegnet. Wir sehen, hören, berühren dann Körper, die nicht auf unsere Sinne wirken, und man darf wohl annehmen, dass die Einbildungskraft nur darum so viel Stärke hat, weil wir nicht durch die Menge der Vorstellungen und Empfindungen, die uns im Wachen beschäftigen, zerstreut werden.

32. Indessen giebt es einen Zustand, wo ihre Thätigkeit und sogar auch die des Gedächtnisses völlig aufgehoben ist, dann nämlich, wenn eine Empfindung lebhaft genug ist, um die Empfindungsfähigkeit völlig auszufüllen. Alsdann ist die Statue ganz passiv. Die Lust ist für sie eine Art Trunkenheit, worin sie dieselbe kaum geniesst, und der Schmerz eine Betäubung, wobei sie fast nicht leidet.

33. Allein die Empfindung verliere einige Grade an Lebhaftigkeit: alsbald treten die Seelenvermögen wieder in Thätigkeit, und das Bedürfniss wird wieder der Grund, der sie bestimmt.

34. Die Wandlungen, die der Statue besonders gefallen müssen, sind nicht immer gerade die letzten, die sie erfahren hat. Sie können sich ebensowohl am Anfang oder in der Mitte der Reihe ihrer Erfahrungen wie am Ende befinden. Die Einbildungskraft ist daher oft genöthigt, rasch über die zwischenliegenden Vorstellungen wegzugehen. Sie bringt die entlegensten einander nahe, ändert die Reihenfolge, in der sie sich im Gedächtniss folgten, und bildet daraus eine ganz neue Kette.

Die Verbindung der Vorstellungen befolgt also in ihren Vermögen nicht eine und dieselbe Reihenfolge. Je vertrauter sie mit der von der Einbildungskraft überlieferten werden wird, desto weniger wird sie die vom Gedächtniss gegebene behalten. Darum verknüpfen sich die Vorstellungen auf tausend verschiedene Arten, und oft wird sich die Statue weniger der Ordnung erinnern, in welcher sie ihre Empfindungen erfahren, als der, in welcher sie sich dieselben vorgestellt hat.

35. Allein alle ihre Reihen bilden sich nur durch Vergleichungen jedes Gliedes mit dem vorausgehenden und nachfolgenden und durch die Urtheile, die über ihre Verhältnisse zu einander gefällt worden sind. Dieses Band wird in dem Maasse stärker, als die Uebung der Vermögen die Fertigkeit sich zu erinnern und vorzustellen befestigt, und daraus nun zieht man den überraschenden Vortheil, früher gehabte Empfindungen wiederzuerkennen.

36. In der That erkennen wir, wenn wir unsere Statue einen Duft riechen lassen, mit dem sie vertraut ist, darin eine Daseinsweise, die sie verglichen, beurtheilt und mit

einigen Theilen der Reihe, die ihr Gedächtniss zu durchlaufen pflegt, verknüpft hat. Deshalb urtheilt sie, dass der Zustand, in dem sie sich befindet, derselbe sei, wie der, in dem sie sich bereits befunden hat. Anders aber ist es mit einem Geruche, den sie bisher noch nicht empfunden; er muss ihr daher ganz neu erscheinen.

37. Es braucht nicht bemerkt zu werden, dass sie, wenn sie eine Daseinsweise wiedererkennt, sich von dem Vorgang keine Rechenschaft zu geben vermag. Die Ursache einer derartigen Erscheinung ist so schwer zu entwickeln, dass sie Allen entgeht, welche die Vorgänge in ihrem Innern nicht zu beobachten und zu zergliedern vermögen.

38. Aber wenn die Statue lange nicht an eine Daseinsweise denkt, was wird während dieser ganzen Zwischenzeit aus der Vorstellung, die sie davon erworben hat? Woher kommt diese Vorstellung, wenn sie in der Folge sich im Gedächtniss erneuert? Hat sie sich in der Seele oder im Körper erhalten? In keinem von beiden.

In der Seele nicht, weil es nur einer Störung im Gehirne bedarf, um das Vermögen sie zurückzurufen aufzuheben.*)

Im Körper nicht: nur die physische Ursache könnte sich darin erhalten, und dazu müsste man annehmen, dass das Gehirn durchaus in dem Zustand bliebe, in den es

*) Dass Störung im Gehirn die Erinnerung nehmen kann, würde nur beweisen, dass die Reproduktion von der Organisation des Gehirns abhängt, schliesst aber die Annahme nicht aus, dass die Vorstellungen, ohne reproduzirt zu werden, unbewusst in der Seele fortdauern können, als Spuren (Beneke) oder Vorstellungen unter der Schwelle des Bewusstseins (Herbart). Nach Czolbe kommt den Empfindungen, welche er sich sämmtlich räumlich denkt, ewige Dauer zu. Aus ihnen setzt sich das psychische Prinzip der Welt, die Weltseele, zusammen. Weil sie in ihr sich gegenseitig durchdringen, bleiben sie latent, so lange sie nicht durch bestimmte Bewegungen der Materie, des Gehirns, „ausgelöst" werden, und kehren, wenn diese Ursache zu wirken aufhört, in den latenten Zustand zurück.

durch die Empfindung, deren die Statue sich erinnert, versetzt worden ist. Aber wie diese Annahme mit der beständigen Bewegung der Geister vereinigen? Wie sie vereinigen, besonders wenn man die Menge der Vorstellungen bedenkt, mit denen das Gedächtniss sich bereichert?*) Man kann diese Erscheinung auf eine ganz einfache Art erklären.

Ich habe eine Empfindung, wenn in einem meiner Organe eine Bewegung erfolgt, die sich bis zum Gehirn fortpflanzt. Wenn dieselbe Bewegung im Gehirn beginnt und bis zum Organ fortgeht, so glaube ich eine Empfindung zu haben, die ich nicht habe; es ist eine Sinnestäuschung. Aber wenn diese Bewegung im Gehirn beginnt und endigt, so erinnere ich mich der gehabten Empfindung.**)

---

*) Derartigen Einwürfen begegnet Lotze, obgleich er mit der materialistischen Erklärung des Gedächtnisses nicht übereinstimmt, mit der Bemerkung: „Spiritualistische Ansichten finden die Begründung des Gedächtnisses durch eine unendliche Fortdauer aller Eindrücke in den Nervenelementen unmöglich, weil sie befürchten, dass diese unzähligen Erregungen einander stören, oder bis zur Unkenntlichkeit sich vermischen würden. Allein Millionen Bewegungen, die mit verschiedenen Richtungen und Geschwindigkeiten denselben Punkt treffen, können wohl momentan sich an ihm zu einer einfachen Resultante mischen, oder sich gar in ein Gleichgewicht der Ruhe setzen, in welchem sie völlig verschwunden scheinen. Sobald jedoch einer von diesen Einflüssen aufhörte, würde sofort die früher durch ihn balancirte Bewegung wieder zum Vorschein kommen und sich als eine völlig unverlorene erweisen. In der Atmosphäre durchkreuzen sich die Schwingungen vieler Lichtquellen und die unzähligen zurückgeworfenen Strahlen, die Schallwellen, die von zahllosen Körpern ausgehen, nebst den Bewegungen, welche die Luft durch mancherlei Thätigkeit lebendiger Wesen erhält, und doch entsteht im Allgemeinen keine trübe Verwirrung. Ebenso würde die grösste Mannigfaltigkeit der Erregungen kein absolutes Hinderniss für ihre ungestörte Koexistenz im Nervenmark sein.“ (Med. Psych. Abschn. 90.)

**) Aber wenn nirgends, weder im Körper noch in

Wenn eine Vorstellung sich für die Statue erneuert, so ist es also nicht darum, weil sie sich in dem Körper oder in der Seele erhalten hat, sondern weil die Bewegung, die ihre physische und Gelegenheitsursache ist, sich in dem Gehirn wiederholt. [1]) Allein hier ist nicht der Ort, Vermuthungen über den Mechanismus des Gedächtnisses zu wagen. Wir bewahren die Erinnerung an unsere Empfindungen, wir rufen sie uns zurück, nachdem wir lange nicht an sie gedacht haben. Es genügt dazu, dass sie auf uns einen starken Eindruck gemacht, oder dass wir sie wiederholt erfahren haben.

Diese Thatsachen berechtigen mich zu der Annahme, dass unsere Statue, wenn sie wie wir organisirt ist, wie wir des Gedächtnisses fähig sei.

[1]) Man vergl. die „Logik", 1. Theil IX. Kap.

39. Fassen wir Alles zusammen, so hat die Statue mehrere Fertigkeiten erlangt, die Fertigkeit aufzumerken, eine andere: sich zu erinnern, eine dritte: zu vergleichen, eine vierte: zu urtheilen, eine fünfte: vorzustellen, und zuletzt die, wiederzuerkennen.

40. Dieselben Ursachen, welche die Fertigkeiten erzeugt haben, sind allein im Stande, sie zu erhalten. Ich will damit sagen: die Fertigkeiten werden sich verlieren, wenn sie nicht durch wiederholte Akte von Zeit zu Zeit erneuert werden.*) Sonst wird unsere Statue sich weder der Vergleiche, die sie mit einer Daseinsweise angestellt, noch der Urtheile, die sie darüber gefällt hat, erinnern, und sie zum dritten und vierten Male erfahren, ohne fähig zu sein, sie wiederzuerkennen.

---

der Seele, eine Spur der frühern Erregung mehr vorhanden ist, wie Cond. eben beweisen wollte, so muss die spätere Erregung vollständig neu erscheinen, und damit ist jede Erinnerung, die Cond. gerade erklären will, jedes Wiedererkennen derselben ausgeschlossen. Weil die Vorstellung aus dem Bewusstsein verschwindet, nimmt Cond. an, sie verschwinde gänzlich, während die neuere Psychologie hier das unbewusste, latente Vorstellen einführt.

*) Selbst die Wiederholung der Akte würde zur Befestigung der Fertigkeiten nicht das Mindeste beitragen, wenn, wie Cond. will, nirgends eine Spur von ihnen zurückbliebe.

41. Aber wir können selbst dazu beitragen, ihr Gedächtniss und alle ihre Vermögen in Uebung zu erhalten. Man braucht nur durch die verschiedenen Grade der Lust und des Schmerzes in ihr das Verlangen zu erregen, ihre Daseinsweisen zu erhalten oder sich ihnen zu entziehen. Die Kunst, mit der wir über ihre Empfindungen verfügen, wird uns die Mittel an die Hand geben, ihre Fertigkeiten mehr und mehr zu befestigen und auszudehnen. Man darf sogar vermuthen, dass sie in einer Reihe von Gerüchen Unterschiede entdecken wird, die uns entgehen. Sollte sie nicht, da sie genöthigt ist, alle ihre Vermögen auf eine einzige Art der Empfindung zu verwenden, zu diesem Studium mehr Unterscheidungskraft mitbringen als wir?

42. Die Anzahl der Verhältnisse, die ihre Urtheile entdecken können, ist jedoch sehr klein. Sie erkennt nur, dass eine Daseinsweise einer früheren gleich oder von ihr verschieden ist, dass die eine angenehm, die andere unangenehm ist, dass sie es mehr oder weniger sind.

Wird sie aber mehrere Gerüche, die zusammen empfunden werden, herausfinden? Diese Unterscheidungsgabe erlangen wir selbst erst durch grosse Uebung, und auch dann bleibt sie noch in sehr engen Grenzen. Denn Niemand kann Alles das, was ein Kräutersäckchen enthält, am Geruch erkennen. Jede Mischung aber von Gerüchen muss für unsere Statue, dünkt mich, ein Kräutersäckchen sein.

Die Kenntniss der riechenden Körper ist es, wie wir unten sehen werden, die uns zwei Gerüche in einem dritten wiedererkennen gelehrt hat. Nachdem wir nach einander eine Rose und eine Narzisse gerochen, haben wir sie mit einander gerochen und dadurch erfahren, dass die Empfindung, welche diese Blumen vereinigt in uns erregen, aus zwei anderen zusammengesetzt ist. Vervielfältigt man die Gerüche, so werden wir nur die vorherrschenden unterscheiden, und selbst diese Unterscheidung nicht machen, wenn die Mischung so künstlich geschieht, dass keiner vorwiegt. Solchenfalls scheinen sie sich fast wie zusammengeriebene Farben zu vermischen. Sie vereinigen und vermengen sich so gut, dass keiner von ihnen bleibt, was er war, und aus mehreren ergiebt sich nur ein einziger.

Wenn unsere Statue im ersten Zeitpunkt ihres Daseins

zwei Düfte riecht, so wird sie mithin nicht meinen, dass sie zwei Daseinsweisen zugleich hat. Aber nehmen wir an, dass sie, nachdem sie dieselben getrennt kennen gelernt hat, sie mit einander riecht, wird sie sie wiedererkennen? Es ist mir nicht wahrscheinlich; denn da sie nicht weiss, dass sie ihr von zwei verschiedenen Körpern zukommen, so kann sie nichts auf die Vermuthung bringen, dass die erlittene Empfindung von zwei anderen gebildet werde. Wenn keine vorherrscht, so würden sie in der That sogar für unsern Standpunkt zusammenfliessen, und wenn eine darunter schwächer ist, so wird die stärkere dadurch nur modifizirt, und sie werden zusammen wie eine einfache Daseinsweise erscheinen. Um uns davon zu überzeugen, brauchen wir nur Düfte zu riechen, die wir noch nicht auf verschiedene Körper zu beziehen gewöhnt sind; ich bin überzeugt, wir würden nicht zu behaupten wagen, ob sie nur einer oder mehrere sind. Genau so ist es mit unserer Statue.

Sie erwirbt also Unterscheidungsgabe erst durch die Aufmerksamkeit, die sie gleichzeitig einer Daseinsweise, die sie erfährt, und einer andern, die sie erfahren hat, widmet.*) Mithin übt sie ihr Urtheil nicht an zwei gleichzeitig gerochenen Düften; es hat nur auf einander folgende Empfindungen zum Gegenstande.

III.

Von den Begehrungen, den Leidenschaften, der Liebe, dem Hass, der Hoffnung, der Furcht und dem Willen in einem Menschen, der auf den Geruchsinn beschränkt ist.

1. Wir haben eben gezeigt, worin die verschiedenen Arten der Bedürfnisse bestehen und wie sie die Ursache

---

*) Während Cond. anfangs (§. 10) die Wahrnehmung der Aufeinanderfolge zweier Vorstellungen aus der Wahrnehmung ihres Unterschiedes erklärt, erklärt er hier die Wahrnehmung des Unterschiedes aus der Wahrnehmung der Aufeinanderfolge! Es bleibt also Beides unerklärt, folglich auch die daraus Kap. IV. §. 5 abgeleitete Entstehung des Begriffs der Zahl.

der Lebhaftigkeitsgrade sind, mit denen die Seelenvermögen sich einem Gute zuwenden, dessen Genuss nothwendig wird. Das Begehren ist nun nichts Anderes, als eben die Thätigkeit dieser Vermögen, wenn sie sich auf die Sache richten, nach der wir ein Bedürfniss fühlen.

2. Alles Begehren setzt also voraus, dass die Statue die Vorstellung von etwas Besserem hat, als das ist, was sie augenblicklich ist, und dass sie über den Unterschied zweier auf einander folgender Zustände urtheilt. Sind sie wenig verschieden, so leidet sie durch die Entbehrung der begehrten Daseinsweise weniger, und ich nenne das Gefühl, welches sie an sich erfährt, Missbehagen oder leichte Unzufriedenheit. Die Thätigkeit ihrer Vermögen, ihre Begehrungen sind alsdann schwächer. Dagegen leidet sie mehr, wenn der Unterschied beträchtlich ist, und ich nenne den Eindruck, den sie empfindet, Unruhe oder selbst Qual; die Thätigkeit ihrer Vermögen, ihre Begehrungen sind alsdann lebhafter. Der Maassstab des Begehrens ist demnach der zwischen diesen beiden Zuständen wahrgenommene Unterschied, und man braucht sich nur daran zu erinnern, wie die Thätigkeit der Vermögen Lebhaftigkeit gewinnen oder verlieren kann, um alle Abstufungen zu kennen, deren die Begehrungen fähig sind.

3. Sie haben z. B. nie mehr Heftigkeit, als wenn die Vermögen der Statue sich auf ein Gut richten, dessen Entbehrung darum eine grössere Unruhe erzeugt, weil es von der gegenwärtigen Lage am weitesten verschieden ist. Solchenfalls kann sie nichts von diesem Objekte abziehen; sie ruft es sich zurück, stellt es vor, alle ihre Vermögen beschäftigen sich einzig mit ihm. Folglich gewöhnt sie sich, je mehr sie es begehrt, um so mehr daran, es zu begehren. Kurz, sie hat für dasselbe das, was man eine Leidenschaft nennt, d. h. ein Begehren, das kein anderes aufkommen lässt oder wenigstens vorherrschend ist.

4. Diese Leidenschaft bleibt, so lange das Gut, das ihr Objekt ist, noch als das angenehmste erscheint, und dessen Entbehrung von denselben Gefühlen der Unruhe begleitet ist. Aber sie wird durch eine andere ersetzt, wenn die Statue Gelegenheit hat, sich an ein neues Gut zu gewöhnen, dem sie den Vorzug geben muss.

5. Sobald es in ihr Genuss, Leiden, Bedürfniss, Leidenschaft giebt, so giebt es auch Liebe und Hass. Denn sie liebt einen angenehmen Duft, den sie geniesst oder begehrt. Sie hasst einen unangenehmen Geruch, unter dem sie leidet: endlich liebt sie einen weniger angenehmen Geruch weniger, den sie gegen einen andern vertauschen möchte. Um sich davon zu überzeugen, braucht man nur daran zu denken, dass Lieben immer gleichbedeutend ist mit Genuss haben oder mit Begehren, und Hassen desgleichen mit dem Erleiden von Missbehagen, Missvergnügen, einem Objekte gegenüber.

6. Wie es mehrere Grade der Unruhe, welche die Entbehrung eines liebenswerthen Objekts verursacht, und des Missvergnügens, das der Anblick eines verhassten Objekts erregt, geben kann, so muss man deren gleichfalls in der Liebe und im Hasse unterscheiden. Wir haben dafür sogar Wörter, wie Geschmack, Hang, Neigung; Abneigung, Widerwillen, Ekel. Kann man auch für diese Wörter nicht „Liebe“ und „Hass“ setzen, so sind doch die Gefühle, welche sie ausdrücken, nur ein Anfang zu diesen Leidenschaften. Sie unterscheiden sich nur durch ihren schwächeren Grad.

7. Uebrigens ist die Liebe, deren unsere Statue fähig ist, nur die Liebe zu sich selbst, oder das, was man Eigenliebe nennt. Denn sie liebt in der That nur sich, weil das von ihr Geliebte nur ihre eigenen Daseinsweisen sind.

8. Hoffnung und Furcht entstehen aus derselben Ursache, wie Liebe und Hass.

Infolge der Gewöhnung, angenehme und unangenehme Empfindungen an sich zu erfahren, urtheilt unsere Statue, dass sie deren wieder erfahren könne. Wenn dieses Urtheil sich mit der Liebe zu einer zusagenden Empfindung verbindet, so erzeugt es Hoffnung, und wenn mit dem Hasse gegen eine nicht zusagende Empfindung, so bildet es Furcht. In der That heisst hoffen: sich mit dem Genusse eines Gutes schmeicheln, fürchten: sich von einem Uebel bedroht sehen. Es erhellt, dass Hoffnung und Furcht zur Erhöhung der Begehrungen beitragen. Aus dem Kampfe dieser beiden Gefühle entstehen die heftigsten Leidenschaften.

9. Die Erinnerung daran, dass sie einige ihrer Begehrungen befriedigt hat, lässt unsere Statue um so mehr

hoffen, auch anderen genügen zu können, als sie aus Unkenntniss der entgegenstehenden Hindernisse nicht einsieht, warum das Begehrte nicht ebenso in ihrer Macht stehen sollte, wie das, was sie bei anderen Gelegenheiten begehrt hat. Zwar kann sie sich dessen nicht vergewissern, aber sie hat auch keinen Beweis vom Gegentheil. Besonders wenn sie sich erinnert, dass eben das Begehren, das sie hegt, früher vom Genusse gefolgt war, so wird sie sich, je grösser ihr Bedürfniss ist, um so mehr der Hoffnung hingeben. Mithin tragen zwei Ursachen zu ihrer Zuversicht bei: die Erfahrung, ein ähnliches Begehren befriedigt zu haben, und das Interesse daran, dass es wieder geschieht. [1] Von nun an beschränkt sie sich nicht mehr auf das Begehren: sie will; denn unter Wille versteht man ein gebieterisches und so beschaffenes Begehren, dass wir denken, eine begehrte Sache stehe in unserer Macht.

[1] Es geht unserer Statue wie allen Menschen. Wir verfahren nach der Erfahrung und machen uns verschiedene Wahrscheinlichkeitsregeln, je nach dem Interesse, das uns beherrscht. Ist es gross, so genügt uns gewöhnlich der niederste Grad von Wahrscheinlichkeit, und wenn wir verständig genug sind, uns nur durch eine wohlbegründete Wahrscheinlichkeit bestimmen zu lassen, so geschieht es häufig nur, weil uns wenig daran liegt, handelnd aufzutreten.

IV.

Von den Vorstellungen eines Menschen, der auf den Geruchsinn beschränkt ist.

1. Unsere Statue kann nicht mehrere Daseinsweisen nach einander haben, von denen ihr die einen zusagen, die anderen nicht, ohne zu bemerken, dass sie abwechselnd einen Zustand der Lust und einen Zustand des Schmerzes durchläuft. Die einen bringen Befriedigung, Genuss, die anderen Missvergnügen, Leiden. Sie bewahrt also in ihrem Gedächtniss die Vorstellungen der Befriedigung und Unbefriedigung, als mehreren Daseinsweisen gemeinsame, und braucht ihre Empfindungen nur noch unter

diesen beiden Beziehungen zu betrachten, um aus ihnen zwei Klassen zu bilden, wobei sie, je mehr sie sich darin übt, Schattirungen unterscheiden lernen wird.

2. Abstrahiren heisst eine Vorstellung von einer andern trennen, mit der sie von Natur vereinigt zu sein scheint. Bei der Betrachtung nun, dass die Vorstellungen der Befriedigung und der Unbefriedigung mehreren ihrer Wandlungen gemeinsam sind, eignet sie sich die Fertigkeit an, sie von irgend einer bestimmten Wandlung, von welcher sie dieselben anfangs nicht unterschieden hatte, zu sondern. Sie bildet sich also abstrakte Begriffe, und diese Begriffe werden allgemeine, weil sie mehreren ihrer Daseinsweisen gemeinsam sind.*)

3. Aber wenn sie nach einander mehrere Blumen derselben Art riecht, so wird sie immer die gleiche Daseinsweise erfahren und in dieser Hinsicht nur eine Einzelvorstellung bekommen. Der Veilchenduft z. B. könnte für sie keine abstrakte, mehreren Blumen gemeinsame Vorstellung sein, da sie nichts davon weiss, dass Veilchen existiren. Nur die Einzelvorstellung einer Daseinsweise kommt ihr zu. Folglich beschränken sich alle ihre Abstraktionen auf mehr oder weniger angenehme Wandlungen und auf andere mehr oder weniger unangenehme.

4. Als sie nur Einzelvorstellungen hatte, konnte sie nur die eine oder andere Daseinsweise begehren; allein sobald sie abstrakte Begriffe hat, können ihre Begehrungen, ihre Liebe, ihr Hass, ihre Hoffnung, ihre Furcht, ihr Wille die Lust oder den Schmerz im Allgemeinen zum Gegenstand haben.

Diese Liebe zum Wohlsein im Allgemeinen hat indessen nur statt, wenn sie unter den Vorstellungen, die das Gedächtniss ihr bunt durch einander vorführt, noch

*) Um die Meinung zu bekämpfen, dass der Seele ein besonderes Abstraktionsvermögen zukomme, durfte sich auch hier Cond. nicht darauf beschränken, die Thatsache zu konstatiren, dass Abstraktion erfolgt, sondern er hatte die ihr zu Grunde liegende Kombination des Gleichartigen, Gemeinsamen aus den Freundschaften und Feindschaften der Vorstellungen, durch welche diese zu gegenseitiger Verbindung und Trennung getrieben werden, abzuleiten.

nicht das ihr vorzüglich Zusagende herausgefunden hat. Sobald sie aber es wahrzunehmen glaubt, so richten sich alle ihre Begehrungen auf eine Daseinsweise im Besonderen.

5. Da sie ja die durchlaufenen Zustände unterscheidet, so hat sie eine Vorstellung von Zahl; sie hat die der Einheit, so oft sie eine Empfindung erleidet oder sich ihrer erinnert, und sie hat die Vorstellungen „zwei“ und „drei“, so oft ihr Gedächtniss ihr zwei oder drei gesonderte Daseinsweisen zurückruft, denn sie erlangt alsdann Kunde von sich selbst, als von einem Geruche, der vorhanden ist, oder von zweien oder dreien, die nach einander dagewesen sind.

6. Sie kann nicht zwei Düfte unterscheiden, die sie zugleich riecht. Der Geruch für sich allein könnte ihr also nur die Vorstellung der Einheit geben, und sie kann die Vorstellungen der Zahlen nur vom Gedächtniss erhalten.

7. Allein sie wird ihre Kenntnisse in dieser Hinsicht nicht sehr weit ausdehnen. Wie ein Kind, das nicht zählen gelernt hat, wird sie die Zahl ihrer Vorstellungen nicht bestimmen können, wenn ihre Reihenfolge beträchtlicher wird.

Um die grösste Anzahl, die sie gesondert zu erkennen vermag, aufzufinden, braucht man nur, meine ich, zu überlegen, wie weit wir selbst mit dem Zeichen „eins“ würden zählen können. Wenn die durch Wiederholung dieses Wortes gebildeten Reihen nicht auf einmal deutlich aufgefasst werden können, so werden wir mit Recht schliessen, dass die genauen Zahlvorstellungen, die sie enthalten, nicht durch das Gedächtniss allein sich erwerben lassen.

Sage ich nun eins und eins, so habe ich die Vorstellung zwei, und sage ich eins und eins und eins, so habe ich die Vorstellung drei. Allein hätte ich, um zehn, fünfzehn, zwanzig auszudrücken, nur die Wiederholung dieses Zeichens, so könnte ich die Vorstellungen davon nie bestimmt fassen; denn ich könnte mich durch das Gedächtniss nicht versichern, dass ich „eins“ so oft wiederholt habe, als jede dieser Zahlen erheischt. Es scheint mir sogar, als könnte ich mir auf diesem Wege nicht die Vorstellung „vier“ bilden, und als hätte ich ein

künstliches Mittel nöthig, um sicher zu sein, dass ich das Zeichen der Einheit weder zu oft noch zu wenig wiederholt habe. Ich werde z. B. sagen eins, eins, und hierauf eins, eins, aber schon dies beweist, dass das Gedächtniss vier Einheiten auf einmal nicht scharf erfasst. Es stellt also über drei hinaus nur eine unbestimmte Vielheit vor. Wer etwa glaubt, dass es allein für sich unsere Vorstellungen weiter ausdehnen könne, der wird eine andere Zahl an die Stelle von drei setzen. Für die Erörterungen, die ich anzustellen habe, genügt die Uebereinstimmung darin, dass es eine giebt, über welche hinaus das Gedächtniss nur noch eine ganz unbestimmte Vielheit wahrnehmen lässt. Was uns gelehrt hat, unsere Auffassung weiter zu bringen, das ist die Kunst der Bezeichnung. Aber so beträchtlich auch die Zahlen sein mögen, die wir uns klar machen können, so bleibt immer eine Vielheit, die zu bestimmen unmöglich ist, die man aus diesem Grunde das Unendliche nennt, und die man besser das Unbestimmte genannt hätte. Schon dieser Namenstausch hätte vor Irrthümern bewahrt. [1])

Wir können also schliessen, dass unsere Statue höchstens drei ihrer Daseinsweisen gesondert auffassen wird. Darüber hinaus wird sie eine Vielheit derselben sehen, die für sie das sein wird, was für uns der vorgebliche Begriff des Unendlichen ist. Sie wird sogar weit mehr zu entschuldigen sein, wenn sie darin irrt; denn sie ist der Erwägungen, die ihr von dem Irrthum helfen könnten, nicht fähig. Sie wird also in dieser Vielheit das Unendliche sehen, als wäre es wirklich darin.

Endlich werden wir bemerken, dass ihre Vorstellung der Einheit eine abstrakte ist; denn sie empfindet alle ihre Daseinsweisen unter der allgemeinen Beziehung, dass jede von jeder andern gesondert ist.

[1]) Besonders vor der irrthümlichen Ansicht, dass wir eine positive Vorstellung des Unendlichen haben; daher eine Menge falscher Folgerungen seiten der Metaphysiker und zuweilen selbst seiten der Geometer.

8. Da sie Einzelvorstellungen und allgemeine Vorstellungen hat, so kennt sie zweierlei Wahrheiten.

Die Düfte jeder Blumenart sind für sie nur Einzelvorstellungen; ebenso wird es mit allen Wahrheiten sein,

die sie findet, wenn sie einen Duft von einem andern unterscheidet.

Aber sie hat die abstrakten Begriffe angenehmer und unangenehmer Daseinsweisen. Sie wird also in dieser Hinsicht allgemeine Wahrheiten kennen lernen, wird wissen, dass im Allgemeinen ihre Wandlungen von einander verschieden sind, und dass sie ihr mehr oder weniger gefallen oder missfallen.

Aber diese allgemeinen Erkenntnisse setzen Einzelerkenntnisse in ihr voraus, da ja die Einzelvorstellungen den abstrakten Begriffen vorausgegangen sind.

9. Da sie daran gewöhnt ist, ein Geruch erst zu sein, dann nicht mehr zu sein und der nämliche wieder zu werden, so wird sie, wenn sie es nicht ist, urtheilen, dass sie es sein könnte, und wenn sie es ist, dass sie aufhören könne, es zu sein. Sie wird also Veranlassung haben, ihre Daseinsweisen als solche anzusehen, welche existiren oder auch nicht existiren können. Aber dieser Begriff des Möglichen wird keineswegs die Kenntniss der Ursachen mit sich bringen, die eine Wirkung erzeugen können. Vielmehr wird er deren Unkenntniss voraussetzen und nur auf ein Gewohnheitsurtheil gegründet sein. Wenn die Statue denkt, sie könne z. B. aufhören Rosenduft zu sein und wieder Veilchenduft werden, so weiss sie nicht, dass ein äusseres Wesen einzig und allein über ihre Empfindungen verfügt. Damit ihr Urtheil trüge, brauchen wir uns nur vorzunehmen, sie beständig denselben Duft riechen zu lassen. Zwar kann ihre Einbildungskraft dabei manchmal nachhelfen, aber nur in den Fällen, wo die Begehrungen heftig sind, und auch dann gelangt sie nicht immer zum Ziele.

10. Vielleicht könnte sie nach ihren Gewohnheitsurtheilen sich auch eine Vorstellung des Unmöglichen bilden. Da sie gewöhnt ist, eine Daseinsweise zu verlieren, sobald sie eine neue erlangt, so ist es nach ihrer Auffassung unmöglich, dass sie zwei auf einmal habe. Der einzige Fall, wo sie das Gegentheil glauben könnte, wäre der, wenn ihre Einbildungskraft stark genug wirkte, ihr zwei Empfindungen ebenso lebhaft vorzuführen, als wenn sie sie wirklich erlitte. Aber das kann nicht geschehen. Natürlich muss ihre Einbildungskraft sich nach den Fertigkeiten richten, die sie sich angeeignet hat.

Mithin wird sie, da sie ihre Daseinsweisen nur eine nach der andern erfahren hat, auch nur in dieser Anordnung sie vorstellen. Uebrigens wird ihr Gedächtniss wahrscheinlich nicht stark genug sein, ihr zwei Empfindungen, die sie gehabt hat und nicht mehr hat, zu vergegenwärtigen.

Glaublicher scheint mir, dass sie, wenn auch ihr gewohnheitsmässiges Urtheil, das Geschehene könne ihr wieder geschehen, die Vorstellung des Möglichen einschliesst, doch schwerlich Veranlassung haben dürfte, Urtheile zu bilden, in denen wir unsere Vorstellung des Unmöglichen wiederfinden könnten. Dazu müsste sie sich mit dem beschäftigen, was sie noch gar nicht erfahren hat; aber es ist viel natürlicher, dass sie ganz bei dem ist, was sie erfährt.

11. Aus der in ihr vorgehenden Unterscheidung der Gerüche entsteht eine Vorstellung der Aufeinanderfolge. Denn sie kann nicht empfinden, dass sie aufhört zu sein, was sie war, ohne sich in diesem Wechsel eine zwei Zeitpunkte enthaltende Dauer vorzustellen.*)

Da sie Gerüche nur bis zu dreien deutlich auffasst, so wird sie auch nur drei Zeitpunkte ihrer (eigenen) Dauer gesondert auffassen. Darüber hinaus sieht sie nur eine unbestimmte Reihenfolge.

Wenn man annimmt, das Gedächtniss könne ihr vier, fünf, sechs Daseinsweisen gesondert zurückrufen, so wird sie folglich vier, fünf, sechs Zeitpunkte in ihrer Dauer unterscheiden. Jeder kann hierbei die Hypothesen **) machen, die er für angezeigt hält, und sie an die Stelle derer setzen, die ich vorziehen zu müssen geglaubt habe.

12. Der Uebergang von einem Geruche zu einem

*) Nach Cond. (Kap. II. §. 10) kommt aber das Unterscheiden nicht dadurch zu Stande, dass sie das Aufhören des einen Geruchs empfindet, sondern gerade dadurch, dass er sich noch gegenwärtig erhält. Cond. kommt immer wieder und immer in anderer Form auf die Entstehung der Zeitvorstellung zurück, woraus sich schliessen lässt, dass er das Unzulängliche seiner Ableitung selbst gefühlt habe.

**) Bezüglich der Zahl der Zeitpunkte, deren Unterscheidung ihr möglich ist.

anderen giebt unserer Statue nur die Vorstellung der Vergangenheit. Um von „Zukunft“ eine zu bekommen, muss sie mehrmals dieselbe Empfindungsreihe gehabt und sich das Urtheil angewöhnt haben, dass auf die eine Wandelung eine andere folgen muss.

Nehmen wir als Beispiel die Folge: Narzisse, Rose, Veilchen. Sobald diese Gerüche beständig in dieser Ordnung verbunden sind, kann keiner von ihnen ihr Organ reizen, ohne dass ihr das Gedächtniss sogleich die anderen in ihrem Verhältniss zu dem gerochenen Dufte zurückruft, so dass bei Gelegenheit des Veilchenduftes die beiden andern als vorausgegangene sich auffrischen und sie eine vergangene Dauer sich vorstellen wird. Desgleichen werden bei Gelegenheit des Narzissenduftes Rosen- und Veilchenduft sich als solche auffrischen, die folgen müssen, und sie wird sich eine zukünftige Dauer vorstellen.

13. Narzissen-, Rosen- und Veilchenduft können also die drei Zeitpunkte bezeichnen, die sie deutlich wahrnimmt. Mit gleichem Rechte werden die vorausgegangenen Düfte und die zu folgen pflegen, die Zeitpunkte bezeichnen, die sie in der Vergangenheit und Zukunft ohne Sonderung wahrnimmt. Wenn sie demnach eine Rose riecht, so wird ihr Gedächtniss ihr den Narzissen- und den Veilchenduft deutlich zurückrufen und ihr eine unbestimmte Dauer vorstellen, die dem Zeitpunkt, wo sie die Narzisse roch, vorausgegangen ist, und eine unbestimmte Dauer, die dem folgen soll, wo sie das Veilchen riechen wird.

14. Indem sie diese Dauer als eine unbestimmte wahrnimmt, kann sie daran weder Anfang noch Ende erkennen, ja sie kann weder eins noch das andere daran vermuthen. Für ihren Standpunkt ist das also eine absolute Ewigkeit, und sie kommt sich vor, als wenn sie immer gewesen wäre und nie zu sein aufhören solle.*)

*) In dieser positiven Fassung ist der Ausdruck mindestens ungenau und müsste negativ lauten: sie denkt weder daran, dass sie einst nicht war, noch daran, dass sie zu sein aufhören könne. Den Begriff der Ewigkeit erlangt sie jedoch nicht durch das Nicht-Denken des An-

In der That ist es nicht das Nachdenken über die Folge unserer Vorstellungen, die uns lehrt, dass wir angefangen haben und enden werden, sondern unsere Aufmerksamkeit auf Wesen unserer Art, die wir entstehen und vergehen sehen. Ein Mensch, der nur sein eignes Dasein kennete, würde keine Vorstellung vom Tode haben.

15. Die ursprünglich durch die Aufeinanderfolge der Eindrücke auf das Organ erzeugte Vorstellung der Dauer erhält sich oder erzeugt sich wieder durch die Folge der Empfindungen, welche das Gedächtniss zurückbringt. Mithin fährt unsere Statue selbst dann fort, sich Gegenwart, Vergangenheit und Zukunft vorzustellen, wenn die riechenden Körper nicht mehr auf sie wirken: die Gegenwart stellt sie durch den Zustand vor, in dem sie sich befindet; die Vergangenheit durch die Erinnerung an das, was sie gewesen; die Zukunft dadurch, dass sie urtheilt, sie könne, weil sie dieselben Empfindungen mehrmals gehabt hat, sie wieder haben.

Es giebt also in ihr zwei Reihenfolgen, die der Eindrücke auf das Organ und die der Empfindungen, die sich im Gedächtniss auffrischen.

16. Es können sich, während die Erinnerung einer und derselben Empfindung dem Gedächtnisse gegenwärtig ist, mehrere Eindrücke auf das Organ folgen, und mehrere Empfindungen können sich nacheinander im Gedächtniss auffrischen, während ein und derselbe Eindruck im Organ fühlbar ist. Im erstern Falle misst die Folge der Eindrücke auf den Geruchsinn die Dauer der Erinnerung einer Empfindung; im zweiten misst die Folge der Empfindungen, die sich dem Gedächtnisse darbieten, die Dauer des Eindrucks, den der Geruchsinn empfängt.

Erinnert sich z. B. die Statue, wenn sie eine Rose riecht, der Düfte der Tuberose, der Narzisse und des Veilchens, so urtheilt sie nach der Aufeinanderfolge, die in ihrem Gedächtniss vorgeht, über die Dauer ihrer Empfindung, und biete ich ihr, wenn sie sich den Rosenduft vergegenwärtigt, rasch eine Folge riechender Körper, so urtheilt sie nach der Aufeinanderfolge, die in dem Organe vorgeht, über die Dauer der Erinnerung an diese Empfindung.

---

fanges und Endes, sondern nur durch das Hinweg-Denken beider.

Sie nimmt also wahr, dass es keine ihrer Wandlungen giebt, die nicht andauern könnte. Die Dauer wird eine Beziehung, unter welcher sie dieselben alle im Allgemeinen betrachtet, und sie bildet sich daraus einen abstrakten Begriff.

Wenn sie in der Zeit, wo sie eine Rose riecht, sich der Reihe nach des Veilchen-, Jasmin- und Lavendelduftes erinnert, so wird sie sich als einen Rosenduft auffassen, der drei Zeitpunkte dauert, und wenn sie sich eine Folge von zwanzig Düften auffrischt, so wird sie sich als einen seit unbestimmter Zeit vorhandenen Rosenduft auffassen; sie meint nicht mehr, dass sie angefangen habe, so zu sein, sondern glaubt, es von Ewigkeit her zu sein.

17. Nur eine Aufeinanderfolge von Düften, die durch das Organ vermittelt oder durch das Gedächtniss erneuert werden, kann ihr eine Vorstellung von „Dauer“ geben. Sie würde nie mehr als einen Zeitpunkt kennen gelernt haben, wenn der erste riechende Körper auf sie in einförmiger Weise eine Stunde, einen Tag oder länger gewirkt hätte, oder wenn ihre Thätigkeit in so wenig fühlbaren Schattirungen geschwankt hätte, dass sie dieselben nicht bemerken konnte.

Ebenso wird es sein, wenn sie, nachdem sie die Vorstellung der Dauer erlangt, eine Empfindung behält, ohne von ihrem Gedächtniss Gebrauch zu machen, ohne sich nacheinander an einige von ihr durchlaufene Daseinsweisen zu erinnern. Denn woran sollte sie hier Zeitpunkte unterscheiden, und wenn sie keine unterscheidet, wie soll sie die Dauer wahrnehmen?

Die Vorstellung der Dauer ist also keineswegs absolut, und wenn wir sagen, dass die Zeit rasch oder langsam verfliesse, so heisst das weiter nichts, als die Umdrehungen, die dazu dienen, sie zu messen, vollziehen sich mit grösserer Raschheit oder Langsamkeit, als sich unsere Vorstellungen folgen. Man kann sich davon durch ein Gleichniss überzeugen.

18. Wenn wir uns vorstellen, dass eine aus eben so vielen Theilen, wie die unsere, zusammengesetzte Welt nicht grösser als eine Haselnuss wäre, so ist zweifellos, dass die Gestirne darin viel tausend Mal in einer unserer Stunden auf- und untergehen würden, und wir, wie wir organisirt sind, ihren Bewegungen nicht folgen könnten.

Die Organe denkender Wesen, die sie zu bewohnen bestimmt wären, müssten also zu so raschen Umdrehungen im rechten Verhältniss stehen. [1])

Mithin werden, während die Erde dieser kleinen Welt sich um ihre Axe und um ihre Sonne dreht, ihre Bewohner eben so viele Vorstellungen empfangen, als wir haben, während unsere Erde ähnliche Umdrehungen macht. Daraus erhellt, dass ihre Tage und Jahre ihnen eben so lang als uns die unseren erscheinen werden.

Nehmen wir eine andere Welt an, der die unsere so viel nachsteht, als sie der eben erdichteten überlegen ist, so müssten wir ihren Bewohnern Organe geben, deren Thätigkeit zu langsam wäre, um die Umdrehungen unserer Gestirne wahrzunehmen. Sie würden in Bezug auf unsere Welt das sein, was wir in Bezug auf jene haselnussgrosse Welt sein würden, und darin keine Aufeinanderfolge der Bewegung unterscheiden können.

Fragen wir endlich die Bewohner dieser Welten nach deren Dauer, so würden die der kleinsten Millionen Jahrhunderte zählen, und die der grössten, die kaum erst die Augen öffnen, würden antworten, dass sie eben entstehen.

Der Begriff der Dauer ist also ganz relativ; jeder urtheilt darüber nur nach der Aufeinanderfolge seiner Vorstellungen und wahrscheinlich giebt es nicht zwei Menschen, die in einer gegebenen Zeit eine gleiche Anzahl Zeitpunkte zählen. Denn man darf voraussetzen, dass es nicht zwei giebt, deren Gedächtniss die Vorstellungen immer mit derselben Raschheit auffrischt.

Demzufolge wird eine Empfindung, die sich einförmig ein Jahr lang oder meinetwegen tausende forterhält, vom Standpunkte unserer Statue nur ein Zeitpunkt sein, wie eine Vorstellung, die wir behalten, während die Bewohner der kleinen Welt Jahrhunderte zählen, für uns ein Zeitpunkt ist. [2]) Es ist also ein Irrthum, wenn man denkt, dass alle Wesen die gleiche Zahl Zeitpunkte zählen. Da das Dasein einer Vorstellung, die nicht wechselt, für meinen Gesichtspunkt nur ein Zeitpunkt ist, so ist eine Folge davon, dass ein Zeitpunkt meiner Dauer mit mehreren Zeitpunkten der Dauer eines Andern zusammenfallen kann.

[1]) Malebranche stellt ein ähnliches Gleichniss

an, um zu beweisen, dass wir über die Grösse der Körper nur nach den Verhältnissen zwischen ihnen und uns urtheilen. Rech. de la Vér., liv. I., chap. 6.

2) Das Gleichniss von diesen Welten macht begreiflich, dass, um die einen älter als die anderen zu denken, keine Ewigkeit mit Zeitfolge nothwendig ist, in welcher sie früher oder später geschaffen worden seien. Man braucht nur die Umdrehungen zu ändern und die Organe der Bewohner in Verhältniss dazu zu setzen.

Dies Gleichniss lässt auch erkennen, dass ein Zeitpunkt der Dauer eines Wesens mit mehreren Zeitpunkten der Dauer eines andern zusammenfallen kann und wirklich zusammenfällt. Wir können uns also erkennende Wesen denken, die Vorstellungen gleichzeitig wahrnehmen, die wir nur nach einander haben; und gewissermassen bis zu einem Geiste gelangen, der in einem Zeitpunkte alle Erkenntniss umfasst, welche die Geschöpfe nur in einer Reihe Jahrhunderte haben, und der folglich keine Aufeinanderfolge erfährt. Er wird wie im Mittelpunkt aller jener Welten sein, wo man so verschieden über die Dauer urtheilt, und indem er mit einem Blicke Alles erfasst, was in ihnen vorgeht, gleichzeitig ihre Vergangenheit, Gegenwart und Zukunft sehen.

Dadurch bilden wir uns, so weit es in unserer Macht steht, die Vorstellung eines untheilbaren und beharrenden Zeitpunktes, mit dem die Zeitpunkte der Geschöpfe zusammenfallen, und in welchem sie sich folgen. Ich sage: so weit es in unserer Macht steht, denn wir haben hier nur eine vergleichsweise erworbene Vorstellung. Weder wir noch irgend ein anderes Geschöpf kann einen vollkommenen Begriff der Ewigkeit haben. Gott allein kennt sie, weil er allein sie geniesst.

V.

Vom Schlaf und den Träumen eines auf den Geruchsinn beschränkten Menschen.

1. Unsere Statue kann dahin gebracht werden, dass sie nur die Erinnerung an einen Duft ist; alsdann scheint das Gefühl ihres Daseins ihr zu entschwinden. Sie fühlt weniger, dass sie da ist, als dass sie dagewesen, und in dem Maasse, als ihr Gedächtniss die Vorstellungen minder lebhaft wiedergiebt, schwächt sich dieser Gefühlsrest noch weiter ab. Einem Lichte ähnlich, das allmählich erlischt, hört er ganz auf, wenn jenes Vermögen in völlige Unthätigkeit verfällt.

2. Nun verbietet uns aber unsere Erfahrung, daran zu zweifeln, dass die Thätigkeit endlich das Gedächtniss und die Einbildungskraft unserer Statue ermüden muss.*) Wir wollen also diese Vermögen in ihrer Ruhe betrachten und sie durch keine Empfindung reizen. Dieser Zustand wird der des Schlafes sein.

3. Ist ihre Ruhe derart, dass sie vollkommen ohne Thätigkeit sind, so kann man weiter nichts bemerken, als dass der Schlaf so tief als möglich ist. Wenn sie dagegen noch fortfahren, thätig zu sein, so wird das nur für einen Theil der erworbenen Vorstellungen gelten. Mehrere Glieder der Kette werden also herausgerissen sein, und die Anordnung der Vorstellungen im Schlafe kann nicht die nämliche, wie im Wachen, bleiben. Die Lust ist nun für die Leitung der Einbildungskraft nicht mehr allein maassgebend. Dieses Vermögen wird nur die Vorstellungen erwecken, über welche es noch einige Macht bewahrt hat, und wird eben so oft zum Unglück unserer Statue beitragen, als zu ihrem Glücke.

4. Hierin haben wir den Traumzustand; er unterscheidet sich von dem wachen nur dadurch, dass die Vorstellungen darin nicht dieselbe Anordnung bewahren, und dass nicht immer die Lust das Gesetz ist, welches die Einbildungskraft regelt. Jeder Traum setzt also einige

---

*) Wenigstens die Organe, durch welche sie zur Thätigkeit angeregt werden.

mitten herausgerissene Vorstellungen voraus, auf welche die Seelenvermögen nicht mehr wirken können.

5. Weil unsere Statue keinen Unterschied zwischen lebhaftem Vorstellen und Empfindungen haben kennt, so kann sie auch keinen zwischen Träumen und Wachen finden. Alles, was sie nach dem Einschlafen erfährt, ist daher für ihren Gesichtspunkt ebenso wirklich, als das, was sie vor dem Schlafe erfahren hat.

VI.

Vom Ich oder der Persönlichkeit eines auf den Geruchsinn beschränkten Menschen.

1. Da unsere Statue gedächtnissfähig ist, so ist sie nie ein Duft, ohne sich zu erinnern, dass sie ein anderer gewesen. Dies ist ihre Persönlichkeit*); denn wenn sie „Ich" sagen könnte, würde sie es in allen Zeitpunkten ihrer Dauer sagen, und jedes Mal würde ihr „Ich" alle die Augenblicke umfassen, von denen sie Erinnerung bewahrt.

2. Zwar würde sie es nicht beim ersten Duft sagen. Was man unter diesem Worte versteht, scheint mir nur für ein Wesen zu passen, welches bemerkt, dass es im gegenwärtigen Augenblick nicht mehr ist, was es gewesen. Soweit es nicht wechselt, existirt es ohne an sich selbst zu denken; aber sobald es wechselt, urtheilt es, dass es dasselbe ist, was vorher so oder so da war, und sagt Ich.

Diese Beobachtung bestätigt es, dass die Statue im

---

*) Cond. übersieht, dass die Empfindungen und Gefühle sich eben so wenig subjektiv als objektiv geben können. Die Statue hatte bisher keine Veranlassung, sie auf objektive Dinge zu beziehen, kann sie daher auch nicht im Gegensatze zu dieser Beziehung als Bestimmungen eines subjektiven Daseins wahrnehmen. Er hätte sagen müssen: Sie ist kein Duft, ohne sich zu erinnern, dass ein anderer Duft gewesen. Statt dessen legt er ihr gleich die Erinnerung bei, dass sie ein anderer Duft gewesen, und findet dann in ihrer Erinnerung den Begriff der Persönlichkeit, den er selbst erst hineingelegt hat.

ersten Zeitpunkte ihres Daseins keine Begehrungen bilden kann; denn ehe sie sagen kann: ich begehre, muss sie gesagt haben: Ich.*)

3. Die Gerüche, deren die Statue sich nicht erinnert, gehen also auch nicht in die Vorstellung ein, die sie von ihrer Person hat. Ihrem Ich eben so fremd, als Farben und Töne, von denen sie noch keine Kenntniss hat, sind sie für ihren Standpunkt so gut wie nie empfunden. Ihr Ich ist nur die Gruppe der Empfindungen, die sie erfährt, und derer, die ihr das Gedächtniss zurückruft. [1]) Kurz, es ist zugleich das Bewusstsein dessen, was sie ist, und die Erinnerung dessen, was sie gewesen.

[1]) „Wer eine Person ihrer Schönheit wegen liebt", sagt Paskal (c. 24, n. 14), „liebt er sie? nein; denn die Pocken, die ihr die Schönheit rauben, ohne die Person zu tödten, werden bewirken, dass er sie nicht mehr liebt. Und wenn man mich liebt um meines Urtheils oder Gedächtnisses willen, liebt man mich? nein; denn ich kann diese Eigenschaften verlieren, ohne dass ich aufhöre zu sein. Wo ist also das Ich, wenn es weder im Körper noch in der Seele ist? Und wie soll man den Körper und die Seele lieben, wenn nicht wegen Eigenschaften, die nicht das sind, was das Ich ausmacht, da sie vergänglich sind? Denn würde man die Seelensubstanz einer Person lieben an und für sich, und welche auch immer ihre Eigenschaften wären? Das geht nicht und wäre ungerecht. Man liebt also niemals die Person, sondern nur die Eigenschaften; aber wenn man die Person liebt, muss man sagen, dass es die Gesammtheit der Eigenschaften ist, welche die Person ausmacht."

Nicht die Gesammtheit der Eigenschaften macht die Person aus; denn ein und derselbe Mensch würde, wenn er jung oder alt, schön oder hässlich, vernünftig oder toll ist, eben so viele gesonderte Personen sein, und um welcher Eigenschaften willen man mich auch lieben mag, es ist immer

*) Mit gleichem Grunde liesse sich behaupten, dass sie im ersten Zeitpunkte ihres Daseins nicht empfinden und fühlen könne.

mein Ich, das man liebt; denn die Eigenschaften sind nur verschieden modifizirtes Ich. Wenn mir Einer auf den Fuss träte und dabei sagte: Habe ich Sie verletzt? nein; denn sie könnten den Fuss verlieren, ohne dass Sie aufhören zu sein: würde ich wohl überzeugt sein, dass ich nicht selbst verletzt worden sei? Warum sollte ich also denken, dass man, weil ich Gedächtniss und Urtheilskraft verlieren kann, mich nicht liebt, wenn man mich um dieser Eigenschaften willen liebt? Aber sie sind vergänglich! Und was thut das? Ist denn das Ich ein seiner Natur nach nothwendiges Ding? Vergeht es nicht in den Thieren? Und ist seine Unsterblichkeit in dem Menschen nicht eine Gnade Gottes? In dem Sinne Paskal's könnte nur Gott allein sagen: ich.

VII.

Schlussfolgerung aus den vorhergehenden Kapiteln.

1. Nachdem wir bewiesen haben, dass unsere Statue im Stande ist, aufzumerken, sich zu erinnern, zu vergleichen, zu urtheilen, zu sondern, vorzustellen; dass sie abstrakte Begriffe, Vorstellungen von Zahl und Dauer hat; dass sie allgemeine und besondere Wahrheiten kennt; dass sie Begehrungen bildet, Leidenschaften annimmt, liebt, hasst, will; dass sie der Hoffnung, der Furcht und des Erstaunens fähig ist, und dass sie endlich Gewöhnungen sich aneignet, so müssen wir schliessen, dass bei einem einzigen Sinn der Verstand eben so viele Vermögen hat, als bei den fünf vereinigten. Wir werden sehen, dass die, welche uns besondere zu sein scheinen, nur diese selben Vermögen sind, die sich, weil sie sich mit einer grössern Anzahl von Objekten befassen, mehr entwickeln.

2. Wenn wir erwägen, dass sich erinnern, vergleichen, urtheilen, sondern, vorstellen, erstaunen, abstrakte Vorstellungen und die der Zahl und Dauer haben, allgemeine und besondere Wahrheiten kennen, nur verschiedene Weisen des Aufmerkens sind, dass Leidenschaften haben, lieben, hassen, hoffen, fürchten und wollen nur verschiedene

Weisen des Begehrens sind, und dass endlich Aufmerken und Begehren ursprünglich gleich Empfinden sind: so werden wir schliessen, dass die Empfindung alle Seelenvermögen einschliesst.

3. Wenn wir endlich bedenken, dass es keine vollkommen gleichgültige Empfindungen giebt, so werden wir weiter schliessen, dass die verschiedenen Grade der Lust und des Schmerzes das Gesetz sind, nach welchem der Keim alles dessen, was wir sind, sich entwickelt hat, um alle unsere Vermögen zu erzeugen.

Dieses Prinzip kann die Namen Bedürfniss, Erstaunen und andere, die wir ihm sonst geben wollen, annehmen, aber es ist stets das Nämliche; denn stets sind wir durch die Lust oder den Schmerz bei Allem bewogen, was Bedürfniss oder Erstaunen uns thun heisst.

Unsere ersten Vorstellungen sind in der That nur Schmerz oder Lust. Bald folgen andere ihnen nach und ermöglichen Vergleiche, woraus unsere ersten Bedürfnisse und Begehrungen entstehen. Durch unsere Bemühungen sie zu befriedigen erlangen wir andere Vorstellungen, die wiederum neue Begehrungen erzeugen. Das Erstaunen, welches dazu beiträgt, uns aussergewöhnliche Vorkommnisse lebhaft empfinden zu lassen, erhöht von Zeit zu Zeit die Thätigkeit unserer Vermögen, und es bildet sich eine Kette, deren Glieder abwechselnd Vorstellungen und Begehrungen sind, und der man nur zu folgen braucht, um den Fortgang aller Erkenntnisse des Menschen zu entdecken.

4. Fast Alles, was ich über die Seelenvermögen bei Besprechung des Geruchsinnes gesagt habe, das hätte ich auch sagen können, wenn ich bei irgend einem andern Sinne angefangen hätte. Die Anwendung auf sie ist leicht zu machen. Es bleibt mir nur noch übrig zu prüfen, was jedem von ihnen besonders zukommt.

VIII.

Von einem auf den Gehörsinn beschränkten Menschen.

1. Wir wollen unsere Statue auf den Gehörsinn beschränken und Folgerungen ziehen, wie erst, als sie nur den Geruchsinn hatte.

Wenn ihr Ohr getroffen wird, so wird sie die Empfindung werden, die sie erfährt; sie wird wie die Echo sein, von der Ovid sagt: *„sonus est, qui vivit in illa“*,*) es ist der Schall, der in ihr lebt. Demnach werden wir sie beliebig in ein Geräusch, einen Schall, eine Symphonie verwandeln; denn sie muthmasst nicht, dass es etwas Anderes als sie gebe. Das Gehör verschafft ihr keine Vorstellung von einem in gewisser Entfernung befindlichen Objekt. Die Nähe oder Ferne tönender Körper erzeugt für ihren Standpunkt nur einen stärkern oder schwächern Ton; sie fühlt nur ihre Existenz dadurch mehr oder weniger.

2. Die Körper erregen im Ohr zwei Arten der Empfindungen [1]): die eine ist der eigentliche Ton, die andere das Geräusch.**)

Das Ohr ist dazu eingerichtet, ein bestimmtes Verhältniss zwischen einem Tone und einem andern Tone aufzufassen, aber zwischen einem Geräusche und dem andern Geräusche kann es nur ein unklares Verhältniss auffassen. Das Geräusch ist für den Gehörsinn ungefähr das, was eine Vielheit von Düften für den Geruchsinn ist.

[1]) Man hat bemerkt, dass bei der Resonanz tönender Körper der Grundton von zwei andern begleitet ist, die mit ihm in einem bestimmten Verhältniss stehen, das sich berechnen lässt. Man nennt sie die (harmonischen) Nebentöne des Grundtons. Sie werden hörbar auf der zwölften und siebenzehnten Tonstufe, und man macht daraus die Terz und die Quint. Ein gut gebautes Ohr ist im Stande, diese Verhältnisse aufzufassen, und darum sagt man, es messe die Töne ab. Man kann also den Ton im engern Sinne als einen messbaren Ton definiren.

Das Geräusch dagegen entsteht durch mehrere Töne, die keine gemeinsamen Nebentöne haben;

*) Ovid. Metamorph. III., 401.

**) Die Physik unterscheidet den Schall, das Geräusch und den Ton und lässt den Schall aus einer Luftwelle, das Geräusch aus mehreren ungleichen, den Ton aus mehreren gleichen und regelmässig sich wiederholenden Luftwellen entstehen.

es ist eine Menge Grund- und Nebentöne, die zusammenfliessen; man kann es also als einen unmessbaren Ton definiren.

Denken wir uns zehn gleichgestimmte Geigen. Wenn sie alle gleichzeitig dieselbe Saite tönen lassen, so geben sie zusammen einen Ton im engern Sinne, einen messbaren Ton, weil man seine Terz und Quint bestimmen kann. Allein, wenn wir annehmen, dass sie alle verschieden gestimmt seien, so werden sie nur Geräusch machen, weil der Gesammtton, den sie hören lassen, keinen Nebenton hat. Dasselbe e und dasselbe g, welche die Nebentöne des c der einen dieser Geigen sind, sind nicht die Nebentöne des c, das die andern geben. Die Vermischung also mehrerer Töne macht das Geräusch.

3. Wenn im ersten Zeitpunkt sich mehrere Geräusche mit einander unserer Statue vernehmbar machen, so wird das stärkere das schwächere verhüllen, und sie werden sich so vermengen, dass sich für sie nur eine einfache Daseinsweise ergiebt, worin sie zusammenfliessen.

Wenn sie sich folgen, so bewahrt sie die Erinnerung an das, was sie gewesen. Sie unterscheidet ihre verschiedenen Daseinsweisen, vergleicht sie, urtheilt darüber und bildet daraus eine Reihe, die ihr Gedächtniss in der Anordnung festhält, in der sie verglichen worden sind, vorausgesetzt, dass diese Reihe sie wiederholt erregt habe. Sie wird also diese Geräusche wiedererkennen, wenn sie sich wieder folgen werden, aber sie wird sie nicht mehr wiedererkennen, wenn sie sich gleichzeitig vernehmen lassen. Es ergeben sich hier dieselben Folgerungen, wie oben bei den Gerüchen.

4. Was die Töne im engern Sinne betrifft, so hat das Ohr, da es so gebaut ist, dass es ihre Verhältnisse genau empfindet, für sie eine feinere und ausgedehntere Unterscheidungskraft. Seine Fibern scheinen sich in die Schwingungen der tönenden Körper zu theilen, und es kann deutlich mehrere Töne auf einmal hören. Indess braucht man nur zu erwägen, dass es bei den Menschen, die in der Musik nicht geübt sind, nicht ganz diese Unterscheidungskraft hat, um wenigstens überzeugt zu

sein, dass unsere Statue nicht gleich im ersten Zeitpunkte zwei Töne, die sie zusammen hört, unterscheiden wird.

Aber wird sie dieselben herausfinden, wenn sie sie gesondert studirt hat? Ich halte es nicht für wahrscheinlich; obgleich ihr Ohr durch seinen Mechanismus befähigt ist, einen Unterschied zwischen ihnen zu machen, so haben doch die Töne unter sich so viel Verwandtes, dass man annehmen darf, es werde, weil es nicht durch die Urtheile unterstützt wird, nach denen sie auf verschiedene Körper zu beziehen sind, noch fortfahren, sie zu vermengen.

5. Wie dem auch sei: durch die Abstufung der Lust und des Schmerzes wird sie dieselben Vermögen erwerben, wie mit dem Geruch. Doch sind darüber einige besondere Bemerkungen zu machen.

6. Erstens, die Lustgefühle des Ohres bestehen vorzüglich in der Melodie, d. h. in einer Aufeinanderfolge harmonischer Töne, denen die Messung einen verschiedenen Charakter verleiht. Die Begehrungen unserer Statue werden also nicht blos einen Ton zum Gegenstand haben, und sie wird wünschen, wieder eine ganze Melodie zu werden.

7. Zweitens haben sie einen von denen des Geruchsinnes ganz verschiedenen Charakter. Geeigneter zu Erregungen als die Düfte werden die Töne unserer Statue z. B. jene Traurigkeit oder jene Freude geben, die nicht von den erworbenen Vorstellungen abhängt und die einzig auf gewissen Veränderungen beruht, die mit dem Körper vorgehen. [1])

[1]) Es giebt in der Musik Lustgefühle durch Nachahmung, wenn sie den Vogelgesang, den Donner, die Stürme, unsere Seufzer, Klagen, Freudenschreie nachahmt, und wenn sie durch ihren Rhythmus unsern Körper anreizt, die Stellungen und Bewegungen der verschiedenen Leidenschaften anzunehmen. Unsere Statue ist zu dieser Art von Lustgefühlen nicht angethan, weil sie Urtheile und Gewöhnungen voraussetzen, deren sie nicht fähig ist. Aber unabhängig von dieser Nachahmung übermittelt die Musik dem Gehirn Eindrücke, die in den ganzen Körper übergehen, und die darin Erregungen hervorbringen, in denen unsere Statue unfehlbar Lust oder Schmerz finden muss.

8. Drittens beginnen sie, wie die des Geruchsinnes, mit der leisesten Empfindung. Das erste Geräusch, so schwach es sein mag, ist also ein Lustgefühl für unsere Statue.*) Das Geräusch nehme zu, so wird die Lust wachsen und erst aufhören, wenn die Schwingungen das Trommelfell schädigen.

9. Was die Musik betrifft, so wird sie ihr umsomehr gefallen, je mehr sie mit der geringen Uebung ihres Ohres in Verhältniss steht. Anfangs werden einfache und rohe Gesänge sie zu entzücken vermögen. Gewöhnen wir sie darauf nach und nach an künstlichere, so wird sich das Ohr die Uebung aneignen, die sie erheischen: sie wird neue Lustgefühle kennen lernen.

10. Uebrigens ist dieser Fortschritt nur für wohlgebaute Ohren möglich. Wenn die Fibern unter sich nicht in gewissen Verhältnissen stehen, so wird das Ohr falsch sein, wie ein schlecht gestimmtes Instrument. Je beträchtlicher dieser Fehler ist, desto weniger wird sie für Musik empfänglich sein, möglicherweise sogar nicht mehr als für Geräusch.

11. Viertens: Da die Lust an einer Aufeinanderfolge von Tönen die an einem andauernden Geräusch so weit überwiegt, so darf man vermuthen, dass die Statue, wenn sie gleichzeitig ein Geräusch und eine Melodie hört, von denen keins vor dem andern vorherrscht, und die sie gesondert kennen gelernt hat, sie nicht vermengen werde.

Hätte sie im ersten Augenblicke ihres Daseins sie zusammen gehört, so würde sie zwischen ihnen keinen Unterschied gemacht haben. Denn wir erfahren an uns selbst, dass wir an den Sinneseindrücken nur das unterscheiden, was wir haben bemerken können, und dass wir

---

*) Es folgt nur, dass es von einem Gefühle begleitet sein muss, aber nicht, dass es gerade ein Lustgefühl sei. Auch lehrt die Erfahrung das Gegentheil; wenigstens behauptet Schopenhauer, der dafür Gilbert's „Annalen der Physik", Bd. 10, S. 382 anführt, dass Taubstumme, wenn durch Galvanismus hergestellt, beim ersten Ton, den sie hören, vor Schrecken todtenblass werden, während (nach Chesselden's Beobachtungen) operirte Blindgeborne das erste Licht mit Entzücken erblicken.

nur die Vorstellungen bemerken können, denen wir nacheinander unsere Aufmerksamkeit zugewandt haben.

Wenn aber unsere Statue, nachdem sie abwechselnd ein Gesang und das Geräusch eines Baches gewesen, die Fertigkeit erlangt hat, diese zwei Daseinsweisen zu unterscheiden und ihre Aufmerksamkeit zwischen sie zu theilen, so sind sie, scheint mir, zu verschieden, um noch, so oft sie dieselben zusammen erfährt, zusammenzufliessen, besonders wenn, wie ich voraussetze, keine vorherrscht. Sie muss also jedenfalls bemerken, dass sie zugleich jenes Geräusch und jener Gesang ist, deren sie sich als zweier Wandlungen erinnert, die sich früher gefolgt sind.

Das Prinzip, worauf ich diese meine Annahmen gründe, wird in der Fortsetzung dieses Werkes ein neues Licht gewinnen, weil ich Veranlassung haben werde, es auf noch deutlichere Beispiele anzuwenden.

Wir werden sehen, wie wir zufolge unseres Verfahrens beim Beurtheilen unserer Empfindungen nur das zu unterscheiden vermögen, worauf die Umstände uns hingewiesen haben, wie alles Uebrige für uns verworren ist und wir davon eben so wenig Vorstellungen bewahren, als wenn wir keine Empfindung davon gehabt hätten. Das ist eine von den Ursachen, welche bewirken, dass die Menschen bei denselben Sinneserregungen so verschiedene Erkenntnisse haben. Der Keim ist überall derselbe; allein bei den Einen bleibt er unentwickelt, bei Anderen entwickelt, nährt und vergrössert er sich.

12. Weil endlich die Geräusche für das Ohr das sind, was die Düfte für die Nase, so wird ihre Verbindung im Gedächtniss dieselbe wie bei den Düften sein. Da jedoch die Töne vermöge ihrer Natur und der des Organs ein viel stärkeres Band haben, so wird das Gedächtniss ihre Aufeinanderfolge leichter behalten.

IX.

Geruch und Gehör in Verbindung.

1. So wie diese Sinne gesondert unserer Statue nicht die Vorstellung von etwas Aeusserem geben, werden sie ihr dieselbe eben so wenig nach ihrer Vereinigung geben.

Sie wird nicht auf die Vermuthung kommen, dass sie zwei verschiedene Organe habe.

2. Wenn sie gleich im ersten Augenblicke ihres Daseins Töne hört und Düfte riecht, so wird sie noch nicht zwei Daseinsweisen in sich zu unterscheiden vermögen. Die Töne und Gerüche werden zusammenfliessen, als wenn sie nur eine einfache Wandlung wären; denn wir haben oben beobachtet, dass sie bei ihren Sinneserregungen nur die Vorstellungen unterscheidet, die sie einzeln zu bemerken Gelegenheit gehabt hat.

3. Hat sie jedoch die Gehörsempfindungen von denen des Geruchs gesondert betrachtet, so wird sie dieselben zu unterscheiden im Stande sein, wenn sie sie zusammen erfährt; denn vorausgesetzt, dass die Lust am Genusse der einen sie nicht völlig von der Lust am Genusse der andern abwendet, so wird sie sich besinnen, dass sie, was sie nach einander gewesen, jetzt zugleich ist. Diese Empfindungen sind nicht von Natur geneigt, wie zwei Düfte zusammenzufliessen; sie sind zu verschieden, um nicht in der Erinnerung, die von jeder übrig ist, geschieden zu werden. Dem Gedächtniss also verdankt die Statue den Vortheil, die Eindrücke zu unterscheiden, die ihr durch verschiedene Organe zugleich übermittelt worden sind.

4. Nunmehr scheint es ihr, dass ihr Wesen zunimmt und ein doppeltes Dasein gewinnt. Eine grosse Veränderung also in ihren gewohnheitsmässigen Urtheilen! Denn vor der Vereinigung des Gehörs mit dem Geruche hatte sie gar nicht daran gedacht, dass sie zugleich auf zwei so verschiedene Weisen dasein könne.

5. Augenscheinlich wird sie dieselben Fähigkeiten erwerben, als da sie diese zwei Sinne einzeln hatte. Ihr Gedächtniss wird insofern gewinnen, als die Kette der Vorstellungen mannichfaltiger und ausgedehnter wird. Bald wird ihr ein Ton eine Reihe Düfte zurückrufen, bald ein Duft eine Reihe Töne. Man muss jedoch beachten, dass diese zwei Arten der Empfindungen, wenn sie vereinigt sind, demselben Gesetze unterliegen, wie vor ihrer Vereinigung, dass nämlich die lebhaftesten die anderen zuweilen in Vergessenheit bringen und es verhindern können, dass sie gerade in dem Augenblick, wo sie stattfinden, beachtet werden.

6. Auch scheint mir, dass die Statue mehr abstrakte

Vorstellungen haben kann, als mit einem einzigen Sinne. Sie kennt im Allgemeinen nur zwei Daseinsweisen, eine angenehme und eine unangenehme; aber jetzt, wo sie die Töne von den Düften unterscheidet, kann sie nicht umhin, sie für zwei Wandlungsarten anzusehen. Vielleicht erscheint ihr auch das Geräusch so verschieden von den harmonischen Tönen, dass sie, wenn man ihr begreiflich machen könnte, ihre Empfindungen würden ihr durch Organe übermittelt, leicht denken könnte, sie habe drei Sinne, einen für Düfte, einen andern für Geräusch und einen dritten für harmonische Töne.

X.

Von dem Geschmack allein und von dem mit Geruch und Gehör verbundenen Geschmack.

1. Wenn ich nur dem Innern des Mundes unserer Statue Reizempfänglichkeit verleihe, so kann ich sie nicht veranlassen, Nahrung zu sich zu nehmen; allein ich nehme an, die Luft trage ihr nach meinem Belieben alle Geschmacksarten zu und sei geeignet sie zu ernähren, so oft ich es für nothwendig erachten werde.

Sie wird dieselben Fähigkeiten wie mit dem Gehör und Geruch erwerben, und weil ihr Mund für die Geschmacksarten das ist, was die Nase für die Düfte und das Ohr für das Geräusch, so erscheinen ihr mehrere vereinigte Geschmacksarten als eine einzige, und sie wird sie nur insoweit unterscheiden, als sie auf einander folgen.

2. Der Geschmack kann für gewöhnlich mehr als der Geruch zu ihrem Glück und Unglück beitragen; denn Geschmacksarten reizen gemeiniglich stärker als Gerüche.

Er trägt sogar noch mehr dazu bei, als die harmonischen Töne, weil das Nahrungsbedürfniss ihr die Geschmacksempfindungen nothwendiger macht und sie folglich mit grösserer Lebhaftigkeit geniessen lässt. Hunger wird sie unglücklich machen können; aber sowie sie auf die Empfindungen geachtet hat, die geeignet sind, ihn zu stillen, so wird sie ihre Aufmerksamkeit mehr auf sie

richten, sie mit grösserer Heftigkeit begehren und mit grösserer Wonne geniessen.

3. Vereinigen wir den Geschmack mit dem Gehör und dem Geruch, so wird die Statue es dahin bringen, die Empfindungen, die sie ihr gleichzeitig übermitteln, zu scheiden, wenn sie dieselben gesondert kennen gelernt hat, immer vorausgesetzt, dass ihre Aufmerksamkeit sich annähernd gleich unter sie theilt. Hiermit ist ihr Dasein gewissermassen verdreifacht.

Freilich wird es ihr nicht immer ebenso leicht sein, eine Geschmacksempfindung von einem Geruche zu unterscheiden, wie von einem Ton. Geruch und Geschmack haben eine so nahe Verwandtschaft, dass ihre Empfindungen zuweilen zusammenfliessen müssen. [1])

[1]) Es hat wohl Jeder schon einmal die Bemerkung gemacht, dass er zuweilen geneigt ist, einem Gericht, von dem er isst, die Düfte zuzuschreiben, die seinen Geruch treffen. Was jedoch diese Verwandtschaft noch weiter beweist, ist der Umstand, dass man um so mehr Geschmack hat, je feineren Geruch man besitzt.

4. Da wir eben gesehen haben, dass die Geschmacksempfindungen sie mehr als jede andere Empfindung interessiren müssen, so wird sie sich desto mehr mit ihnen beschäftigen, je grösser ihr Hunger ist. Der Geschmack wird also den anderen Sinnen schaden, ja die Statue unempfindlich machen können gegen Düfte und Harmonie.

5. Die Vereinigung dieser Sinne wird die Reihe ihrer Vorstellungen ausgedehnter und mannichfaltiger machen, die Zahl ihrer Begehrungen vermehren und sie neue Fertigkeiten erwerben lassen.

6. Indessen ist es sehr schwierig zu bestimmen, wie weit die Statue die Daseinsweisen, die sie ihnen verdankt, wird unterscheiden können. Vielleicht ist ihre Unterscheidungsgabe weniger ausgedehnt, als ich mir denke, vielleicht auch mehr. Um das zu entscheiden, müsste man sich ganz und gar an ihre Stelle setzen und sich aller seiner Fertigkeiten völlig begeben; allein ich schmeichle mir nicht, es immer dahin gebracht zu haben.

Die Fertigkeit, jede Art Empfindung auf ein besonderes Organ zu beziehen, muss viel dazu beitragen, dass wir sie unterscheiden. Ohne dieselbe würden

unsere Empfindungen wohl eine Art Chaos für uns sein. In diesem Falle wäre die Unterscheidungsgabe der Statue sehr beschränkt.

Man muss jedoch beachten, dass die Unsicherheit oder selbst Unrichtigkeit mancher Vermuthungen der Grundlage dieses Werkes nicht zu schaden vermag. Wenn ich diese Statue beobachte, so geschieht es weniger um mich dessen zu versichern, was in ihr vorgeht, als um zu entdecken, was in uns vorgeht. Ich kann mich darin täuschen, dass ich ihr Operationen zuschreibe, deren sie noch nicht fähig ist, allein dergleichen Irrthümer bleiben ohne weitere Folgen, wenn sie den Leser in den Stand setzen zu beobachten, wie sich jene Operationen in ihm selbst vollziehen.

XI.

Von einem auf den Gesichtsinn beschränkten Menschen.

1. Es wird gewiss viele Leser befremden, wenn man sagt, das Auge sei für sich allein nicht im Stande, einen draussen befindlichen Raum zu sehen. Wir haben eine solche Fertigkeit darin erworben, beim Anblick der uns umgebenden Gegenstände zu urtheilen, dass wir uns nicht denken können, wie wir nicht im ersten Augenblick, da sich unsere Augen dem Lichte öffneten, über sie geurtheilt haben sollten.

Die Vernunft vermag recht wenig, und ihre Fortschritte sind recht langsam, wenn sie Irrthümer zu zerstören hat, von denen sich Niemand hat frei erhalten können, und die, weil sie mit der ersten Entwickelung der Sinne angefangen haben, ihren Ursprung in Zeiten verbergen, von denen wir keine Erinnerung bewahren. Zunächst denkt man, dass wir immer so gesehen haben, wie wir sehen; dass alle unsere Vorstellungen mit uns geboren seien und unsere ersten Jahre dem fabelhaften Zeitalter der Dichter gleichen, wo die Götter, der Dichtung nach, dem Menschen alle die Kenntnisse gegeben haben, die er durch sich selbst erlangt zu haben sich nicht erinnert.

Wenn ein Philosoph muthmasst, dass alle unsere Er-

kenntnisse wohl aus den Sinnen stammen könnten, so empören sich alsbald die Gemüther gegen eine ihnen so befremdliche Meinung. „Welche Farbe hat der Gedanke," fragt man ihn, „da er durch das Gesicht zur Seele gelangt? Wie schmeckt er, wie riecht er etc., da man ihn dem Geschmack, dem Geruch etc. verdankt?" Kurz, man überhäuft ihn mit tausend Schwierigkeiten dieser Art, mit all der Zuversicht, die ein allgemein angenommenes Vorurtheil verleiht. Der Philosoph, der seinen Ausspruch eher gethan, bevor er die Erzeugung aller unserer Vorstellungen klar erkannt hat, kommt in Verlegenheit, und man zweifelt nicht daran, dass das ein Beweis für die Unrichtigkeit seiner Ansicht sei.

Die Philosophie thut einen Schritt weiter: sie entdeckt, dass unsere Empfindungen nicht die Eigenschaften der Objekte selbst, vielmehr nur Wandlungen unserer Seele sind. Sie prüft jede Empfindung einzeln, und da sie bei dieser Untersuchung wenig Schwierigkeiten findet, so scheint sie kaum eine Entdeckung zu machen.

Von hier aus wäre der Schluss leicht, dass wir nur wahrnehmen, was in uns ist, und dass folglich ein auf den Geruchsinn beschränkter Mensch nur Duft sein würde, ein auf den Geschmacksinn beschränkter: Geschmack, auf das Gehör: Geräusch oder Ton, auf das Gesicht: Licht und Farbe. Am schwierigsten würde es alsdann sein, sich davon einen Begriff zu machen, wie wir die Gewöhnung erlangen, Empfindungen, die in uns sind, nach aussen zu beziehen. Wirklich erscheint es sehr befremdlich, dass man mit Sinnen, die nur in sich selbst etwas erfahren, und die keine Ursache haben, draussen einen Raum zu vermuthen, seine Empfindungen auf Objekte beziehen könne, welche sie veranlassen. Wie kann sich die Empfindung über das Organ, das sie erfährt und das sie begrenzt, hinaus erstrecken?

Allein wenn man die Eigenthümlichkeiten des Tastsinns bedächte, so würde man erkennen, dass er jenen Raum entdecken und die anderen Sinne lehren kann, ihre Empfindungen auf die Körper zu beziehen, die darin verbreitet sind. Alsdann würden selbst Solche, die ihr Vorurtheil weiter von dieser Wahrheit entfernt, anfangen wenigstens einigen Zweifel zu hegen. Man würde sich darüber einigen, dass man sich mit dem

Geruch- oder Geschmacksinn nur für Geruch oder Geschmack halten würde. Das Gehör würde etwas mehr Schwierigkeit bieten, wegen unserer Gewöhnung, das Geräusch als ausser uns seiend zu hören. Aber diesem Sinne macht es so viel Mühe, Entfernungen und Lagen zu beurtheilen, und er täuscht sich dabei so oft, dass man endlich dahin übereinkommen würde, er urtheile darüber nicht für sich allein. Man würde ihn als einen Schüler betrachten, der den Unterricht des Tastsinns schlecht behalten hat.

Aber der Gesichtsinn, wie kann der durch das Getast unterrichtet worden sein, er, der über Entfernungen urtheilt, welche dieses nicht erreichen kann, er, der in einem Augenblick Objekte überblickt, die dieses nur langsam durchläuft oder deren Gesammtheit es sogar niemals umfassen kann?

Nach der Analogie dürfte man nur voraussetzen, dass es mit ihm ebenso sein muss, wie mit den anderen Sinnen: da der Eindruck des Lichtes, die sinnliche Erregung ganz in den Augen ist,*) so könnte man vermuthen, dass sie nur in sich selbst**) sehen müssen, wenn sie noch nicht gelernt haben, ihre Empfindungen auf die Objekte zu beziehen. In der That, wenn sie nur so sähen, wie sie em-

*) Obgleich Cond. die sinnliche Erregung hier durch „sensation" bezeichnet hat, so darf dies doch nicht so verstanden werden, als wolle er die bewusste Empfindung in das Auge verlegen, wie neuerdings August Müller („Die Grundlagen der Kant'schen Philosophie", in der Altpr. Monatsschr., Bd. VI., Heft 5, 6), welcher „die Empfindung oder wenigstens die räumliche Anordnung des Bildes in der Netzhaut selbst vollzogen werden" lässt. Vielmehr stellt Cond. im Folgenden den Vorgang so dar, dass die Erregung der Netzhaut durch den Sehnerven der Seele übermittelt und in dieser erst die Empfindung erzeugt werde. Dies stimmt zu seiner von vornherein festgehaltenen Ansicht, dass nur die Seele empfinde. Durch Verlegung der Empfindung in das Sinnesorgan selbst würde die Beziehung zu den anderen Sinnen verloren gehen.

**) Diese Beziehung der Gesichtsempfindung auf das sehende Subjekt ist eben so wenig motivirt, als die auf ein Objekt.

pfinden, könnten sie wohl auf die Vermuthung kommen, dass es draussen einen Raum und in diesem Raum Objekte giebt, die auf sie wirken? *)

Man würde also annehmen, dass sie durch sich selbst nur Kenntniss vom Licht und den Farben erlangen, und nachdem man auf Grund dieser Hypothese von allen Erscheinungen Rechenschaft gegeben, nachdem man erklärt hätte, wie sie es mit Hülfe des Getastes dahin bringen, über die Objekte im Raum zu urtheilen, würden nur noch Experimente fehlen, um alle unsere Vorurtheile völlig zu zerstören.

Man muss Molineux **) die Gerechtigkeit angedeihen lassen, dass er zuerst Vermuthungen über die von uns behandelte Frage aufgestellt hat. Er theilte seinen Gedanken einem Philosophen mit. Das war der einzige Weg, einen Anhänger zu gewinnen. Locke stimmte ihm darin bei, dass ein Blindgeborner, dessen Augen sich dem Lichte öffnen, durch das Gesicht nicht eine Kugel von einem Würfel unterscheiden ***) würde. Diese Vermuthung ist seitdem durch Cheselden's †) Versuche bestätigt worden, zu denen sie Veranlassung gegeben hat, und ich denke, man kann heutigen Tages ziemlich genau unter-

*) Da Cond. die Netzhauterregungen räumlich gesondert durch den Nervenapparat zur Seele gelangen und darum in räumlicher Anordnung empfunden werden lässt (§. 4), so würde nicht die räumliche Anschauung überhaupt, sondern nur die Tiefenanschauung fehlen und durch den Tastsinn dazu erworben werden müssen.

**) Molyneux (nicht Molin.), geb. 1656 zu Dublin, gest. 1698 ebenda, unterhielt mit John Locke einen fleissigen Briefwechsel und schrieb „Sciothericum telescopicum", „Dioptrica" und viele Abhandlungen in den Philosophical Transactions.

***) Genauer: Beide Körper würden ihm wohl verschieden erscheinen, er würde jedoch nicht im Stande sein anzugeben, welcher von ihnen die Kugel, welcher der Würfel ist, weil sich die Namen Kugel und Würfel für ihn nur an gewisse Tastempfindungen knüpfen.

†) Näheres über Chesselden (nicht Ches.) und seine Beobachtungen an operirten Blindgeborenen giebt Cond. im 3. Theil, Kap. 5.

scheiden, was den Augen gehört und was sie dem Getast verdanken.

2. Ich glaube also zu der Behauptung ermächtigt zu sein, dass unsere Statue nur Licht und Farben sieht, und dass sie nicht meinen kann, es sei etwas ausser ihr da.

Wenn dem so ist, so nimmt sie in der Wirkung der Lichtstrahlen nur ihre eigenen Daseinsweisen wahr. Es geht ihr mit diesem Sinne so, wie mit denen, deren Wirkungen wir schon untersucht haben, und sie erlangt dieselben Fähigkeiten.

3. Wenn sie vom ersten Augenblick an mehrere Farben gleichmässig wahrnimmt, so kann sie meines Erachtens noch keine einzeln beachten; ihre allzu getheilte Aufmerksamkeit fasst sie verworren auf. Wir wollen sehen, wie sie dieselben unterscheiden lernen kann.

4. Das Auge ist derjenige unter allen Sinnen, dessen Mechanismus wir am besten kennen. Mehrfache Versuche haben uns gelehrt, die Lichtstrahlen bis auf die Netzhaut zu verfolgen, und wir wissen, dass sie dort gesonderte Eindrücke machen. Zwar wissen wir nicht, wie diese Eindrücke sich durch den Sehnerven bis zur Seele fortpflanzen; aber es scheint ausser Zweifel, dass sie dort ohne Verwirrung ankommen; denn würde der Weltschöpfer die Vorsicht gebraucht haben, sie so sorgfältig auf der Netzhaut zu sondern, wenn er hätte zulassen wollen, dass sie einige Linien hinter ihr zusammenfliessen? *) und wenn das doch geschähe, wie würde die Seele jemals sie unterscheiden lernen?

Die Farben sind also ihrer Natur nach Empfindungen, die sich zu sondern streben, und wie unsere Statue es dahin bringen wird, auf eine gewisse Anzahl derselben zu achten, das denke ich mir so:

Unter den Farben, die sich im ersten Augenblick in ihrem Auge ausbreiten und seinen Hintergrund erfüllen, kann es eine geben, die sie auf besondere Weise unterscheidet, die sie wie abgesondert sieht: das wird die sein, auf welche das Lustgefühl ihre Aufmerksamkeit mit

*) Diese von Cond. teleologisch begründete Annahme ist seitdem insofern bestätigt worden, als man entdeckt hat, dass jede Primitivfaser bis zu den Centralorganen fortläuft, ohne mit anderen zu verschmelzen.

einem gewissen Grade von Lebhaftigkeit richtet. Beachtete sie dieselbe nicht mehr als die anderen, so würde sie sie noch nicht unterscheiden. Desgleichen würden wir in einer Landschaft nichts erkennen, wo wir Alles zugleich und gleichmässig sehen wollten.

Wenn sie mit derselben Lebhaftigkeit zwei zusammen anschauen könnte, so würde sie dieselben mit der nämlichen Leichtigkeit wie eine einzige beachten. Könnte sie drei so anschauen, so würde sie diese in gleicher Weise beachten. Dessen scheint sie mir jedoch noch nicht fähig; das Lustgefühl beim Betrachten der einzelnen muss sie auf das Lustgefühl beim gleichzeitigen Betrachten mehrerer erst vorbereiten.

Es geht ihr wohl in Bezug auf zwei oder drei Farben, die sich ihr mit einer Anzahl anderer darbieten, wie uns selbst in Bezug auf ein etwas verwickeltes Gemälde, mit dessen Gegenstand wir nicht vertraut sind. Anfangs nehmen wir die Einzelheiten verworren wahr; nachher heften sich unsere Augen auf eine Gestalt, darnach auf eine andere, und erst, wenn wir sie nach einander bemerkt haben, sind wir in den Stand gesetzt, über alle zusammen zu urtheilen.

Die verworrene Anschauung beim ersten Blicke ist nicht die Wirkung einer jederzeit feststehenden und bestimmten Anzahl von Objekten, so dass, was für mich verworren ist, es auch für jeden Andern sein müsste. Sie ist die Wirkung einer im Verhältniss zu der geringen Uebung meiner Augen allzugrossen Menge. Ein Maler und ich sehen alle Partien eines Gemäldes gleicherweise; allein während er sie rasch erkennt, entdecke ich sie mit solcher Mühe, dass ich jeden Augenblick noch nicht Gesehenes zu sehen glaube.

Wie also in diesem Gemälde für seine Augen mehr gesonderte Dinge und für meine weniger vorhanden sind, so kann unsere Statue unter allen Farben, die sie im ersten Augenblick sieht, wahrscheinlich nur eine bemerken, da ja ihre Augen noch gar nicht geübt sind.

Alsdann sind, obgleich andere Farben sich getrennt von einander auf ihrer Netzhaut ausbreiten und sie folglich dieselben sieht, diese für sie ebenso verworren, als wenn sie wirklich zusammenflössen.

So lange sie der von ihr beachteten Farbe ganz und

gar zugewandt ist, hat sie demnach eigentlich keine Kenntniss von den anderen.

Jedoch ihre Augen ermüden, sei es, weil diese Farbe lebhaft wirkt, sei es, weil sie nicht ohne einige Anstrengung in der Lage bleiben können, die sie dahin richtet. Sie nehmen daher durch mechanische Bewegung eine andere an, und wieder eine andere, wenn sie zufällig von einer andern Farbe getroffen werden, die zu lebhaft ist, als dass sie ihnen gefallen könnte, und verweilen erst, wenn sie eine antreffen, die ihnen angenehmer ist, weil sie ihnen Ruhe gewährt.

Nach einiger Zeit ermüden sie wiederum und gehen zu einer andern minder lebhaften Farbe über. So werden sie stufenweise dahin gelangen, ihr grösstes Lustgefühl darein zu setzen, dass sie nur Schwarz bemerken. Am Ende kann die Ermüdung so weit gehen, dass sie sich dem Lichte gänzlich verschliessen.*)

Wenn unsere Statue, nachdem sie die Farben in dieser Reihenfolge unterschieden hat, niemals mehrere gleichzeitig bemerken könnte, so würde es ihr mit dem Gesichte gerade so gehen, wie es ihr mit dem Geruche ergangen. Denn obwohl sie bisher immer mehrere zugleich gesehen, so sind doch alle die, welche sie nicht bemerkt hat, für sie so gut wie gar nicht gesehen; sie kann sie nicht beachten. Allein nach meinem Dafürhalten muss sie mehrere auf einmal erkennen lernen.

5. Roth, nehme ich an, ist die erste Farbe, die ihr besonders aufgefallen ist, und die sie bemerkt hat. Ist ihr Auge ermüdet, so ändert es die Lage und trifft auf eine andere Farbe, z. B. Gelb; sie gefällt sich in dieser

*) Um die erste Bewegung des Auges plausibel zu machen, hatte Cond. nicht nöthig, zur Ermüdung seine Zuflucht zu nehmen. Sie entsteht schon dadurch von selbst und ohne Zuthun der Seele, dass sich ein glänzender Punkt nicht an der Stelle des deutlichsten Sehens, sondern auf einem seitlichen Theile der Netzhaut abbildet. Die Verflechtung des getroffenen Sinnesnerven mit den motorischen Nerven nöthigt die Muskeln des Auges zu Bewegungen, deren Resultat die Richtung des deutlichsten Sehens ist. Man vergleiche über diese Reflexbewegung Lotze's Med. Psych., Abschn. 311.

neuen Daseinsweise; allein sie vergisst das Roth nicht, noch das von ihm erregte Lustgefühl. Ihre Aufmerksamkeit theilt sich also zwischen diese beiden Farben: wenn sie das Gelb als eine Daseinsweise, die sie jetzt erfährt, bemerkt, so bemerkt sie das Roth als eine Daseinsweise, die sie erfahren hat. Allein Roth kann nicht ihre Aufmerksamkeit auf sich ziehen und ihr dabei immer nur als eine frühere Daseinsweise erscheinen, wenn die Empfindung, wie ich annehme, ihr ebenso gegenwärtig ist, wie die des Gelben. Nachdem sie sich erinnert hat, nach einander Roth und Gelb gewesen zu sein, bemerkt sie also, dass sie Roth und Gelb zugleich ist.

Es lenke sich darauf ihr ermüdetes Auge auf eine dritte Farbe, z. B. Grün. Ihre auf diese Daseinsweise gerichtete Aufmerksamkeit wendet sich von den beiden ersten ab. Doch ist diese nicht so sehr darauf gerichtet, dass die Statue vergässe, was sie gewesen. Sie bemerkt mithin noch das Roth und Gelb als zwei vorausgegangene Daseinsweisen.

Diese Erinnerung thut der Aufmerksamkeit in dem Maasse Abbruch, als das auf das Grün gerichtete Organ ermüdet. Unmerklich erlangt sie fast eben so viel Antheil, als die gerade beachtete Farbe; mithin erkennt die Statue, dass sie Roth und Gelb gewesen, mit derselben Lebhaftigkeit, wie dass sie Grün ist. Von nun an bemerkt sie, dass sie diese drei Farben gleichzeitig ist. Und wie sollte sie auch zwei davon bloss als vergangene ansehen, da diese Empfindungen alle drei zur selben Zeit in ihren Augen und darin von einander gesondert sind?

Mit Hülfe des Gedächtnisses also bringt es das Auge dahin, Farben bis zu zweien oder dreien zu bemerken, die sich zusammen darstellen. Würde die erste, wenn es die zweite bemerkt, völlig vergessen, so würde es niemals zu dem Urtheile gelangen, dass es gleichzeitig auf zweierlei Arten da ist. Da aber die Erinnerung daran fortdauert, so theilt sich die Aufmerksamkeit zwischen die eine und die andere, und sobald es bemerkt hat, dass es nach einander auf zweierlei Arten dagewesen, urtheilt es, dass es auf zwei zugleich ist.

6. Wie wir es gelehrt haben, nach einander drei Farben kennen zu lernen, so werden wir es auch eine grössere Anzahl kennen lehren. Aber in dieser ganzen Auf-

einanderfolge wird es sich immer nur drei gesondert vorstellen; denn die Vorstellungen unserer Statue betreffs der Zahlen reichen nicht weiter als bei dem Geruche.

Wenn wir ihr darauf alle diese Farben zusammen vorhalten, so wird sie gleicherweise nur drei auf einmal unterscheiden und die Zahl der anderen nicht bestimmen können. Nachdem nachgewiesen ist, dass das Auge, um sie zu unterscheiden, des Gedächtnisses bedarf, so steht es ausser Zweifel, dass es nicht mehrere als das Gedächtniss selbst unterscheiden wird.

7. Da unsere Statue den Blick von einer Farbe auf eine andere richtet, so geniesst sie nicht immer die Daseinsweise, die, ihrer Erinnerung nach, ihr am angenehmsten war. Ihre Einbildungskraft muss dadurch, dass sie sich anstrengt ihr den Gegenstand ihres Begehrens lebhaft vorzuführen, nothwendig auf ihre Augen wirken. Sie bringt in ihnen, ohne dass sie es merken, eine Bewegung hervor, in Folge deren sie mehrere Farben durchlaufen, bis sie auf die gesuchte getroffen sind. Die Statue hat folglich mit diesem Sinn ein Mittel mehr, als mit den früheren, um den Genuss des Begehrten zu erlangen. Es ist sogar möglich, dass ihre Augen, wenn sie zuerst wie zufällig eine Farbe wiedergefunden haben, sich eine Fertigkeit in der Bewegung aneignen, die geeignet ist, sie dieselbe wiederfinden zu lassen, und dies wird geschehen, vorausgesetzt, dass die Objekte vor ihnen ihre Lage nicht ändern.

8. Eine Tonempfindung kann der durch sie modifizirten Seele keine Ausdehnung zeigen, weil ein Ton nicht ausgedehnt ist. Nicht so die Farbenempfindung; sie zeigt der durch sie modifizirten Seele Ausdehnung, weil sie selbst ausgedehnt ist.*) Das ist eine Thatsache, welche

*) Was die Frage nach dem Ursprung der Raumanschauung betrifft, so stehen sich zwei Theorien noch heute gegenüber. Die von dem grossen Physiologen Johannes Müller wissenschaftlich gestützte nativistische Theorie (nach der Bezeichnung von Helmholtz) misst der Gesichtsempfindung selbst Räumlichkeit bei, so dass nicht blos ihre Qualität und Intensität, sondern auch ihre räumliche Ausdehnung durch den Akt des Empfindens unmittelbar zum Bewusstsein kommt. Die andere, die empiristische Theorie, dagegen lässt durch die Nerven-

man nicht in Zweifel ziehen kann; Beobachtung liefert den Nachweis. Es ist ebenso unmöglich, eine Farbe ohne Ausdehnung zu denken, als einen ausgedehnten Ton.

Da jede Farbe ausgedehnt ist, so bilden mehrere an einander grenzende Farben nothwendig ein zusammenhängendes Gànze mit mehreren ausgedehnten und von einander geschiedenen Theilen. Diese Erscheinung ist eine bunte Oberfläche. So wenigstens nehmen wir selbst sie wahr.

Würde sich also unsere Statue, wenn sie der Meinung ist, dass sie mehrere Farben auf einmal sei, wohl wie bunte Oberfläche vorkommen?

Die Vorstellung der Ausdehnung setzt die Wahrnehmung mehrerer Dinge voraus, die ausser und an einander und folglich alle ausgedehnt sind; denn unausgedehnte Dinge können nicht an einander sein. Nun kann man aber der Statue diese Wahrnehmung nicht absprechen; denn sie fühlt eben so oft, dass sie sich ausserhalb ihrer selbst wiederholt, als Farben da sind, die sie modifiziren. So lange sie Roth ist, fühlt sie sich ausserhalb des Grün, so lange sie Grün ist, ausserhalb des Roth u. s. w.

Sie kommt sich also wie eine bunte Fläche vor, allein diese Fläche ist für sie weder eine Oberfläche, noch irgend eine bestimmte Grösse. Eine Oberfläche ist sie nicht, weil die Vorstellung „Oberfläche“ die Vorstellung des Festen voraussetzt, eine Vorstellung, die sie nicht hat und nicht haben kann. Auch eine bestimmte Grösse ist sie nicht, denn eine derartige Grösse ist eine in Grenzlinien, die sie umschreiben, eingeschlossene Ausdehnung. Nun kann aber das Ich der Statue sich nicht von Grenzen umschlossen fühlen. Es ist alle die Farben zugleich, die es gleichzeitig modifiziren, und da es nichts weiter

---

fasern nur nach Qualität und Intensität bestimmte Empfindungen in der Seele erregt werden, aus denen diese, weil (wie man annehmen zu müssen glaubt) je nach ihrer Ursprungsstelle in der Peripherie des Körpers eine eigenthümliche Färbung, ihr „Lokalzeichen“, haben, mittels der Bewegungen durch Erfahrung und Uebung sich den Raum konstruirt (Lotze, Helmholtz). Cond. fasst hier den Sehvorgang im Sinne der erstgenannten Theorie auf, zeigt sich jedoch späterhin wieder schwankend und unklar.

sieht, so kann es sich nicht als umschlossen wahrnehmen; weil es durch mehrere Farben zugleich modifizirt ist und sich in jeder gleicherweise findet, so fühlt es sich als ausgedehnt, und weil es nichts Umschliessendes wahrnimmt, so hat es von seiner Ausdehnung nur ein unbestimmtes Gefühl; sie ist ihm eine Ausdehnung ohne Grenzen. Es wiederholt sich nach seinem Dafürhalten ohne Ende, und da es jenseits der Farben, die es zu sein glaubt, nichts kennt, so ist es in Bezug auf sich so gut wie unendlich gross, es ist überall, ist Alles.

Allein in ihrer Ausdehnung, die ihr unendlich gross erscheint, begrenzen sich die verschiedenen Farben wechselweise; sie beschreiben also Figuren. Wird nun die Statue wieder glauben diese Figuren zu sein? Hat sie Vorstellungen von Figuren, sobald sie Farbenempfindungen hat?

„Eine Empfindung schliesst die oder jene Vorstellung ein: folglich haben wir diese Vorstellungen, sobald wir jene Empfindung haben.“ Das ist ein Schluss, den schlechte Metaphysiker zu ziehen niemals unterlassen. Allein wir haben nicht alle die Vorstellungen, welche unsere Empfindungen einschliessen. Wir haben nur die, auf welche wir dabei zu achten vermögen. So sehen wir Alle die nämlichen Gegenstände, aber weil wir an ihrer Betrachtung nicht das gleiche Interesse haben, so hat Jeder von uns sehr verschiedene Vorstellungen von ihnen. Du bemerkst das, was mir entgeht, und oft, wenn Du genaue Rechenschaft davon geben kannst, habe ich selbst so gut wie nichts gesehen.

Da nun Licht und Farben unter Allem, wodurch die Statue sich kennen lernt und sich selbst geniesst, am stärksten auf die Sinne wirken, so wird sie mehr geneigt sein, ihre Wandlungen daraufhin zu richten, dass sie erhellt und bunt sind, als daraufhin, dass sie Figuren bilden. Weil sie also ganz darein versenkt ist, die Farben nach den unterscheidenden Schattirungen zu beurtheilen, wird sie nicht an die verschiedenen Arten denken, auf welche sie nach unserer Voraussetzung begrenzt sind. Uebrigens ist es für das Auge nicht hinreichend, dass es eine Figur ganz sieht, wenn es sich eine Vorstellung von ihr bilden soll, wie das Sehen einer Farbe ihm genügt, wenn es sie kennen soll. Es fasst die Gesammtheit auch der einfachsten erst

auf, wenn es sie zerlegt, d. h. wenn es alle Theile nach einander bemerkt hat. Es braucht ein Urtheil für jeden einzelnen, und ein weiteres Urtheil, um sie zu vereinigen; es muss sich sagen: da ist eine Seite, da eine zweite, da eine dritte, da der Zwischenraum, den sie begrenzen, und aus dem Allen ergiebt sich dieses Dreieck.

Wie also die Augen nur dadurch drei Farben auf einmal zu unterscheiden verstehen, weil sie dieselben erst nach einander betrachtet haben und sie darauf in dem Eindruck, den sie mitsammen machen, bemerken, ebenso werden sie die drei Seiten eines Dreiecks erst dann unterscheiden lernen, wenn sie vorher auf jede einzeln geachtet haben, darauf auf alle zusammen achten und über die Art und Weise urtheilen, wie sie sich vereinigen. Aber das ist ein Urtheil, zu dem die Statue keine Veranlassung haben wird.

Die Figuren, nehmen wir an, sind in den Empfindungen enthalten, die sie an sich erfährt. Allein unsere Erfahrung zeigt uns hinlänglich, dass wir nicht alle die Vorstellungen haben, die unsere Empfindungen mit sich bringen.*) Unsere Erkenntnisse beschränken sich einzig und allein auf die Vorstellungen, auf die wir zu achten gelernt haben; unsere Bedürfnisse sind die einzige Ursache, die unsere Aufmerksamkeit lieber auf die einen als auf die anderen lenkt, und die, welche eine grössere Anzahl Urtheile erfordern, sind auch die, welche wir zuletzt erlangen. Nun kann ich mir aber nicht denken, welcherlei Bedürfniss unsere Statue nöthigen könnte, alle die Urtheile zu bilden, die zur Erlangung einer Vorstellung selbst von der einfachsten Figur nothwendig sind.

Welcher glückliche Zufall sollte übrigens die Bewegung ihrer Augen so regeln, dass sie dem Umriss derselben

*) Unter „Vorstellung“ versteht Cond. nur diejenige Empfindung, welche reproduzirt werden kann. Dass eine gewisse Stärke der Aufmerksamkeit auf die räumliche Gestaltung einer Empfindung nothwendig ist, wenn wir in den Stand gesetzt werden sollen, sie in derselben Gestaltung zu reproduziren, lässt sich nicht bestreiten. Dasselbe gilt ja auch von der Qualität der Empfindung. Zuweilen besinnen wir uns vergeblich auf die Haarfarbe eines guten Bekannten.

folgen? Und wie könnte sie selbst dann, wenn sie ihm folgten, sicher sein, dass sie nicht fortwährend aus einer Figur in eine andere kommt? Woraus könnte sie schliessen, dass drei Seiten, die sie nach einander gesehen hat, ein Dreieck bilden? Es ist viel wahrscheinlicher, dass ihr Gesichtsinn, indem er ganz allein der Einwirkung des Lichts gehorcht, in einem Chaos von Figuren umherirren wird, einem Gemälde mit beweglichen Figuren, dessen Theile ihr nach einander entschwinden.

Zwar bemerken wir die Urtheile nicht, die wir fällen, um das Ganze eines Kreises oder Vierecks aufzufassen, aber wir bemerken diejenigen eben so wenig, in Folge deren wir die Farben ausser uns sehen, und doch wird nachgewiesen werden, dass diese Anschauung die Wirkung gewisser Urtheile ist, die uns durch Gewöhnung geläufig geworden sind. Man zeige uns ein sehr zusammengesetztes Gemälde: das Studium, das wir darauf wenden, entzieht sich der Beobachtung nicht; wir nehmen an uns wahr, dass wir die Personen zählen, ihre Stellungen, ihre Züge durchgehen, dass wir über dies Alles eine Reihe Urtheile fällen, und erst nach allen diesen Operationen es mit einem Blick übersehen. Die Augen unserer Statue wären nun genöthigt, wenn sie eine ganze Figur sehen sollen, das zu thun, was die unserigen thun, um ein ganzes Gemälde zu sehen. Wir haben es ohne Zweifel selbst gethan, als wir das erste Mal ein Viereck sehen lernten. Allein heute gestattet uns die Raschheit, mit der wir seine Seiten gewohnheitsmässig durchlaufen, nicht mehr die Reihe unserer Urtheile gewahr zu werden. Man hat allen Grund zu der Annahme, dass unsere Augen, als sie ganz ungeübt waren, ebenso verfahren mussten, um die einfachsten Gegenstände zu sehen,*) wie sie jetzt verfahren, um zusammengesetztere zu sehen.

9. Wir urtheilen nur deshalb über Lagen, weil wir die Objekte an einem Orte sehen, wo jedes einen bestimmten Raum einnimmt, und nur deshalb über Bewegung, weil wir sie ihre Lage ändern sehen. Nun kann aber die Statue bei den Empfindungen, die sie modifiziren,

*) D. h. ihre Gestalt sich so weit einzuprägen, dass sie reproduzirt werden konnte, dass wir also nicht bloss Empfindung, sondern eine Vorstellung von ihr hatten.

nichts dergleichen beobachten. Wenn es, wie wir beweisen werden, Sache des Getastes ist, uns in den Farben umschriebene Grössen oder Figuren bemerken zu lassen, so ist es auch seine Sache, uns in den Farben Lagen und Bewegungen bemerken zu lassen. Da die Statue blos eine unklare und unbestimmte Vorstellung von Ausdehnung hat, weil sie jeder Vorstellung von Figur, Ort, Lage und Bewegung entbehrt, so fühlt sie nur, dass sie auf vielerlei Weisen existirt. Wechseln mehrere Objekte ihren Platz, ohne ihren Augen zu verschwinden, so ist sie immer noch dieselben Farben, die sie vorher war. Die einzige Veränderung, die mit ihr vorgehen kann, ist die, dass sie bald die eine, bald die andere mit grösserer Fühlbarkeit ist, je nach den verschiedenen Lagen, welche die Objekte in Folge ihrer Bewegung annehmen; ist sie z. B. zugleich Gelb, Purpurroth und Weiss, so wird sie in einem Augenblick mehr Gelb, in einem andern mehr Purpurroth und in einem dritten mehr Weiss sein. Sie ist alle Farben, die sie sieht; aber sie ist besonders die Farbe, auf die sie achtet.

XII.

Vom Gesicht mit dem Geruch, Gehör und Geschmack.

1. Die Vereinigung von Gesicht, Geruch, Gehör und Geschmack vermehrt die Zahl der Daseinsweisen unserer Statue. Die Reihe ihrer Vorstellungen wird dadurch erweitert und mannichfaltiger. Die Gegenstände ihrer Aufmerksamkeit, ihrer Begehrungen und ihres Genusses vervielfältigen sich: sie bemerkt eine neue Klasse ihrer Wandlungen und glaubt sich als eine Menge ganz verschiedener Wesen wahrzunehmen. Aber sie sieht immer noch nur sich, und noch nichts kann sie von sich abziehen, um sie auf das draussen Befindliche zu lenken.

2. Es kommt ihr also nicht bei, dass sie ihre Daseinsweisen fremden Ursachen verdankt; sie weiss nicht, dass sie ihr durch vier Sinne zu Theil werden. Sie sieht, riecht, schmeckt, hört, ohne zu wissen, dass sie Augen, Nase, Mund, Ohren hat; sie weiss nicht, dass sie einen Leib hat. Endlich bemerkt sie erst dann, dass sie diese ver-

schiedenartigen Empfindungen zusammen erleidet, wenn sie dieselben gesondert studirt hat.

3. Liessen wir, unter der Voraussetzung, dass sie ununterbrochen dieselbe Farbe sei, Düfte, Geschmacksempfindungen und Töne sich in ihr folgen, so würde sie sich wie eine Farbe vorkommen, die nach einander duftend, schmackhaft und tönend ist. Sie würde sich wie ein schmackhafter, tönender und bunter Duft vorkommen, wenn sie beständig der nämliche Duft wäre, und das Gleiche muss sich unter allen Voraussetzungen dieser Art zeigen; denn in der Daseinsweise, in der sie sich immer wiederfindet, muss sie jenes „Ich" empfinden, das ihr als das Subjekt aller Wandlungen erscheint, deren sie fähig ist.*)

Wenn wir nun geneigt sind, die Ausdehnung als das Subjekt aller wahrnehmbaren Eigenschaften anzusehen — kommt das daher, weil sie wirklich das Subjekt dazu ist, oder nur daher, dass diese Vorstellung vermöge einer von uns angeeigneten Gewöhnung jederzeit überall da ist, wo die anderen sind, und die nämliche bleibt, obgleich die anderen wechseln, und deshalb durch sie modifizirt erscheint, ohne es zu sein? **)

Ferner, wenn Philosophen versichern, es gebe nur Ausdehnung, giebt es wirklich keine andere Substanz?

---

*) Wir haben schon zu Kap. VI. §. 3 darauf hingewiesen, dass die Statue eben so wenig Veranlassung haben kann, ihre Empfindungen auf ein Subjekt, als auf ein Objekt zu beziehen.

**) Mit anderen Worten:. Ist der Raum nur unsere subjektive Anschauungsform, oder ist er eine Existenzform der realen Objekte? Cond. hatte Recht, durch die hier aufgeworfene Frage den Materialismus seiner Zeitgenossen darauf aufmerksam zu machen, dass die Uebereinstimmung unserer Anschauungsformen mit den Existenzformen nicht unmittelbar gewiss sei. Gegen diese Uebereinstimmung erklärt sich Kant (in der „Kritik der reinen Vernunft"), der den Ursprung der räumlichen Form der Wahrnehmung ausschliesslich im Subjekt, nicht in den „Dingen an sich" sieht, erklärt sich in anderer Weise auch Herbart, indem er den Dingen an sich einen „intelligibeln" Raum zuschreibt, der von dem Raum, wie wir ihn auffassen,

Ja, ist die Ausdehnung eine solche, oder urtheilen sie nur deshalb so, weil diese Vorstellung ihnen geläufig ist und sie dieselbe überall wiederfinden? Die Statue könnte sich mit demselben Rechte für eine blosse Farbe oder einen blossen Duft, und diese Farbe oder diesen Duft für ihr Wesen, ihre Substanz halten. Allein hier ist nicht der Ort, mich bei dergleichen Systemen aufzuhalten, und sie sind genügend widerlegt, wenn man zeigt, dass sie nicht besser begründet sind, als die Urtheile, die wir oben unsere Statue haben fällen lassen.*)

---

wesentlich verschieden ist. Für die Uebereinstimmung dagegen hat besonders Ueberweg scharfsinnige Argumente beigebracht (vergl. dessen „Logik“ §. 44, und „der Grundgedanke des Kant'schen Kritizismus“ etc. in der Altpr. Monatsschr. 1869). Aus der Wahrheit der innern Wahrnehmung folgert er zunächst die Realität der Zeitfolge und zeigt, dass diese an Gesetze gebunden ist, welche nur unter Voraussetzung eines Raumes bestehen können, der mit dem von uns wahrgenommenen in allen wesentlichen Beziehungen übereinkommt.

*) Auch hier wendet sich Cond. gegen den Materialismus, welcher daraus, dass wir nur Ausgedehntes sinnlich wahrnehmen, den ungerechtfertigten Schluss ziehen will, dass es überhaupt nur Ausgedehntes gebe, und darum auch die Seele ein Ausgedehntes sein müsse. Zur Sache selbst vergleiche man den Excurs am Ende des Buchs.

Zweiter Theil.

Von dem Tastsinn oder dem einzigen Sinn, der durch sich selbst Aussendinge erkennt.

I.

Vom geringsten Grade des Gefühls, auf den ein bloss mit dem Tastsinn versehener Mensch beschränkt sein kann.

1. Unsere Statue existirt, wenn sie Geruch, Gehör, Geschmack, Gesicht entbehrt und auf den Tastsinn beschränkt ist, zunächst vermöge des Gefühls, das sie von der Einwirkung ihrer Körpertheile auf einander und besonders von den Athmungsbewegungen hat. Das ist der geringste Grad des Gefühls, auf den sie beschränkt werden kann. Ich werde es Grundgefühl*) nennen, weil

*) Für das Muskelgefühl, d. h. die Wahrnehmung der Eindrücke, welche wir von der Lage unserer Glieder und der Richtung ihrer Bewegung erhalten, verbunden mit Wahrnehmung der aufgewandten Kraft, hat Cond. den Namen Grundgefühl und sieht darin eine Thätigkeit des Tastsinnes. Auch von Spiess (Physiol. des Nervensystems. 1844. p. 76) ist es ganz auf Hautempfindungen zurückgeführt worden, und Lotze tritt dieser Meinung in der Hauptsache bei (Med. Psych. §. 26), nur möchte er die Wahrnehmung der Kraft unmittelbar durch den Muskel, nicht indirekt durch die Wirkung seiner Zusammenziehung auf die Haut entstehen lassen.

mit diesem Spiel der Maschine das animalische Leben beginnt; von ihm allein hängt es ab.

2. Da sie in der Folge den Eindrücken der umgebenden Luft und alles dessen ausgesetzt ist, was an sie anstossen kann, so ist ihr Grundgefühl in allen ihren Körpertheilen vieler Wandlungen fähig.

3. Endlich werden wir bemerken, dass sie sagen könnte Ich, sobald eine Veränderung mit ihrem Grundgefühl vorgegangen ist. Dieses Gefühl und ihr Ich sind demnach ursprünglich eins und dasselbe, und um zu erforschen, was sie mit alleiniger Hülfe des Getastes vermöchte, braucht man nur die verschiedenen Arten, wie das Grundgefühl oder das Ich modifizirt werden kann, zu beobachten.

II.

Dieser auf den geringsten Grad des Gefühls beschränkte Mensch hat weder eine Vorstellung von Ausdehnung, noch von Bewegung.

1. Wenn unsere Statue von keinem Körper berührt wird und wir sie in ruhige, mässig erwärmte Luft stellen, in der sie weder eine Zu- noch Abnahme ihrer natürlichen Wärme verspürt, so wird sie auf das Grundgefühl beschränkt sein und von ihrem Dasein nur durch den unklaren Eindruck Kunde erlangen, welcher durch die Bewegung entsteht, der sie das Leben verdankt.

2. Dieses Gefühl ist einförmig und folglich für ihre Anschauung einfach; sie kann die verschiedenen Theile ihres Körpers dabei nicht bemerken, nimmt also deren Nebeneinander und Zusammenhang nicht wahr. Es ist, als existirte sie nur in einem Punkte, und zu entdecken, dass sie ausgedehnt ist, ist ihr noch unmöglich. [1])

[1]) Wir können uns davon überzeugen, wenn wir die Vorgänge in uns beobachten. — Einen einförmigen Schmerz, von dem mein ganzer Arm behaftet ist, den halte ich nur deshalb für ausgedehnt, weil ich ihn auf etwas beziehe, dessen Ausgedehntsein ich wahrnehme. — Der Gebrauch, den ich von meinem Arme mache, lehrt mich in seiner

Länge unterschiedliche Theile bemerken; aber er lehrt mich nicht eben so die unterschiedlichen Theile seines Durchschnittes bemerken. Auch urtheile ich viel besser über die Länge, als über die Dicke, welche ein schmerzhaftes Gefühl einnimmt. Ich weiss, ob es sich bis zum Ellenbogen oder bis zum Handgelenk erstreckt, und weiss nicht, ob ein Viertel, ein Drittel, die Hälfte oder noch mehr von der Armesdicke damit behaftet ist.

Eine Unzahl Versuche kann bestätigen, dass man den Schmerz allemal dann wie in einem Punkte empfindet, wenn man ihn auf einen Theil bezieht, den zu messen man sich noch nicht gewöhnt hat. Um z. B. den Raum aufzufinden, den ein mitten im Oberschenkel verspürter Schmerz einnimmt, muss man mit der Hand darüber hinfahren; anders, wenn er sich vom Knie bis zur Hüfte erstreckt, weil wir wissen, dass diese beiden Punkte von einander entfernt sind.

Also gleichförmiges Gefühl giebt uns keine Vorstellung von der Ausdehnung unseres Körpers, vielmehr schreiben wir wegen der Kenntniss unseres Leibesumfanges einem gleichförmigen Gefühl Ausdehnung zu.

Ist unsere Statue auf den geringsten Grad des Gefühls beschränkt, so hat sie von ihrem ganzen Körper nur ein gleichförmiges Gefühl; mithin weiss sie nicht, dass sie ausgedehnt ist.

3. Wir wollen dieses Gefühl lebhafter machen, ihm aber seine Gleichförmigkeit lassen, z. B. die Luft erwärmen oder abkühlen: so wird sie an ihrem ganzen Körper eine gleichmässige Wärme- oder Kälteempfindung haben, und ich sehe nicht ein, was sich daraus weiter ergeben soll, als dass sie ihr Dasein lebhafter empfindet. Denn eine einzige Empfindung, so lebhaft sie auch sein mag, kann einem Wesen keine Vorstellung von Ausdehnung geben, das, weil es von seiner eignen Ausdehnung nichts weiss, diese Empfindung nicht dadurch auszudehnen versteht, dass es sie auf seine verschiedenen Körpertheile bezieht.

Folglich würde unsere Statue, wenn sie nur durch eine

Reihe gleichförmiger Gefühle lebte, in ihren Seelenthätigkeiten und Erkenntnissen eben so beschränkt sein, als sie mit dem Geruchsinn gewesen.

4. Wenn ich nach einander an ihren Kopf und ihre Füsse klopfe, so modifizire ich zu verschiedenen Malen ihr Grundgefühl; allein diese Modifikationen sind selbst wieder gleichförmig. Sie kann also an keiner von ihnen bemerken, dass sie ausgedehnt ist. Vielleicht wird man fragen, ob sie, wenn man zugleich an ihren Kopf und ihre Füsse klopft, nicht empfinde, dass diese Modifikationen von einander entfernt seien.

Wenn ich sie berühre, so nimmt entweder die Empfindung, die sie erfährt, ihre Empfindungsfähigkeit so ein, dass sie ihre ganze Aufmerksamkeit auf sich zieht, oder die Aufmerksamkeit richtet sich auch jetzt noch auf das Grundgefühl der andern Theile. Im erstern Falle kann unsere Statue sich keinen Zwischenraum zwischen ihrem Kopf und ihren Füssen vorstellen, denn sie bemerkt das gar nicht, was diese trennt. Im zweiten kann sie es eben so wenig, weil ja das Grundgefühl keine Vorstellung von Ausdehnung giebt.

5. Ich schüttele ihren Arm, und ihr Ich empfängt eine neue Modifikation. Wird sie daher eine Vorstellung von Bewegung erlangen? Gewiss nicht. Denn sie weiss noch nicht, dass sie einen Arm hat, dass er einen Ort einnimmt und ihn ändern kann. Was in diesem Augenblicke mit ihr vorgeht, ist ein besonders deutliches Empfinden ihres Daseins in der ihr von mir gegebenen Empfindung, ohne dass sie je von dem, was sie erleidet, sich Rechenschaft geben kann.

Eben so wird es sein, wenn ich sie in die Luft hebe. Es beschränkt sich dann Alles bei ihr auf einen Eindruck, der das gesammte Grundgefühl modifizirt, und sie kann noch nicht erfahren, dass sie einen Körper hat, der sich bewegt.

III.

Von den Empfindungen, welche dem Tastsinn zugeschrieben werden, jedoch keine Vorstellung von Ausdehnung geben.

1. Das Gefühl unserer Statue möge nicht länger gleichförmig bleiben, und wir wollen es in allen ihren Körpertheilen gleichzeitig mit derselben Lebhaftigkeit, aber doch auf verschiedene Weise abändern: so wird sie nach meinem Dafürhalten noch keine Vorstellung von Ausdehnung haben. Kommen diese Empfindungen zugleich, so ergiebt sich daraus ein verworrenes Gefühl, wobei die Statue sie nicht unterscheiden kann; denn da sie dieselben noch nicht einzeln bemerkt hat, so versteht sie noch nicht, mehrere zusammen zu bemerken.

Machen aber Wärme und Kälte sich nach einander bemerklich, so wird sie dieselben unterscheiden und von jedem dieser Gefühle eine Vorstellung behalten. Sie möge sie hierauf mit einander erfahren, so wird sie den Eindruck, den sie empfindet, mit den Vorstellungen vergleichen, an die das Gedächtniss sie erinnert, und erkennen, dass sie auf zwei verschiedene Weisen zugleich ist.

Gleicherweise können wir ihr Vorstellungen von mehreren andern Arten der Lust und des Schmerzes geben; denn in dem Maasse, als sie einander folgende Empfindungen bemerken lernt, wird sie sich daran gewöhnen, sie zu bemerken, wenn sie mit einander kommen; ja sie wird es dahin bringen, in einem Zeitpunkte eine so grosse Zahl derselben zu unterscheiden, dass es ihr nicht möglich ist, sie genau anzugeben.

Nehmen wir z. B. an, sie empfinde gleichzeitig Wärme in dem einen und Kälte in dem andern Arme, Schmerz am Kopfe, Kitzeln an den Füssen, Bewegung in den Eingeweiden u. s. w. Ich glaube, sie wird diese Daseinsweisen bemerken, vorausgesetzt, dass sie dieselben gesondert kennen gelernt hat, und wenn keine vorherrscht, wird ihre Aufmerksamkeit sich gleichmässig unter sie theilen. Man muss hier die Grundsätze in Anwendung bringen, die wir aufstellten, als wir vom Gesichtsinn sprachen.

Diese Daseinsweisen, die sie zugleich bemerkt, bestehen

neben einander, unterscheiden sich mehr oder weniger und sind insofern ausser einander; allein weil sich daraus weder Angrenzung noch Zusammenhang ergiebt, können sie der Statue eben so wenig als Töne oder Düfte eine Vorstellung von Ausdehnung geben. Wenn wir sie uns als ausgedehnt vorstellen, so geschieht es nicht, weil sie an und für sich diese Vorstellung geben, sondern weil wir anderswoher wissen, dass wir einen Körper haben und sie deshalb auf etwas beziehen, dessen neben und an einander liegende Theile ein zusammenhängendes Ganze bilden. Hier haben wir also Empfindungen, die dem Tastsinn angehören, die Erscheinung der Ausdehnung jedoch nicht zu bewirken vermögen.

IV.*)

Vorläufige Betrachtungen zur Lösung der Frage: wie wir von unsern Empfindungen zur Erkenntniss der Körper gelangen.

1. Wir können Ausdehnung nur mit Ausdehnung herstellen, wie wir Körper nur mit Körpern herstellen können**); denn wir sehen nicht, dass unter mehreren unausgedehnten Dingen Zusammenhang stattfinden und sie folglich ein Ganzes bilden könnten. Wir stellen uns jedoch nothwendiger Weise jeden einzelnen Körper als ein, durch den Zusammenhang mehrerer anderer ausgedehnter Körper gebildetes Ganze vor. Ja wir sind gezwungen, selbst die ganz kleinen so vorzustellen, die sich der sinnlichen Wahrnehmung entziehen; wir denken uns jeden aus andern ausgedehnten Körpern und diese wieder aus andern zusammengesetzt und wissen nicht, wo wir inne halten sollen.

---

*) In den Ausgaben bis zum Jahre 1777 fehlt das ganze, in mancher Beziehung von Cond.'s sonstigen Ausführungen abweichende 4. Kapitel und muss daher von ihm erst kurz vor seinem Tode (1780) eingeschaltet worden sein.

**) Sinn: Ein Ausgedehntes muss auch in seinen kleinsten Theilen noch ausgedehnt sein, kann mithin nicht aus unräumlichen Punkten bestehen.

Augenscheinlich werden wir also von unsern Empfindungen nur dann zur Erkenntniss der Körper gelangen, wenn sie die Erscheinung der Ausdehnung zu Stande bringen, und weil ein Körper ein durch den Zusammenhang anderer ausgedehnter Körper gebildetes Ganze ist, so muss die Empfindung, die ihn darstellt, ein durch den Zusammenhang anderer ausgedehnter Empfindungen gebildetes Ganze sein. Wir haben diese Eigenschaft in keiner der von uns beobachteten Empfindungen gefunden,*) und müssen weiter suchen, ob wir sie in andern finden. Da die Empfindungen nur der Seele angehören, so können sie nur Daseinsweisen dieser Substanz sein; sie sind auf sie eingeschränkt und erstrecken sich nicht weiter. Nähme sie nun die Seele nur als auf sie beschränkte Daseinsweisen wahr, so würde sie in ihren Empfindungen nur sich sehen; es würde ihr mithin unmöglich sein, zu entdecken, dass sie einen Körper hat, und dass es über diesen Körper hinaus noch andere giebt.

Diese Entdeckung ist jedoch eine der ersten, die sie macht, und sie darf auch mit ihr nicht zögern. Wie könnte ein neugebornes Kind sich mit seinen Bedürfnissen befassen, wenn es keine Kenntniss von seinem Körper hätte und sich nicht eben so leicht eine Vorstellung von den Körpern bildete, die ihm förderlich sein können?

Ich habe mehrmals, und besonders in meiner Logik darauf hingewiesen, es komme nur dann vor, dass wir etwas absichtlich thun, wenn wir es schon unabsichtlich gethan haben. Das ist eine fruchtbare Wahrheit; ich sage nicht: ein „Prinzip"; denn man hat so viel Missbrauch mit diesem Worte getrieben, dass man nicht mehr weiss, was es bedeutet.

Aus dieser Wahrheit ergiebt sich, dass in uns Alles von der Natur begonnen wird; auch habe ich nachgewiesen, dass

*) Aber Cond. hat doch und zwar mit Recht angenommen (I. Theil, XI, 8), dass den Empfindungen des Gesichtsinnes von vornherein Ausdehnung zukomme, und diese Annahme auch begründet? Der auffällige Widerspruch dieser Stelle mit seinen früheren Erörterungen ist wohl der Länge der Zeit, die zwischen der Abfassung der Schrift und der Einschaltung dieses Kapitels liegt (etwa 25 Jahre) zuzuschreiben.

unsere Erkenntnisse ursprünglich oder von vornherein ihr Werk sind, dass wir uns nur nach ihrer Unterweisung unterrichten, und dass alle Kunst des Denkens darin besteht, so fortzufahren, wie sie uns hat beginnen lassen.

Die erste Entdeckung nun, die ein Kind macht, ist die seines Körpers. Es macht sie also eigentlich nicht selbst, sondern die Natur ist es, die sie ihm gleich fertig zeigt. Allein die Natur würde ihm seinen Körper nicht zeigen, wenn sie es die Empfindungen, die es erfährt, immer nur als Modifikationen wahrnehmen liesse, die blos seiner Seele angehören. Das Ich eines Kindes könnte, weil es alsdann auf seine Seele eingeschränkt wäre, die verschiedenen Theile seines Körpers nie als eben so viele Theile seiner selbst ansehen.

Die Natur hatte demnach nur ein Mittel, ihm Kunde von seinem Körper zu geben, und dieses war, es seine Empfindungen nicht als Modifikationen seiner Seele, sondern als Modifikationen der Organe,*) die eben so viele Gelegenheitsursachen derselben sind, wahrnehmen zu lassen. Dadurch musste das Ich, statt auf die Seele eingeschränkt zu sein, sich ausdehnen, ausbreiten und sich gewissermassen in allen Körpertheilen wiederholen.

Dieses Hülfsmittel, in Folge dessen wir uns in den Organen zu finden glauben, die nicht eigentlich wir selbst sind, hat ohne Zweifel seine Begründung im Mechanismus des menschlichen Körpers, und ohne Zweifel wird auch dieser Mechanismus aus Rücksicht auf die Natur der Seele gewählt und eingerichtet worden sein. Das ist Alles, was wir in dieser Hinsicht wissen können. Wenn man die Natur der Seele und den Mechanismus des menschlichen Körpers vollständig kennen wird, so wird man wahrscheinlich leicht erklären, wie das Ich, das nur in der Seele ist, sich in dem Körper zu finden scheint. Für uns aber wird es genügen, dass wir diese Thatsache beobachten und uns ihrer vergewissern.

Obwohl die Statue Empfindungen haben muss, die sie in Folge ihrer Beschaffenheit als Modifikationen ihrer Organe wahrnimmt, so wird sie doch nicht sogleich von ihrem Körper Kunde erlangen, wenn sie dergleichen Em-

*) Wahrnehmung der Organe ist ja schon Wahrnehmung des Körpers, kann also kein Mittel dazu sein!

pfindungen erfährt. Um ihn zu entdecken, muss sie analysiren, d. h. ihr Ich nach einander in allen Theilen, wo es sich zu befinden scheint, beobachten. Nun steht aber fest, dass sie diese Analyse nicht von selbst anstellen wird. Die Natur muss sie also dazu veranlassen. Machen wir unsere Beobachtungen.

V.

Wie ein auf den Tastsinn beschränkter Mensch seinen Körper entdeckt und erfährt, dass etwas ausser ihm da ist.

1. Ich gebe der Statue den Gebrauch aller ihrer Glieder; allein welche Ursache wird sie nöthigen, sie zu bewegen? Die Absicht, sich ihrer zu bedienen, kann es nicht sein; denn sie weiss noch nicht, dass sie aus Theilen zusammengesetzt ist, die sich über einander legen oder auf die äussern Gegenstände lenken können. Die Natur muss also den Anfang machen; sie muss die ersten Bewegungen in den Gliedern der Statue hervorbringen.

2. Giebt sie ihr eine angenehme Empfindung, so erhellt, dass die Statue sie auch dann wird geniessen können, wenn sie alle Glieder ihres Körpers in der Lage lässt, worin sie sich befinden, und eine derartige Empfindung scheint eher geeignet, die Ruhe zu erhalten, als Bewegung zu erzeugen.

Allein wenn es in ihrer Natur liegt, sich einer Empfindung, die ihr gefällt, hinzugeben und sie in Ruhe zu geniessen, so liegt es gleicherweise darin, dass sie sich einer Empfindung, die sie verletzt, entzieht. Zwar weiss sie nicht, wie sie sich einer derartigen Empfindung entziehen kann, aber anfänglich hat sie nicht nöthig, es zu wissen; sie braucht nur der Natur zu gehorchen. Es ist eine Folge ihrer Organisation, dass ihre Muskeln, die der Schmerz zusammenzieht, ihre Glieder bewegen, und dass sie sich regt, ohne es zu beabsichtigen, ohne noch zu wissen, dass sie sich regt.*)

---

*) Diese „Reflexbewegungen“ erklären sich dadurch, dass der Strom der Erregung theils bis zur Seele fortgeleitet wird, theils unmittelbar (d. h. mit Umgehung der

Es kann sogar auch angenehme Empfindungen geben, deren Lebhaftigkeit ihr nicht gestattet, in völliger Ruhe zu verharren; gewiss ist wenigstens, dass der wechselseitige Uebergang von der Lust zum Schmerze und vom Schmerze zur Lust Bewegungen in ihrem Körper veranlassen muss.

Wäre sie nicht so organisirt, dass sie sich auf Veranlassung der erlittenen angenehmen oder unangenehmen Empfindungen bewegt, so würde die vollständige Ruhe, zu der sie verdammt wäre, sie ausser Stand setzen, aufzusuchen, was ihr nützen, und zu meiden, was ihr schaden kann.

Allein sobald ihrer Organisation zufolge auf Veranlassung der Lust, des Schmerzes oder des wechselseitigen Ueberganges von dem einen zum anderen, Bewegungen an ihr vorgehen, so ist es unausbleiblich, dass unter der Zahl dieser Bewegungen manche eine wehthuende Empfindung beseitigen oder unterbrechen, andere ihr eine wohlthuende verschaffen. Es wird ihr also daran gelegen sein, ihre Bewegungen zu studiren, und folglich wird sie Alles von ihnen lernen, was von ihnen zu lernen ist.

Aus natürlichem Antrieb, mechanisch, aus Instinkt und unbewusst bewegt sie sich, und wir haben weiter zu entwickeln, wie sie vermittelst ihrer Bewegungen entdeckt, dass sie einen Körper hat, und dass es um diesen her noch andere giebt.

Betrachten wir die Menge und Mannigfaltigkeit der Eindrücke, welche die Objekte auf die Statue machen, so werden wir finden, dass ihre Bewegungen sich natürlicherweise wiederholen und mannigfaltig werden müssen. Wenn sie sich nun wiederholen und mannigfaltig werden, so wird es ihr nothwendig begegnen, dass sie wiederholt ihre Hände an sich selbst und die nahe kommenden Gegenstände bringt.

Bringt sie dieselben an sich selbst, so wird sie erst dann entdecken, dass sie einen Körper hat, wenn sie

---

Centralorgane) in die motorischen Organe übertritt. Dadurch wird unwillkürliche Bewegung ermöglicht, die sogar, wenn die Fortleitung der Erregung zur Seele unterbleibt, ohne Wahrnehmung des Reizes erfolgt und selbst an geköpften Thieren noch zu beobachten ist.

seine verschiedenen Theile unterscheidet und sich in jedem als dasselbe empfindende Wesen wiedererkennt, und dass es andere Körper giebt, wird sie nur darum entdecken, weil sie sich in den von ihr berührten nicht wiederfindet.

3. Sie kann also die Entdeckung nur einer der Tastempfindungen verdanken. Welche ist nun diese Empfindung?

Die Undurchdringlichkeit ist eine Eigenschaft aller Körper; es können nicht mehrere denselben Ort einnehmen; ein jeder schliesst von dem Orte, den er einnimmt, alle andern aus.

Diese Undurchdringlichkeit ist keine Empfindung. Wir empfinden eigentlich nicht, dass die Körper undurchdringlich sind; vielmehr *urtheilen* wir, dass sie es sind, und dieses Urtheil ist eine Folgerung aus den Empfindungen, die sie in uns erregen.

Vor Allem ist die *Festigkeit* die Empfindung, aus der wir diese Folgerung ziehen, weil wir an zwei festen Körpern, die sich drücken, in besonders deutlicher Weise den Widerstand bemerken, den sie gegen einander ausüben, um sich gegenseitig auszuschliessen. Könnten sie sich durchdringen, so würden beide in einen zusammenfliessen; aber weil sie undurchdringlich sind, sind sie nothwendig gesondert und immer zwei.

Es ist also mit der Empfindung der Festigkeit nicht wie mit den Ton-, Farben- und Geruchsempfindungen, welche die Seele, die von ihrem Körper nichts weiss, ursprünglich als Modifikationen, in denen sie sich und nur sich findet, wahrnimmt; weil das Eigenartige dieser Empfindung darin besteht, dass sie zwei Dinge auf einmal vorstellt, die sich einander ausschliessen,*) so wird die Seele

*) Es ist durchaus nicht einzusehen, warum die Seele, so lange sie weder von ihrem, noch von andern Körpern weiss, in der Wahrnehmung der Festigkeit, also der Druckempfindung, mehr finden soll, als in jeder andern Empfindung, und warum die zwei gleichzeitigen Druckempfindungen, die sie erhält, wenn zwei Glieder ihres eignen Körpers einander berühren, weiter gehende Erkenntnisse mit sich führen sollen, als z. B. zwei gleichzeitige Düfte oder Töne. Dass, wer auf den Tastsinn allein angewiesen ist, überhaupt annimmt, es gebe etwas ausser den Em-

die Festigkeit nicht als eine von jenen Modifikationen, in denen sie nur sich findet, sondern nothwendigerweise als eine solche Modifikation wahrnehmen, wobei sie zwei sich ausschliessende Dinge findet, und sie folglich an diesen beiden Dingen wahrnehmen.

Hier haben wir also eine Empfindung, mittels deren die Seele aus sich herausgeht, und es wird nun begreiflicher, wie sie Körper entdeckt.

Weil die Statue so organisirt ist, dass sie bei den Eindrücken schon, die sie empfängt, Bewegungen hat, so können wir annehmen, dass ihre Hand sich aus natürlichem Antrieb auf irgend einen Theil ihres Körpers, z. B. auf die Brust legt. Alsdann werden ihre Hand und ihre Brust sich an der wechselseitigen, sie nothwendig auseinder haltenden Empfindung ihrer beiderseitigen Festigkeit unterscheiden. Jedoch wird die Statue, indem sie ihre Brust von ihrer Hand unterscheidet, ihr Ich in beiden wiederfinden, weil sie sich in allen beiden gleicherweise empfindet. Sie mag einen beliebigen andern Theil ihres Körpers berühren, so wird sie ihn eben so unterscheiden, und sich darin gleicherweise wiederfinden.

Obgleich diese Entdeckung hauptsächlich der Festigkeitsempfindung zu danken ist, so wird sie doch noch leichter zu Stande kommen, wenn andere Empfindungen

---

pfindungen, beruht nicht auf der „Eigenart" der Druckempfindungen, sondern „auf der Gesetzlosigkeit, mit der unsere Bewegungsgefühle bald mit diesen, bald mit jenen, bald mit gar keinen Sinneseindrücken verbunden sind; denn aus ihr allein entspringt die Vorstellung, dass die Ursachen der Eindrücke nicht mit den Bewegungen zusammenfallen, sondern von ihnen unabhängig sind." (Lotze, Med. Psych. S. 422.) Die weitere Frage: wie kommt es, dass die so gefundenen Objekte in zwei Gruppen zerlegt werden, in das eigene und das fremde Empfindbare, hat Cond. in der Hauptsache richtig beantwortet: der Tastsinn findet Objekte, deren Wechselwirkung im ersten Falle zwei, im zweiten Falle eine Empfindung erzeugt. — Die räumliche Anschauung ersetzt der Tastsinn dadurch, dass er die Objekte nach der qualitativen Verschiedenheit des Muskelgefühls, das ihre Betastung begleitet, anordnet.

hinzutreten. Die Hand z. B. sei kalt und die Brust warm, so wird die Statue dieselben als Festes und Kaltes empfinden, das Festes und Warmes berührt, wird das Kalte auf die Hand, die Wärme auf die Brust beziehen lernen und sie um so besser von einander unterscheiden. So trage diese beiden Empfindungen, die an sich wenig dazu geeignet sind, der Statue Kunde davon zu geben, dass sie einen Körper hat, doch dazu bei, ihr von ihm eine deutlichere Vorstellung zu geben, wenn sie in die Empfindung der Festigkeit eingehen.

Wenn die Hand der Statue bisher immer, so oft sie sich von einem Körpertheil zum andern lenkte, dazwischen liegende Theile übersprungen hat, so wird sie sich in jedem wie in eben so viel verschiedenen Körpern finden und noch nicht wissen, dass sie alle zusammen nur einen einzigen ausmachen; darum nicht, weil ihre Empfindungen ihr dieselben nicht als zusammenhängend und folglich nicht als ein einheitliches Ganze bildend darstellen.

Geschieht es aber, dass sie mit der Hand den Arm entlang und, ohne etwas zu überspringen, über ihre Brust, ihren Kopf u. s. w. streicht, so wird sie, um mich dieses Ausdruckes zu bedienen, unter ihrer Hand eine Stetigkeit des Ich empfinden, und diese selbe Hand, welche die vorher getrennten Theile in ein einheitliches Ganze vereinigt, wird deren Ausdehnung deutlicher machen.

4. Die Statue lernt also ihren Körper kennen und sich in allen Theilen, aus denen er besteht, wiedererkennen, weil, sobald sie einen davon mit der Hand berührt, ein und dasselbe empfindende Wesen sich gewissermassen hinüber und herüber antwortet: ich bin es. Fährt sie fort, sich zu betasten, so wird ihr überall die Empfindung der Festigkeit zwei Dinge zur Vorstellung bringen, die sich ausschliessen und dabei zusammenhängen, und es wird ebenfalls ein und dasselbe empfindende Wesen sich hinüber und herüber antworten: Ich bin es, ich bin es wieder. Es empfindet sich in allen Körpertheilen. Mithin begegnet es ihm nicht mehr, dass es sich mit seinen Modifikationen verwechselt. Es ist nicht mehr Wärme und Kälte, sondern empfindet Wärme in einem und Kälte in einem andern Theile.

5. So lange die Statue nur sich selbst mit den Händen berührt, so kommt es ihr vor, als wenn sie Alles wäre, was

da ist. Allein wenn sie einen fremden Körper betastet, so fühlt sich das Ich wohl in der Hand, aber nicht auch in diesem Körper modifizirt. Wenn die Hand Ich sagt, so empfängt sie nicht dieselbe Antwort. Die Statue verlegt demgemäss ihre Daseinsweisen ganz und gar ausser sich. Wie sie aus ihnen ihren Körper gebildet hat, so bildet sie daraus alle andern Objekte. Die Empfindung der Festigkeit, die ihnen in dem einen Falle Dichtigkeit gegeben hat,*) giebt ihnen diese auch in dem andern, mit dem Unterschied, dass das Ich, welches sich antwortete, es jetzt nicht mehr thut.

6. Sie nimmt also nicht die Körper an sich wahr, vielmehr nur ihre eigenen Empfindungen. Wenn mehrere gesonderte und gleichzeitige Empfindungen durch den Tastsinn in Grenzen verwiesen werden, wo das Ich sich selber antwortet, so erlangt sie Kunde von ihrem Körper; wenn mehrere gesonderte und gleichzeitige Empfindungen durch den Tastsinn in Grenzen verwiesen werden, wo das Ich sich nicht antwortet, so hat sie die Vorstellung eines von dem ihrigen verschiedenen Körpers. Im erstern Falle bleiben ihre Empfindungen auch jetzt noch ihre Eigenschaften, im zweiten werden sie die Eigenschaften eines ganz verschiedenen Körpers.

7. Wenn sie erfahren hat, dass sie etwas Festes ist, so ist sie, denke ich, sehr erstaunt, sich nicht in Allem zu finden, was sie berührt. Sie streckt die Arme aus, gleichsam um sich ausser sich zu suchen, und kann noch nicht beurtheilen, ob sie sich dort nicht finden werde. Die Erfahrung allein wird sie darüber belehren können.

8. Aus diesem Erstaunen entspringt das unruhige Verlangen, zu wissen, wo sie ist, und, wenn ich mich so ausdrücken darf, bis wohin sie ist. Sie fasst also Alles an, was um sie ist, lässt es los, fasst es wieder an; sie greift sich an, vergleicht sich mit den Objekten, die sie berührt, und in dem Maasse, als sie sich genauere Vorstellungen macht, scheinen sich ihr der eigene Körper und die Gegenstände unter ihren Händen zu gestalten.

*) d. h. bewirkt hat, dass sie für dicht oder materiell gehalten werden.

9. Allein es wird wohl lange dauern, ehe sie an etwas hinter den von ihr berührten Körpern Befindliches denkt. Meines Erachtens muss sie, wenn sie zu tasten anfängt, Alles zu betasten glauben und wird erst dann auf den Gedanken kommen können, dass es hinter den von ihr ergriffenen Körpern noch andere giebt, wenn sie von einem Orte zum andern geschritten ist und viele Dinge angefühlt hat.

10. Aber wie lernt sie tasten? Weil die Bewegungen, zu denen die Natur sie treibt, ihr bald angenehme, bald unangenehme Empfindungen verschafft haben, so will sie jene geniessen und diese loswerden. Sie versteht ohne Zweifel anfänglich noch nicht ihre Bewegungen zu lenken. Sie weiss nicht, wie sie ihre Hand leiten muss, um sie gerade an diesen und nicht an jenen Theil ihres Körpers zu bringen. Sie macht Versuche, vergreift sich, greift richtig, merkt sich die Bewegungen, die sie irregeführt haben, und vermeidet sie, merkt sich auch die, welche ihren Begehrungen entsprochen haben, und wiederholt sie. Kurz sie tappt umher und erlangt nach und nach eine Fertigkeit in den Bewegungen, die sie befähigen, über ihre Erhaltung zu wachen. Jetzt giebt es in ihrem Körper Bewegungen, die den Begierden ihrer Seele entsprechen; jetzt bewegt sie sich willkürlich.

VI.

Von der Lust, dem Schmerze, den Bedürfnissen und den Begehrungen in einem auf den Tastsinn beschränkten Menschen.

1. Wir wollen unserer Statue den Gebrauch aller ihrer Glieder geben und, ehe wir nach den Kenntnissen fragen, die sie erwerben wird, sehen, was sie für Bedürfnisse hat.

Deren Quelle werden die verschiedenen Arten der Lust und des Schmerzes sein; denn wir müssen in Betreff des Tastsinnes dieselben Schlussfolgerungen ziehen, wie bei den andern Sinnen.

Anfangs erschien ihr, wie ihr Dasein, so auch ihr Lustgefühl auf einen Punkt konzentrirt. Aber später

breitete es sich allmählich, dem Fortschritt des Grundgefühls entsprechend, weiter aus; denn es ist für sie mit Lustgefühl verbunden, auf dieses Gefühl zu achten, wenn es sich in ihren Körpertheilen herausbildet, vorausgesetzt, dass es von keiner schmerzhaften Empfindung begleitet ist.

2. Das grösste Glück für die Kinder scheint darin zu bestehen, dass sie sich bewegen; selbst wiederholtes Fallen verleidet es ihnen nicht. Eine Binde über die Augen würde ihnen minder lästig sein, als ein Band, das ihnen den Gebrauch der Füsse und Hände nimmt. Wirklich verdanken sie das lebhafteste Bewusstsein, das sie von ihrem Dasein haben, der Bewegung. Gesicht, Gehör, Geschmack, Geruch scheinen es auf ein Organ zu beschränken, aber die Bewegung verbreitet es in alle Theile und lässt den Körper in seiner ganzen Ausdehnung geniessen.

Wenn die Thätigkeit für dieselben dasjenige Vergnügen ist, welches den meisten Reiz hat, so wird sie für unsere Statue einen noch grösseren haben; denn sie kennt nicht nur nichts, was sie davon abziehen könnte, sondern sie wird auch an sich erfahren, dass allein die Bewegung ihr alle Freuden, deren sie fähig ist, verschaffen kann.

3. Vor Allem wird sie die Körper lieben, welche sie nicht verletzen; sie wird für das Geschliffene und Glatte ihrer Oberfläche sehr empfänglich sein und nach Bedürfniss Kühlung oder Wärme mit Vorliebe bei ihnen suchen.

Bald werden ihr auch die Gegenstände um so mehr Vergnügen machen, je leichter sie dieselben handhabt; solche sind diejenigen, die vermöge ihrer Grösse und Gestalt sich der Ausdehnung und Form ihrer Hand besser anpassen. Ein ander Mal werden sie ihr gefallen wegen des Erstaunens, in das sie ihr Umfang versetzt, und wegen der Schwierigkeit sie zu handhaben. Die Ueberraschung z. B., die ihr der Raum, den sie um sich entdeckt, bereitet, wird dazu beitragen, ihr die Fortbewegung ihres Körpers von einem Orte zum andern angenehm zu machen.

Festigkeit und Flüssigkeit, Härte und Weichheit, Bewegung und Ruhe werden für sie angenehme Gefühle sein; denn je grösser ihr Kontrast ist, desto mehr ziehen sie ihre Aufmerksamkeit auf sich und machen sich bemerklich.

4. Aber vor allen Dingen wird die Fertigkeit, die sie im Vergleichen und Urtheilen erlangt, für sie eine Quelle der Lust sein. Sie wird alsdann die Gegenstände nicht blos wegen des Vergnügens sie in der Hand zu haben berühren, sondern ihre gegenseitigen Verhältnisse kennen lernen wollen und eben so viele Lustgefühle durchkosten, als sie sich neue Vorstellungen bildet. Kurz die Lustgefühle werden unter ihrer Hand, unter ihren Schritten entstehen. Sie werden zunehmen, sich vervielfältigen, bis ihre Kräfte überschritten sind. Alsdann werden sie anfangen, sich mit Ermüdung zu mischen, werden sich allmählich abschwächen, es wird ihr endlich nur noch Müdigkeit bleiben und Ruhe ihre grösste Lust werden.

5. Was den Schmerz betrifft, so wird sie diesem mit dem Tastsinn häufiger ausgesetzt sein, als mit den andern Sinnen; ja seine Lebhaftigkeit wird ihr oft weit stärker vorkommen, als die der ihr bekannten Lustgefühle. Aber den Vortheil geniesst sie, dass sie die Lust willkürlich erregen kann und der Schmerz sich nur zuweilen fühlbar macht.

6. Bei den andern Sinnen bestand ihr Begehren hauptsächlich in der Anstrengung der Seelenvermögen ihr eine angenehme Vorstellung möglichst lebhaft aufzufrischen. Diese Vorstellung war der einzige Genuss, den sie sich von selbst verschaffen konnte, weil es nicht in ihrer Macht stand, sich Empfindungen zu verschaffen. Die Art des Begehrens jedoch, deren sie mit dem Tastsinn fähig ist, schliesst die Anstrengung aller Körpertheile ein, die sich zu bewegen streben, und die so zu sagen darauf ausgehen, bei allen tastbaren Objekten Empfindungen zu suchen. Auch wir fühlen, wenn wir lebhaft begehren, dass unsere Begehrungen dieses doppelte Streben der Seelen- und Körperkräfte in sich fassen. Jetzt beschränkt sich der Genuss nicht mehr auf die Vorstellungen, welche die Einbildungskraft vergegenwärtigt; er erstreckt sich nach aussen auf alle erreichbaren Gegenstände, und die Begehrungen ziehen unsere Statue fortwährend nach aussen, anstatt sie, wie es bei den andern Sinnen geschah, in ihre Daseinsweisen einzukreisen.

7. Folglich haben ihre Liebe, ihr Hass, ihr Wille, ihre Hoffnung, ihre Furcht nicht mehr blos ihre eigenen

Daseinsweisen zum Gegenstand; sie liebt, hasst, hofft, fürchtet, will die tastbaren Dinge.

Sie ist also nicht darauf beschränkt, nur sich zu lieben; aber ihre Liebe zu den Körpern ist eine Wirkung von der zu sich selbst. Sie liebt sie aus keinem andern Grunde, als um Lust zu suchen oder um dem Schmerze zu entgehen, und dies wird sie lehren, sich in dem Raume, den sie zu entdecken beginnt, zurecht zu finden.

VII.

Von der Art und Weise, wie ein auf den Tastsinn beschränkter Mensch den Raum zu entdecken anfängt.

1. Weil die Begehrungen in der Anstrengung bestehen, welche die Körpertheile im Einklang mit den Seelenkräften machen, so kann unsere Statue keine Empfindung begehren, ohne sich gleichzeitig zu bewegen, um den Gegenstand, der sie ihr verschaffen kann, aufzusuchen. Sie wird also jedesmal dann zur Bewegung bestimmt werden, wenn sie sich der angenehmen Empfindungen erinnert, deren Genuss die Bewegung ihr gewährt hat.

Anfänglich bewegt sie sich ohne bestimmtes Ziel hin und her, und diese Bewegung ist selbst auch ein Gefühl, das sie mit Lust geniesst; denn sie fühlt alsdann ihr Dasein besser. Wenn darauf ihre Hand einen Gegenstand antrifft, der auf sie einen angenehmen Eindruck der Wärme oder Kühlung macht, so werden ihre Bewegungen sofort unterbrochen, und sie überlässt sich ganz diesem neuen Gefühle. Je angenehmer es ihr erscheint, desto mehr richtet sie ihre Aufmerksamkeit darauf. Ja, sie möchte den Gegenstand, der es veranlasst, mit allen Theilen ihres Körpers berühren, und dieses Begehren bringt in ihr Bewegungen hervor, die, anstatt ohne bestimmtes Ziel vor sich zu gehen, alle darauf abzielen, ihr den vollständigsten Genuss zu verschaffen.

Jener Gegenstand verliert jedoch seinen Wärme- oder Kältegrad, und der Genuss hört auf, angenehm zu sein. Da erinnert sich die Statue der ersten Bewegungen, die ihr gefallen haben; sie begehrt sie, und indem sie sich ein zweites Mal hin und her bewegt, ohne eine andere

Absicht, als die, sich zu bewegen, ändert sie allmählich ihre Stelle und berührt neue Körper.

Einer der ersten Gegenstände ihrer Verwunderung ist ohne Zweifel der Raum, den sie in jedem Zeitpunkt um sich her entdeckt. Es kommt ihr vor, als wenn sie ihn aus ihrem eignen Sein heraushole, als wenn die Gegenstände sich unter ihren Händen nur auf Kosten ihres eigenen Körpers ausdehnten, und je mehr sie sich mit dem Raume vergleicht, der sie umgiebt, desto mehr fühlt sie ihre Grenzen sich verengen.

So oft sie einen Raum entdeckt und neue Gegenstände berührt, unterbricht sie ihre Bewegungen oder lenkt sie so, dass sie Empfindungen, welche ihr zusagen, besser geniessen kann, und sobald sie dieselben nicht mehr angenehm findet, fängt sie aus reiner Lust am Bewegen von Neuem an, sich zu bewegen.

Wenn sie auf diesem Wege einen gewissen Raum entdeckt und eine gewisse Anzahl Empfindungen erfahren hat, so erinnert sie sich, verworren wenigstens, an Alles, was sie genossen hat. Indem sie sich einerseits besinnt, dass sie dieses ihren Bewegungen verdankt, andererseits fühlt, dass sie ihre Bewegungen in ihrer Gewalt hat, begehrt sie jenen Raum noch einmal zu durchlaufen und sich die nämlichen Empfindungen, die sie kennen gelernt hat, zu verschaffen. Sie bewegt sich also nicht mehr aus reiner Lust am Bewegen.

Aber da sie sich nicht immer durch dieselben Oertlichkeiten bewegt, so erfährt sie von Zeit zu Zeit Gefühle, die ihr gänzlich unbekannt waren. Je mehr sie solche Erfahrungen macht, desto mehr hält sie ihre Bewegungen für geeignet, ihr neue Lustgefühle zu verschaffen, und diese Hoffnung wird der Grund, aus dem sie sich bewegt.

2. Sie gewinnt also die Ansicht, dass ihr noch Entdeckungen bevorstehen, erfährt, dass ihre willkürlichen Bewegungen ihr dazu verhelfen, und wird zur Wissbegierde befähigt.

In der That ist Wissbegierde nur das Begehren nach etwas Neuem, und dieses Begehren kann nur dann entstehen, wenn man schon Entdeckungen gemacht hat und Mittel zu haben glaubt, noch weitere zu machen. Zwar kann man sich betreffs der Mittel täuschen. Durch Gewöhnung wissbegierig geworden, giebt man sich oft mit

Nachforschungen ab, in denen man unmöglich vorwärts kommen kann. Allein dies ist ein Fehlgriff, in den man nicht verfallen sein würde, wenn man nicht bei andern Gelegenheiten günstigere Erfolge gehabt hätte.

3. Es war vielleicht nicht unmöglich, dass, als unsere Statue die andern Sinne nach einander erhielt, die Gewöhnung immer verschiedene Daseinsweisen zu durchleben sie auf den Gedanken brachte, sie könne auch noch andere geniessen; allein da sie nicht wusste, wie sie ihr zu Theil werden sollten, und kein Mittel hatte, den Genuss derselben sich zu verschaffen, so konnte sie sich nicht damit befassen, eine neue Daseinsweise an sich zu entdecken. Es war viel natürlicher, dass sie alle ihre Begehrungen auf die angenehmen Gefühle richtete, die sie kannte. Darum habe ich keine Wissbegier bei ihr vorausgesetzt.

4. Offenbar wird die Wissbegier für sie ein Verlangen, welches sie fortwährend von einem Orte zum andern treibt. Es wird oft der einzige Beweggrund ihrer Handlungen sein. Man beachte hierbei, dass ich keineswegs von der von mir aufgestellten Behauptung abgehe, dass Lust und Schmerz die einzige Ursache der Entwickelung ihrer Kräfte seien. Denn nur in der Hoffnung, sich angenehme Gefühle zu verschaffen oder missfällige zu vermeiden, ist sie wissbegierig. Mithin ist dieses neue Prinzip eine Folge des ersten und bestätigt es.

5. Anfänglich schleppt sie sich nur fort; in der Folge geht sie auf Füssen und Händen, und wenn sie endlich eine Erhöhung antrifft, so ist sie neugierig zu erforschen, was darüber ist und findet sich, wie zufällig, auf ihren Füssen. Sie schwankt, sie geht, wobei sie sich auf Alles stützt, was sie zu halten geeignet ist, sie fällt, stösst sich und verspürt Schmerz. Sie wagt nicht mehr, sich zu erheben, wagt kaum von der Stelle zu rücken, die Furcht vor Schmerz wiegt die Hoffnung auf Lust auf. Ist sie jedoch durch die Körper, die sie mit der Hand berührt hat, noch nicht verletzt worden, so wird sie auch ferner ihre Arme ohne Scheu ausstrecken; allein bei der ersten Verletzung wird diese Zuversicht schwinden, und sie wird unbeweglich bleiben.

6. Nach und nach verliert sich ihr Schmerz, und die Erinnerung, die ihr von ihm bleibt, ist zwar zu schwach,

das Verlangen nach Bewegung zurück zu drängen, aber stark genug, ihre Bewegungen furchtsam zu machen.

So brauchen wir nur die sie umgebenden Gegenstände zweckmässig anzuordnen, und wir werden ihr durch Lustgefühle, die sogar die Erinnerung an ihren Schmerz zu tilgen vermögen, ihre ursprüngliche Sicherheit wiedergeben, oder durch schmerzhafte Gefühle ihre Scheu erneuern.

Lassen wir die Dinge ihren natürlichen Gang gehen, so werden die Unfälle so häufig sein können, dass die Scheu sie nicht verlässt.

7. Ja, hätten wir sie im ersten Augenblick an einen Ort gebracht, wo sie sich nicht bewegen konnte, ohne sich heftigen Schmerzen auszusetzen, so würde die Bewegung aufgehört haben, eine Lust für sie zu sein; sie wäre unbeweglich geblieben und hätte sich nie zu einer Kenntniss der äussern Gegenstände erhoben.

8. Allein wenn wir über sie wachen, damit sie nur geringfügige Schmerzen erleide und selbst diese noch ziemlich selten seien, so wird sie alsdann nach Bewegung verlangen, und dieses Verlangen wird nur zuweilen von einigem Misstrauen in ihre Bewegungen begleitet werden. Sie wird also nicht im Stande sein, für immer unbeweglich zu bleiben; wenn sie auch eine Aenderung ihrer Lage fürchtet, so verlangt sie doch so oft nach ihr, als sie ihr förderlich sein kann, und gehorcht abwechselnd diesen beiden Gefühlen.

Daraus wird eine Art Kunstfertigkeit entstehen, die Kunst nämlich, ihre Bewegungen mit Vorsicht zu leiten und die Gegenstände zu benutzen, die nach ihrer Erfahrung dazu dienen können, den Unfällen, welchen sie ausgesetzt ist, vorzubeugen. Durch denselben Zufall, durch den sie einen Stock ergreift, wird sie allmählich darauf kommen, dass ihr dieser dazu dienen kann, sich zu stützen, zu beurtheilen, an welche Körper sie sich stossen könnte, und die Stellen kennen zu lernen, wohin sie ihren Fuss mit aller Sicherheit setzen kann.

VIII.

Von den Vorstellungen, die ein auf den Tastsinn beschränkter Mensch erwerben kann.

1. Ohne das Lustgefühl würde unsere Statue niemals den Willen sich zu bewegen haben; ohne den Schmerz würde sie sich sorglos fortbewegen und unfehlbar zu Grunde gehen. Sie muss also immer angenehmen oder unangenehmen Empfindungen ausgesetzt sein. Sie sind das Prinzip und die Richtschnur aller ihrer Bewegungen. Die Lust zieht sie zu den Objekten hin; sie nöthigt sie, ihnen alle Aufmerksamkeit zu widmen, deren sie fähig ist, und sich von ihnen genauere Vorstellungen zu bilden. Der Schmerz entfernt sie von Allem, was ihr schaden kann, macht sie für die Lust noch empfindlicher, giebt ihr die Mittel an die Hand, sie ohne Gefahr zu geniessen und lehrt sie auf ihren Vortheil sehen. Kurz, Lust und Schmerz sind ihre einzigen Lehrer.

2. Die Zahl der Vorstellungen, welche durch das Getast erlangt werden können, ist unendlich; denn sie begreift alle Grössenverhältnisse, mithin eine Wissenschaft in sich, welche die grössten Mathematiker nie erschöpfen werden. Es kommt also hier nicht darauf an, die Erzeugung der Vorstellungen zu entwickeln, welche man dem Tastsinn verdanken kann; wir brauchen nur diejenigen aufzusuchen, die gerade unsere Statue erwerben wird. Die Beobachtungen, die wir angestellt haben, helfen uns zu der Grundwahrheit, die uns bei dieser Untersuchung leiten muss: dass sie bei ihren Empfindungen nur diejenigen Vorstellungen bemerken wird, für welche ihr Lust und Schmerz Interesse einflössen. Der Umfang dieses Interesses wird den Umfang ihrer Kenntnisse bestimmen.

3. Für die Anordnung, in der sie dieselben erwirbt, werden zwei Ursachen maassgebend sein, einmal das zufällige Zusammentreffen der Objekte, und dann die Einfachheit der gegenseitigen Beziehungen; denn von denen, welche eine gewisse Zahl Vergleichungen voraussetzen, wird sie erst dann klare Begriffe haben, wenn sie die studirt hat, welche weniger erfordern.

Es ist möglich, die Fortschritte zu verfolgen, zu

welchen sie die zweite dieser Ursachen wird führen können; anders aber ist es mit denen, die sie der ersten verdankt. Doch ist das ziemlich unnütz, und hier kann ein Jeder annehmen, was ihm gut dünkt.

4. Ihre Vorstellungen von Festigkeit, Härte, Wärme u. s. w. sind nicht absolut, d. h. sie hält einen Körper nur insofern für fest, hart, warm, als sie ihn mit anderen vergleicht, die es nicht in gleichem Grade sind oder abweichende Eigenschaften haben. Wären alle Objekte gleichfest, -hart, -warm u. s. w., so würde sie die Empfindungen der Festigkeit, Härte und Wärme haben, ohne sie zu bemerken; sie würde in dieser Hinsicht alle Körper ununterschieden lassen.

Aber weil sie abwechselnd Festigkeit und Flüssigkeit, Härte und Weichheit, Wärme und Kälte antrifft, so richtet sie ihre Aufmerksamkeit auf diese Verschiedenheiten, vergleicht, beurtheilt sie und hat an ihnen eben so viele Vorstellungen, mit deren Hülfe sie die Körper unterscheiden lernt. Je mehr sie ihr Urtheil in dieser Hinsicht übt, desto verfeinerter wird ihr Getast werden, und sie wird sich allmählich in den Stand setzen, sogar die kleinsten Unterschiede einer und derselben Eigenschaft zu erkennen. So ist es mit den Vorstellungen, welche am wenigsten Vergleichung erfordern, und die sie folglich zuerst zu bemerken Veranlassung haben wird.

5. Infolge dieser Erkenntnisse wendet sich ihre Aufmerksamkeit mit neuer Lebhaftigkeit den von ihr betasteten Objekten zu, so dass sie dieselben unter allen Beziehungen betrachtet, die ihr auffällig erscheinen. Je mehr sie solche auffindet, desto geläufiger wird ihr das Urtheil, dass sie noch weitere finden werde, und die Wissbegier wird für sie ein dringenderes Verlangen.

6. Dieses Bedürfniss wird die vornehmste Triebfeder für die Fortschritte ihres Geistes. Ich werde mich jedoch nicht damit befassen, alle seine Wirkungen zu verfolgen, weil ich fürchten müsste, mich allzusehr in Vermuthungen zu verirren. Nur das werde ich bemerken, dass die Wissbegier bei ihr viel wirksamer, als bei der grossen Mehrzahl der Menschen sein muss. Bei uns erstickt sie oft die Erziehung, durch die geringe Sorge, die man auf ihre Befriedigung verwendet, und in dem Alter, wo wir uns

selbst überlassen sind, wird sie von der Menge der Bedürfnisse zurückgedrängt, die uns nicht gestattet, allen Neigungen zu folgen, die sie uns etwa eingiebt. Allein bei der Statue sehe ich nichts, das nicht darauf hinausliefe, sie zu erhöhen. Die angenehmen Gefühle, welche sie oft erfährt, und die unangenehmen, denen sie zuweilen [1]) ausgesetzt ist, müssen sie lebhaft dafür interessiren, an den kleinsten Verschiedenheiten die Objekte, von welchen sie hervorgebracht werden, erkennen zu können. Sie geht folglich auf das Studium der Körper aus.

[1]) Ich sage „zuweilen", weil diese Gefühle, wenn sie sich zu oft wiederholen, ihre Wissbegierde gänzlich ertödten würden.

7. Als sie nur den Sinn des Gesichts hatte, bemerkten wir, dass ihr Auge Farben wahrnahm, ohne die Gesammtheit einer Figur bemerken zu können, folglich ohne eine deutliche Vorstellung von Ausdehnung*) zu haben. Die Hand dagegen hat den Vortheil, dass sie sich mit keinem Gegenstande befassen kann, ohne die Ausdehnung und den Zusammenhang der Theile, aus denen er zusammengesetzt ist, zu bemerken: sie fährt auf allen Seiten über ihn hin. Sie braucht zu diesem Zwecke nur seine Festigkeit zu fühlen. Während unsere Statue einen Kiesel drückt, bildet sie sich die Vorstellung eines, von einem Stocke, den sie in seiner ganzen Länge betastet hat, verschiedenen Körpers; an einem Würfel fühlt sie Ecken, die sie an einer Kugel nicht finden kann; sie nimmt an einem Bogen nicht dieselbe Richtung wie an einem ganz geraden Rohre wahr; kurz, sie unterscheidet die festen Dinge nach der Form, die ein jedes ihre Hand anzunehmen nöthigt, und die Theile der Ausdehnung, welche sie nicht oder nur schwer trennen kann, sieht sie als ein einheitliches Ganze bildend an. Sie erlangt also die Vorstellungen der geraden und krummen Linie und mehrerer Arten von Figuren.

8. Wenn jedoch die ersten Körper, die sie zu berühren Gelegenheit hat, ihre Hand alle ein und dieselbe

*) Es folgt nur der Mangel einer deutlichen Vorstellung von Gestaltung. Ohne die Vorstellung der Ausdehnung wäre auch die theilweise Wahrnehmung einer Figur unmöglich gewesen.

Form anzunehmen nöthigten, wenn sie z. B. lauter Kugeln gleichen Umfangs anträfe, so würde sie weiter nichts bemerken, als dass die eine rauh, die andere glatt, die eine warm, die andere kalt ist, und auf die Form, die ihre Hand beständig annimmt, keine Aufmerksamkeit verwenden. Mithin würde sie Kugeln berühren, ohne sich jemals eine Vorstellung von ihnen zu machen. Nimmt sie dagegen abwechselnd Kugeln, Würfel und andere Figuren von verschiedenen Grössen in die Hand, so wird ihr die Verschiedenheit der Formen auffallen, welche ihre Hände annehmen. Von nun an ist sie der Meinung, dass keine Figur der andern gleiche. Ihre Neugier treibt sie auch dazu an, alle Beziehungen, worin sie sich unterscheiden, aufzusuchen, und sie bildet sich daraus nach und nach genauere Begriffe. Soll sie also die Vorstellung einer Figur erlangen, so muss sie mehrere bemerken, die an einer Stelle bei der ersten Berührung auf merkbare Weise von einander abweichen; eine zuerst wahrgenommene Verschiedenheit muss in ihr den Wunsch entstehen lassen noch andere wahrzunehmen. Einen Würfel z. B. begehrt, sie erst dann kennen zu lernen, nachdem sie ihn mit einer Kugel verglichen und an jenem Ecken gefunden hat, die sie an dieser nicht findet. Kurz, sie sucht in ihren Empfindungen nur insoweit neue Vorstellungen, als sie durch die ersten Verschiedenheiten, die sich ihr darbieten, wenn sie mehrere Gegenstände nach einander berührt, auf sie hingewiesen wird.

9. Der Begriff eines Körpers ist um so inhaltreicher, je grösser die Zahl der Wahrnehmungen und der vom Getast aufgefundenen Beziehungen ist, die er in sich fasst. Will man also erkennen, welche Vorstellungen sich unsere Statue von den sinnlich wahrnehmbaren Dingen bilden wird, so muss man darauf achten, in welcher Reihenfolge sie diese Wahrnehmungen und Beziehungen beurtheilt, und wie sie daraus verschiedene Gruppen herstellt.

10. Entweder sind die Empfindungen, die sie vergleicht, für ihren Standpunkt einfache, weil es einförmige Eindrücke sind, in denen sie nicht mehrere Wahrnehmungen zu sondern vermag, wie das Warme oder das Kalte; oder die Empfindungen sind aus mehreren andern, die sie unterscheiden kann, zusammengesetzt; wie der Ein-

druck eines Körpers, wo Festigkeit, Wärme, Gestalt etc. beisammen sind.

11. Die einfachen Empfindungen sind gleich- oder verschiedenartig, z. B. Wärme und Wärme, oder Wärme und Kälte. Die Urtheile, die sie auf ihre Veranlassung fällen kann, sind eng begrenzt. — Sind die Empfindungen gleichartig, so fühlt sie, dass sie gesondert und ähnlich sind, fühlt auch, ob ihre Abstufungen die nämlichen oder verschieden sind. Es geht ihr jedoch die Möglichkeit ab, sie zu messen, und sie beurtheilt ihr Mehr und Weniger nur nach unklaren Vorstellungen. Sie fühlt, dass die Wärme ihrer rechten Hand nicht gleich der Wärme der linken ist, allein sie kennt ihr gegenseitiges Verhältniss nur unvollkommen.

Sind die Empfindungen verschiedenartig, so nimmt sie nur wahr, dass die eine nicht die andere ist; sie urtheilt, dass Warm nicht Kalt ist; aber anfänglich weiss sie nicht, dass es zwei entgegengesetzte Empfindungen sind, und wenn sie es entdecken soll, muss sie Gelegenheit haben, zu bemerken, dass sich Warm und Kalt nicht gleichzeitig in einem und demselben Körper finden können und Eins immer das Andere aufhebt. Demnach ist das Urtheil: Warm und Kalt sind entgegengesetzte Empfindungen, ihr nicht so selbstverständlich, als es wohl scheint; sie verdankt es der Erfahrung.

In allen diesen Fällen liegt es am Tage, dass sie nur ihre Aufmerksamkeit auf zwei Empfindungen zu richten braucht, um alle Urtheile zu bilden, die sie zu fällen im Stande ist.

12. Wenn von zwei Objekten jedes eine zusammengesetzte Empfindung bewirkt, so nimmt sie zunächst wahr, dass das eine nicht das andere ist; das ist ihr erstes Urtheil.

Wir haben aber gesehen, dass die Aufmerksamkeit abnimmt nach Verhältniss der Zahl der Wahrnehmungen, auf die sie sich vertheilt. Sie kann sich also nicht auf alle, welche zwei Körper hervorbringen, erstrecken, ohne in Hinsicht jeder einzelnen schwach zu sein.

Die Statue wird sich also die Begriffe von zwei Objekten nur insoweit bilden, als die Lust ihre Aufmerksamkeit nach einander auf die verschiedenen Wahrnehmungen beschränkt, die sie von ihnen empfängt, und sie auf jede

einzeln aufmerksam macht. Sie urtheilt zunächst über ihre Wärme, indem sie dieselben nur darauf hin betrachtet; nachher über ihre Grösse, indem sie sie nur nach dieser Beziehung berücksichtigt, und während sie so alle Vorstellungen durchläuft, die ihr dabei aufstossen, bildet sie eine Reihe Urtheile, von denen sie Erinnerung behält. Daraus ergiebt sich das Gesammturtheil, welches sie über das eine und über das andere fällt, und das in jedem die Wahrnehmungen vereinigt, die sie nach einander daran beobachtet hat. Es liegt also in der Natur der Sache, dass sie analysirt, und damit wird das bestätigt, was ich in meiner Logik nachgewiesen habe, dass wir die Analyse von der Natur selbst lernen.

13. Die Urtheile, die ihr zu den zusammengesetzten Begriffen zweier Körper verhelfen, sind also nur eine Wiederholung dessen, was sie bei den Wahrnehmungen gethan hat, die sie für einfach ansieht. Die Aufmerksamkeit wird zunächst auf zwei Vorstellungen gerichtet, dann auf zwei andere, und so nach einander auf alle, die sie zu beachten befähigt ist, und wenn solche übrig bleiben, die sie nicht beurtheilt hat, so geschieht es, weil sie ihnen noch keine Aufmerksamkeit zugewandt, weil sie dieselben nicht bemerkt hat. Es geht folglich in ihr, wenn sie zwei Objekte vergleicht, beurtheilt und sich mehrfache Begriffe von ihnen bildet, durchaus nichts Anderes vor, als wenn sie über zwei einfache Wahrnehmungen urtheilt; denn nie thut sie etwas Anderes, als dass sie aufmerkt.

14. Als sie nur den Geruch hatte, lenkte sie ihre Aufmerksamkeit von einer Vorstellung zur andern. Sie bemerkte ihre Verschiedenheit, allein sie bildete keine Gruppen aus ihnen, deren gegenseitige Beziehungen sie bestimmt hätte.

Mit dem Gesichtsinn konnte sie zwar mehrere Farben, die sie zusammen wahrnahm, unterscheiden; sie bemerkte jedoch nicht, dass sie gestaltete Ganze bildeten, sondern nur, dass sie selbst auf mehrere Arten zugleich da war.

Nur mit Anwendung des Getastes stellt sie, indem sie diese Modifikationen von ihrem Ich loslöst und für aussen befindlich ansieht, verschiedenartig zusammengefügte Ganze her, zwischen denen sie eine Menge Beziehungen auffinden kann.

Die Aufmerksamkeit, deren sie mit dem Tastsinn fähig

ist, bringt also Wirkungen hervor, die von denen ganz verschieden sind, deren sie mit den andern Sinnen fähig ist. Diese Aufmerksamkeit nun, welche die Empfindungen zusammenfügt, daraus äussere Ganze herstellt und sie, indem sie so zu sagen bald auf dieses, bald auf jenes Objekt ihr Licht fallen lässt (reflektirt), unter verschiedenen Gesichtspunkten mit einander vergleicht: sie ist das, was ich Reflexion nenne. Somit sieht man, warum unsere Statue, die mit den andern Sinnen ohne Reflexion blieb, mit dem Tastsinn zu reflektiren anfängt. [1])

[1]) Da die Reflexion ihrem Ursprunge nach nur die Aufmerksamkeit selbst ist, so könnte man sie so auffassen, dass sie bei jedem Sinne stattfindet. Doch genügt es, sich darüber zu verständigen, was man mit dem Worte meint, um sich über Fragen dieser Art zu einigen. Ich mache diese Anmerkung zur Verhütung von Wortstreitigkeiten, einer in der Metaphysik sehr gewöhnlichen Unzuträglichkeit, vor der man nicht genug auf der Hut sein kann.

15. Ein Körper, den sie berührt, ist also für sie weiter nichts als die Wahrnehmungen der Grösse, Festigkeit, Härte etc., die sie als vereinigt ansieht. Das ist Alles, was ihr das Getast offenbart, und um ein derartiges Urtheil zu bilden, hat sie nicht nöthig, diesen Eigenschaften ein Subjekt, eine Unterlage oder, wie die Philosophen sagen, ein Substrat zu geben. Sie braucht sie nur zusammen zu empfinden.

16. So viel sie Vereinigungen dieser Art bemerkt, so viel Objekte unterscheidet sie und setzt sie nicht allein aus den Vorstellungen der Grösse, Festigkeit, Härte zusammen, sondern nimmt auch Wärme oder Kälte, Lust oder Schmerz und überhaupt alle Gefühle darin auf, welche das Getast sie auf die Aussenwelt beziehen lehrt. Ihre eigenen Empfindungen werden also Eigenschaften der Objekte. Sind sie lebhaft, wie eine starke Hitze, so verlegt sie dieselben gleichzeitig in ihre Hand und in die berührten Körper; sind sie schwach, wie eine gelinde Wärme, so verlegt sie dieselben nur in diese Körper. So kann sie also zuweilen aufhören, sie als die ihren anzusehen, sie wird aber nie aufhören, sie den Objekten beizulegen, die sie veranlassen. Das ist ein Irrthum, zu dem

sie die anderen Sinne nicht verleiten konnten, weil sie ja ihre Empfindungen immer nur als ihr verschieden modifizirtes Ich wahrnahm.

17. Wir haben oben gesehen, dass sie, um in den Objekten die ihnen zukommenden Eigenschaften zu vereinigen, genöthigt war, eine jede besonders zu betrachten. Sie hat also Abstraktionen vorgenommen; denn abstrahiren heisst eine Vorstellung von mehreren anderen trennen, die mit ihr zusammen ein Ganzes ausmachen.

Richtet sie z. B. ihre Aufmerksamkeit nur auf die Festigkeit eines Körpers, so trennt sie diese Eigenschaft von den anderen, die sie unbeachtet gelassen. Ebenso bildet sie die abstrakten Vorstellungen der Gestalt, Bewegung etc., und jeder dieser Begriffe verallgemeinert sich sofort, weil sie bemerkt, dass sie insgesammt mehreren Objekten zukommen oder sich in mehreren Vereinigungen wiederfinden.

Man sieht daraus und aus dem, was wir bei der Besprechung der anderen Sinne gesagt haben, dass die abstrakten Vorstellungen mit Nothwendigkeit aus dem Gebrauche entstehen, den wir von unseren Organen machen wollen, dass sie folglich dem Verstande der Menschen nicht so fern liegen, als man zu glauben scheint, und dass ihre Erzeugung nicht so schwer zu begreifen ist, dass man annehmen müsste, wir könnten sie nur unmittelbar vom Weltschöpfer haben.

18. Als die Statue auf die anderen Sinne beschränkt war, konnte sie nur von ihren eigenen Daseinsweisen Abstraktionen bilden; sie sonderte gewisse, mehreren gemeinsame Nebenumstände von ihnen ab, z. B. das sie begleitende Behagen oder Missbehagen, und bildete auf diesem Wege die allgemeinen Begriffe angenehmer und unangenehmer Daseinsweisen.

Jetzt aber, wo sie daran gewöhnt ist, ihre Empfindungen für die Eigenschaften der sinnlich wahrnehmbaren Dinge, d. h. für Eigenschaften zu nehmen, die ausser ihr und so zu sagen gruppenweise existiren, kann sie jede von ihnen aus der Vereinigung, von der sie einen Theil bildet, loslösen, besonders betrachten und Abstraktionen ohne Zahl bilden. Allein da wir nicht bestimmt haben, wie weit ihre Wissbegierde sich erstreckt, so werden wir

uns nicht damit befassen, ihr hier zu allen diesen Operationen zu folgen.

19. Wegen ihrer Wissbegierde wird sie sich nicht darauf beschränken, nur die sie umgebenden Dinge zu studiren; sie wird auch sich selbst betasten und vor Allem den Bau jenes Organs studiren, mit dem sie die Körper anfasst. Sie wird ihre Finger genau betrachten, wenn sie sich spreizen, zusammenlegen, biegen, wird auch, verwundert über die Aehnlichkeit, die sie zwischen ihren Händen zu entdecken beginnt, darnach Verlangen tragen, sie noch besser zu beurtheilen, wird ihre Finger erst einzeln, dann zu zweien etc. beobachten, dadurch ihre abstrakten Zahlbegriffe vervielfältigen und erfahren können, dass ihre rechte Hand ebenso viele Finger als die linke hat.

Sie möge hierauf einen Körper betrachten, so wird sie denken, dass er einer ist, wie einer ihrer Finger; sie betrachte zwei, so wird sie denken, dass sie zwei sind, wie zwei ihrer Finger; so sind also ihre Finger Zahlzeichen geworden.*) Wir können jedoch nicht angeben, wie weit sie es in dieser Art Vorstellungen bringen wird; es genügt mir, so im Einzelnen zu beweisen, dass sie alle im Tastsinn liegen, und dass unsere Statue auf sie achten wird, je nachdem ihre Erwerbung ihr ein Bedürfniss ist.

20. Hat sie ihre Vorstellungen auf die Zahlen ausgedehnt, so wird sie besser im Stande sein, sich von ihren abstrakten Begriffen Rechenschaft zu geben. Sie wird z. B. bemerken können, dass sie über ein und dasselbe Ding fünf, sechs Abstraktionen bildet, oder, um mich anders auszudrücken, dass sie an ihm fünf oder sechs verschiedene Eigenschaften gesondert beobachten kann. Vorher nahm sie nur eine Vielheit derselben wahr, die ihr zu bestimmen nicht möglich war, was unfehlbar Verwirrung hineinbringen musste. Ihre

*) Die Zahlwörter aller Sprachen deuten darauf hin, dass der Mensch in der That an den Fingern und Zehen zählen gelernt hat, und Negerstämme, die auf einer tiefen Stufe der Entwickelung stehen geblieben sind, rechnen noch jetzt immer an Fingern und Zehen und verwirren sich ohne diese Stütze sogleich.

Fortschritte in den Zahlen werden ihr also auch in allen ihren anderen Kenntnissen weiter helfen.

21. Allein so gross auch die Menge der Objekte sei, die sie entdeckt, welche Zusammenstellung sie auch mit ihnen vornehme, so wird sie sich doch nie zu den abstrakten Begriffen Sein, Substanz, Wesen, Natur etc. erheben; dergleichen Hirngespinnste sind nur dem Tastsinn der Philosophen erreichbar. Da sie gewöhnt ist, in jedem Körper einen Inbegriff mehrerer Eigenschaften zu sehen, so wird es ihr ganz selbstverständlich erscheinen, dass sie vereinigt existiren, und sie wird nicht daran denken, zu fragen, welches wohl ihr gemeinsames Band oder ihre Unterlage sei. Die Gewöhnung vertritt auch für uns oft die Stelle der Ueberlegung, und man muss gestehen, dass sie manchmal recht gut eben so viel werth ist, als die Beweisgründe der Philosophen.

22. Gesetzt aber, die Statue wäre begierig zu erforschen, wie diese Eigenschaften in den einzelnen Vereinigungen existiren, so würde sie wie wir geneigt sein, sich ein Etwas als das Subjekt dazu zu denken, und könnte sie diesem Etwas einen Namen geben, so hätte sie eine Antwort auf die Fragen der Philosophen fertig: sie wüsste dann ebenso viel darüber als diese, d. h. diese wissen nicht mehr als sie. In der That lehren ihre Definitionen, wenn sie klar entwickelt werden, selbst ein Kind nur das, was es schon von den Sinnen gelernt hat.

23. Unter den abstrakten Begriffen, die sie erwirbt, sind zwei, die einige besondere Betrachtungen verdienen: die der Dauer und des Raumes.

Zwar kennt sie die Dauer nur durch die Aufeinanderfolge ihrer Vorstellungen; allein sie wird, wenn sie die Vergangenheit als einen von ihr durchlaufenen und die Zukunft als einen zu durchlaufenden Raum denkt, sie sich so deutlich vorstellen können, dass ihr die Zeit wie eine Linie vorkommt, auf der sie sich hinbewegt. Diese Denkweise wird ihr sogar so natürlich erscheinen, dass sie recht wohl in den Irrthum verfallen kann, sie lerne die Dauer nur dadurch kennen, dass sie auf die Bewegung eines Körpers achte. Wenn man mehrere Hülfsmittel hat, um sich etwas vorzustellen, so ist man meist geneigt, das für das alleinige anzusehen, was am meisten in die Augen fällt, ein Missverständniss, welches selbst die Philo-

sophen nur schwer vermeiden. Auch ist Locke der erste, welcher nachgewiesen hat, dass wir die Dauer nur durch die Aufeinanderfolge unserer Vorstellungen kennen lernen.

24. Wie sie die Dauer durch das Nacheinander ihrer Vorstellungen kennen lernt, so den Raum durch ihr Nebeneinander. Wenn der Tastsinn ihr nicht mehrere Empfindungen auf einmal übermittelte, die er unterscheidet, verknüpft, in gewisse Grenzen fügt, und aus denen er mit einem Worte einen Körper macht, so würde sie keine Grössenvorstellung haben. Sie findet also diese Vorstellung nur in dem Nebeneinander mehrerer Empfindungen; sobald sie nun eine Grösse kennt, hat sie einen Maassstab für andere, einen Maassstab auch für den Abstand, der sie trennt, und für den, welchen sie füllen, kurz, sie hat die Vorstellung des Raumes. Wie sie also keine Vorstellung von Dauer haben würde, wenn sie sich nicht erinnerte, dass sie mehrere Empfindungen nach einander gehabt hat, so würde sie die Vorstellung der Ausdehnung und des Raums nicht haben, wenn sie niemals mehrere Empfindungen auf einmal gehabt hätte.

Ueberall, wo sie keinen Widerstand findet, schliesst sie, dass nichts da ist, und bildet sich die Vorstellung eines leeren Raumes. Doch ist das kein Beweis dafür, dass ein stoffloser Raum existirt; sie braucht sich nur mit einiger Lebhaftigkeit zu bewegen, um wenigstens ein Fluidum zu verspüren, das ihr Widerstand leistet.

25. Anfangs stellt sie sich nichts über den Raum hinaus vor, den sie um sich her entdeckt, und glaubt folglich nicht, dass es noch einen andern gebe. In der Folge wird sie allmählich durch die Erfahrung darüber belehrt, dass er sich weiter erstreckt. Alsdann wird die Vorstellung desjenigen, den sie durchläuft, das Muster, nach dem sie sich denjenigen vorstellt, den sie noch nicht durchlaufen hat; und hat sie einmal einen Raum vorgestellt, in den sie sich noch nicht versetzt hat, so denkt sie sich mehrere, immer einen neben dem andern. Da sie schliesslich keine Grenzen wahrnimmt, jenseit deren sie keine Räume weiter vorstellen könnte, so ist sie so gut wie gezwungen, noch weitere vorzustellen, und glaubt die Unermesslichkeit selbst wahrzunehmen.

26. Ebenso verhält es sich mit der Dauer. Im ersten

Zeitpunkt ihres Daseins denkt sie weder vor- noch rückwärts. Aber wenn sie durch lange Gewöhnung mit den Veränderungen, denen sie unterworfen ist, vertraut geworden, so ist die Erinnerung an eine Aufeinanderfolge von Vorstellungen ein Muster, nach welchem sie sich eine vorausgehende und eine nachfolgende Dauer vorstellt, und zwar so, dass es — weil sie weder in der Vergangenheit noch in der Zukunft einen Zeitpunkt findet, über den hinaus sie keine anderen denken könnte — ihr scheint, als umfasse ihr Gedanke die ganze Ewigkeit. Sie hält sich sogar für ewig; denn sie erinnert sich nicht, einen Anfang gehabt zu haben, und muthmasst nicht, dass sie ein Ende haben müsse.

27. Doch hat sie in Wahrheit weder die Vorstellung der Ewigkeit, noch die der Unermesslichkeit. Wenn sie das Gegentheil glaubt, so kommt dies daher, dass ihre Einbildungskraft ihr falsche Vorspiegelungen macht, indem sie ihr eine unbestimmte Dauer und einen unbestimmten Raum, deren Grenzen sie nicht feststellen kann, als die Ewigkeit und die Unermesslichkeit selbst vorführt.

28. Bei jeder Entdeckung, die sie macht, erfährt sie, dass es das Eigenartige jeder Empfindung ist, sie entweder mit einem Gefühle, das sie in sich, oder mit einer Eigenschaft, die sie nach aussen verlegt, bekannt*) zu machen, d. h. dass das Eigenartige jeder Empfindung für sie das ist, was wir Vorstellung nennen; denn jeder Eindruck, der uns etwas kennen lehrt, ist eine Vorstellung.

29. Wenn sie ihre Empfindungen als vergangene ansieht, so nimmt sie dieselben nur noch in der Erinnerung wahr, die sie von ihnen aufbewahrt, und diese Erinnerung ist auch eine Vorstellung; denn sie lehrt uns etwas von Neuem kennen oder ruft es uns zurück. Ich werde derartige Vorstellungen intellektuelle oder kurzweg

*) Dieses „Bekanntmachen" besteht darin, dass von dem Inhalt der Empfindung eine Spur in der Seele verbleibt, welche wieder zum Bewusstsein erregt werden kann; Vorstellungen sind demnach die Empfindungsrudimente, sofern sie reproduzirt werden können, ihrem qualitativen Inhalte nach.

Vorstellungen nennen, um sie von den anderen zu unterscheiden, die ich auch fernerhin Empfindungen nennen werde. Eine intellektuelle Vorstellung ist also die Erinnerung an eine Empfindung. Die intellektuelle Vorstellung der Festigkeit z. B. ist die Erinnerung daran, dass man an einem betasteten Körper Festigkeit gefühlt hat; die intellektuelle Vorstellung der Wärme ist die Erinnerung einer gewissen Empfindung, die man gehabt hat, und die intellektuelle Vorstellung „Körper" ist die Erinnerung daran, dass man in einer und derselben Vereinigung Ausdehnung, Gestalt, Härte etc. bemerkt hat.

30. Nun fühlt aber unsere Statue einen Unterschied zwischen dem wirklichen Verspüren der Empfindungen und der Erinnerung, sie gehabt zu haben. Sie unterscheidet sie also von dem, was ich intellektuelle Vorstellung nenne.

Sie bemerkt, dass sie derartige Vorstellungen hat, ohne etwas zu betasten, und dass sie Empfindungen nur dann hat, wenn sie betastet. Der Grund, der sie ihre Empfindungen in die Objekte zu verlegen bewog, kann sie nicht zu demselben Urtheil in Betreff ihrer intellektuellen Vorstellungen veranlassen. Diese erscheinen ihr mithin so, als wenn sie sie nur in sich selbst hätte.

31. Vermöge der Empfindungen kennt sie nur die für das Getast gerade vorhandenen Objekte, und vermöge der Vorstellungen diejenigen, welche sie befühlt hat und jetzt nicht mehr befühlt. Sie beurtheilt sogar die Objekte, welche sie berührt, nur insoweit richtig, als sie dieselben mit denen vergleicht, die sie befühlt hat; und wie die wirklichen Empfindungen die Quelle ihrer Kenntnisse sind, so bilden die intellektuellen Vorstellungen oder die Erinnerung an ihre vergangenen Empfindungen ihren gesammten Inhalt; mit ihrer Hülfe entwirren sich die neuen Empfindungen und entwickeln sich immer mehr und mehr.

32. In der That würde sie, wenn sie einen Gegenstand befühlt, weder über seine Grösse, noch über seine Härtegrade, Wärmegrade etc. urtheilen, wenn sie sich nicht erinnerte, andere Grössen unter den Händen gehabt zu haben, an denen sie andere Härte- und Wärmegrade gefunden. Allein sobald sie sich darauf besinnt, urtheilt sie dem Vergleich zufolge, dass dieser Gegenstand grösser oder weniger gross, härter oder weniger hart, wärmer

oder weniger warm sei. Mittels der Erinnerung also oder der intellektuellen Vorstellung merkt sie sich gewisse Grössen, gewisse Härte- und Wärmegrade, beurtheilt sie neue Objekte, die sie antrifft; die Erinnerung ist es, die sie dadurch, dass sie Vergleiche veranlasst, auf die verschiedenen Vorstellungen oder Kenntnisse achten lehrt, welche die wirklichen Empfindungen ihr übermitteln.

33. Weil wir jedoch gesehen haben, dass die Erinnerung nur eine Art des Empfindens ist, so folgt, dass die intellektuellen Vorstellungen von den eigentlichen Empfindungen nicht wesentlich verschieden sind. Wahrscheinlich ist unsere Statue aber nicht im Stande, diese Betrachtung anzustellen. Alles, was sie wissen kann, ist, dass sie Vorstellungen hat, die ihr zur Richtschnur für ihre Urtheile dienen und die nicht Empfindungen sind. Gesetzt also, sie hätte Veranlassung, über den Ursprung ihrer Erkenntnisse nachzudenken, so würde sie, denke ich, wohl folgendermassen bei sich denken:

34. „Meine Vorstellungen sind von meinen Empfindungen sehr verschieden, da ja die einen in mir, die andern dagegen in den Dingen sind. Nun heisst aber Kennen so viel wie Vorstellungen haben. Meine Kenntnisse hängen also von keiner Empfindung ab. Ferner urtheile ich über die Dinge, welche auf mich verschiedene Eindrücke machen, nur nach der Vergleichung, die ich zwischen ihnen und schon vorhandenen Vorstellungen anstelle. Ich habe also Vorstellungen, ehe ich Empfindungen habe. Aber habe ich mir diese Vorstellungen selbst gegeben? Gewiss nicht! wie wäre das möglich? Müsste man, wenn man sich die Vorstellung eines Dreieckes geben wollte, sie nicht bereits haben? Wenn ich sie nun aber hatte, so gebe ich sie mir nicht. Ich bin also ein Wesen, das von sich selbst seiner Natur zufolge Vorstellungen hat: sie sind mit mir geboren."

Da die Vorstellungen der Inhalt aller unserer Erkenntnisse sind, so kennzeichnen ganz besonders sie dasjenige, was wir das denkende Wesen nennen, und obwohl die Empfindungen der erste Anfang des Gedankens sind und in Wirklichkeit nur der Seele angehören, so scheinen sie doch am Körper zu haften und zur Erzeugung der Vorstellungen gänzlich untauglich zu sein. Unsere Statue würde also unfehlbar auf die irrige Annahme angeborner

Ideen verfallen, wenn sie, wie wir, im Stande wäre, sich in leere Spekulationen zu verlieren. Allein es lohnt die Mühe nicht, einen Philosophen aus ihr zu machen, wenn sie so schlecht philosophiren lernen soll. [1])

[1]) Infolge ähnlicher Schlussfolgerungen hat man den Thieren, denen man Vorstellungen abspricht, Empfindungen zugesprochen und geglaubt, dass unsere Vorstellungen nicht aus den Sinnen stammten. Die Philosophen, die den Menschen betrachteten, nachdem er schon viele Kenntnisse erworben, und sahen, dass er alsdann Vorstellungen unabhängig von den gerade vorhandenen Empfindungen hat, haben nicht gesehen, dass diese Vorstellungen nur die Erinnerung an die vorhergehenden Empfindungen waren; sie haben im Gegentheil geschlossen, dass die Vorstellungen den Empfindungen immer vorausgegangen seien. Darauf beruhen mehrere Systeme: das System der angeborenen Ideen, das P. Malebranche's nnd mancher Alten, wie das Plato's, welcher glaubte, die Seele sei vor ihrer Vereinigung mit dem Körper mit allen Arten von Vorstellungen begabt gewesen, und folglich sei dasjenige, was wir zu lernen glauben, nur eine Wieder-Erinnerung dessen, was wir gewusst haben.*)

35. Da wir nicht bestimmt haben, wie weit sie in der Wissbegierde, dieser Haupttriebfeder ihrer Seelenthätigkeiten, gehen wird, so unterlasse ich es, näher auf die Erkenntnisse einzugehen, die sie durch Nachdenken erwerben kann. Es genügt, den Umstand zu beachten, dass sie alle Grössenverhältnisse, weil sie in den Tastempfindungen gegeben sind, dann bemerken wird, wenn ihr daran gelegen ist, sie kennen zu lernen. Mein Zweck ist nicht, die Erzeugung aller ihrer Vorstellungen zu erklären; ich will weiter nichts, als nachweisen, dass sie ihr durch die Sinne zukommen, und dass es ihre Bedürfnisse sind, welche sie dieselben auffinden lehren.

Ihr Verfahren bei ihrer Erwerbung besteht darin, dass sie die Eigenschaften, welche sie den Dingen beilegt,

*) Von dieser *ἀνάμνησις* spricht Plato Phäd. p. 72, Men. p. 81 f., Phädr. p. 249 b.

der Reihe nach, eine nach der andern, beobachtet; sie analysirt zufolge ihrer natürlichen Beschaffenheit,*) allein sie hat keine Sprache. Nun kann aber eine Analyse, die ohne Zeichen ausgeführt wird, nur sehr beschränkte Erkenntnisse geben; ihre Zahl ist nothwendiger Weise nur klein, und weil es nicht möglich gewesen, Ordnung hinein zu bringen, so muss ihre Vereinigung sehr verworren sein. Wenn ich also von den Vorstellungen handle, welche die Statue erwirbt, so behaupte ich nicht, dass sie praktische Kenntnisse habe. Ihre ganze Intelligenz ist eigentlich nur ein Instinkt, d. h. eine Gewöhnung, nach Vorstellungen zu verfahren, von denen sie sich keine Rechenschaft geben kann; eine Gewöhnung, die, wenn sie einmal da ist, sie sicher führt, ohne dass sie sich auf die Urtheile zu besinnen brauchte, die ihr zu derselben verholfen haben. Kurz, sie hat Vorstellungen erworben. Allein sobald einmal ihre Vorstellungen sie gelehrt haben, sich zurecht zu finden, so denkt sie nicht mehr an sie und handelt aus Gewöhnung. Um theoretische Kenntnisse zu erwerben, bedarf sie nothwendiger Weise einer Sprache; denn sie muss die Vorstellungen nach Klassen ordnen und bestimmen, was methodisch angewandte Zeichen voraussetzt. (S. den ersten Theil meiner Grammatik oder meine Logik.)

IX.

Bemerkungen zum leichteren Verständniss dessen, was bei der Besprechung des Gesichtes gesagt werden wird.

Nachdem wir so in's Einzelne eingegangen sind, wird dieses Kapitel ganz unnütz erscheinen, und ich gebe zu, dass es so sein würde, wenn es den Leser nicht darauf vorbereitete, sich von den Beobachtungen, die wir in Betreff des Gesichts machen werden, zu überzeugen. Die Art, wie die Hände über die Dinge mittels eines, zweier oder mehrerer Stöcke urtheilen, gleicht so sehr der Art

*) Genauer: zufolge der natürlichen Beschaffenheit der ihr verbleibenden Empfindungsrudimente, welche gegenseitige Verbindungen eingehen.

und Weise, wie die Augen mittels der Strahlen über sie urtheilen, dass man seit Descartes gemeiniglich das eine dieser Probleme durch das andere erklärt. Das erstere wird der Gegenstand dieses Kapitels sein.

2. Wenn die Statue das erste Mal einen Stock erfasst, so kennt sie nur den Theil, den sie hält; darauf bezieht sie alle Empfindungen, die er in ihr erregt. Sie weiss also nicht, dass er ausgedehnt ist, und kann die Entfernung der Körper nicht beurtheilen, die sie mit ihm berührt.

Dieser Stock kann auf verschiedene Weise gebogen sein, und sonach macht er auf ihre Hand verschiedene Eindrücke. Allein diese Eindrücke unterrichten sie nicht davon, dass er gebogen ist, so lange sie nicht weiss, dass er ausgedehnt ist. Sie können ihr also die verschiedenen Lagen der Dinge noch nicht klar machen.

Soll sie durch ihn über Entfernungen urtheilen, so muss sie ihn in seiner ganzen Länge befühlt haben, und soll sie nach dem Eindruck, denn sie von ihm empfängt, über die Lagen urtheilen, so muss sie, während sie ihn mit der einen Hand hält, mit der andern seine Richtung prüfen.

3. So lange sie die Richtung zweier Stöcke, deren Länge ihr bekannt ist und deren einen sie in der rechten, den andern in der linken Hand hält, nicht zu beurtheilen vermag, so lange wird sie nicht entdecken können, ob sie sich irgendwo kreuzen, nicht einmal, ob ihre Enden sich von einander entfernen oder einander nähern. Sie wird oft zwei Körper zu berühren glauben, während sie nur einen berührt, wird das Untere für das Obere, das Obere für das Untere halten. Aber sobald sie im Stande ist, je nach der Verschiedenheit der Eindrücke die verschiedenen Richtungen zu gewahren, so wird sie die Lage der Stöcke kennen lernen und nach ihr die der Körper beurtheilen.

Dieses Urtheil wird zunächst nur eine sehr langsame Schlussfolgerung sein; sie wird etwa bei sich sprechen: Diese Stöcke können sich nicht kreuzen, ohne dass das Ende dessen, den ich in der Rechten halte, mir zur Linken und das Ende dessen, den ich in der Linken halte, mir zur Rechten ist. Folglich sind die Körper, die sie berühren, in einer Lage, welche der meiner Hände entgegengesetzt ist, und ich muss das für rechts halten, was ich mit der Linken, und für links, was ich mit der Rechten

fühle. In der Folge wird diese Schlussfolgerung ihr so geläufig werden und sich so rasch vollziehen, dass sie die Lage der Körper beurtheilt, ohne scheinbar auf die ihrer Hände die mindeste Aufmerksamkeit zu richten.

4. Nicht mehr auf das Ende, das auf ihre Hand wirkt, bezieht sie die Empfindungen, die ein Stock ihr übermittelt; vielmehr empfindet sie die Härte oder Weichheit der Körper, die sie mit ihm berührt, am entgegengesetzten Ende, und in Folge dieser Gewöhnung wird sie Empfindungen unterscheiden, die sie früher nicht unterschied.

Nehmen wir an, sie stütze die Handfläche auf drei gleich lange und so verbundene Rohre, als wenn sie nur eins bildeten, so wird sie eine undeutliche Empfindung haben oder die Wirkung jedes einzelnen Rohres nicht herausfühlen. Machen wir die Rohre bloss unten auseinander, so nimmt sie sogleich deutlich drei Widerstandspunkte wahr und unterscheidet dadurch den Eindruck, den jedes einzelne Rohr auf sie macht.

Allein man muss wohl beachten, dass sie diesen Unterschied nur deshalb macht, weil sie die geneigte Lage durch die Empfindung beurtheilen gelernt hat. Hätte sie nicht die Erfahrungen gemacht, welche dazu nöthig sind, um dieses Urtheil zu fällen, so würde sie in ihrer Hand einen einzigen Widerstandspunkt empfinden, möchten nun die Rohre unten zusammen oder auseinander sein.

Dieser Versuch bestätigt die Ansicht, die ich in Betreff des Gesichtes zur meinigen gemacht habe. Denn ist es nicht möglich, dass das Auge, wie die Hand, ähnliche Empfindungen vermischt, wenn es sie nur in sich selbst verlegt, und dass es erst dann anfängt, einen Unterschied zwischen ihnen zu machen, wenn es sich gewöhnt, sie nach aussen zu beziehen? Man braucht nur daran zu denken, dass die Strahlen so auf dasselbe wirken, wie die Rohre auf die Hand.

5. Um den Zwischenraum zu bestimmen, den die Enden zweier sich kreuzender Stöcke bilden, braucht ein Geometer nur die Grösse der Winkel und der Seiten zu bestimmen.

Die Statue kann ein Verfahren, zu dem so viele Genauigkeit gehört, nicht befolgen; allein sie weiss ungefähr, wie gross die Stöcke, wie sehr sie geneigt sind, kennt

den Kreuzungspunkt und urtheilt, dass die Enden, die an die Gegenstände stossen, in demselben Verhältniss auseinander- oder zusammengehen, wie die Enden, welche sie umfasst. Man begreift also, wie sie sich durch fortgesetztes Tasten eine Art Geometrie bilden und die Grösse der Körper mit Hülfe zweier Stöcke beurtheilen wird.

Hätte sie vier Hände, so könnte sie durch das nämliche Hülfsmittel zugleich die Höhe und die Breite eines Dinges beurtheilen, und hätte sie eine noch grössere Anzahl, so könnte sie es unter einer noch grössern Menge von Beziehungen wahrnehmen. Sie brauchte sich nur die Gewöhnung anzueignen, über die Eindrücke, welche ihr zehn oder mehr Stöcke übermitteln, Urtheile zu fällen.

Somit würde sie sich ohne eine Kenntniss der Geometrie nach den Grundsätzen dieser Wissenschaft durch Tasten zurechtfinden, und, wir wollen noch weiter gehen, somit beruht die Entwickelung unserer Kräfte auf Grundsätzen, die uns in eben dem Augenblicke, wo sie uns leiten, verborgen bleiben. Wir bemerken sie nicht und thun doch nichts ohne ihren Einfluss.

Auch würde die Kenntniss der Grundsätze der Geometrie unserer Statue gar nichts nützen. Sie würde immer nur durch Tasten sie auf die Stöcke, deren sie sich bedient, anwenden können. Sobald sie nun aber tastet, fällt sie nothwendig dieselben Urtheile, als wenn sie nach diesen Grundsätzen Folgerungen zöge. Es würde also überflüssig gewesen sein, angeborne Ideen von Grössen und Lagen bei ihr vorauszusetzen: es genügt, dass sie Hände hat.

X.

Von der Ruhe, dem Schlafe und dem Erwachen bei einem auf den Tastsinn beschränkten Menschen.

1. Die Bewegung erscheint unserer Statue als ein so natürlicher Zustand und sie trägt so grosses Verlangen darnach, sich überall hin zu begeben und Alles in die Hand zu nehmen, dass sie ohne Zweifel die Unthätigkeit, in die sie unfehlbar verfallen muss, nicht kommen sieht. Allein allmählich verlassen sie ihre Kräfte, und da sie

anfängt, Müdigkeit zu fühlen, so bekämpft sie dieselbe einige Zeit durch das noch vorhandene Verlangen nach Bewegung; endlich wird die Ruhe das dringendste ihrer Bedürfnisse; sie fühlt ihre Wissbegierde wider ihren Willen nachlassen, lässt die Arme hängen und bleibt unbeweglich.

2. Jedoch die Thätigkeit ihres Gedächtnisses erhält sich fort, und es kommt ihr vor, als lebte sie nur noch in der Erinnerung an das, was sie gewesen; allein auch das Gedächtniss kommt zur Ruhe; die Vorstellungen, welche es erneuert, schwächen sich unmerklich ab und scheinen sich in eine Entfernung zu verlieren, aus der sie kaum einen halbverlöschenden Schimmer werfen. Endlich sind alle Kräfte eingeschlummert, und das ist für die Statue der Zustand des Schlafes.

3. Nach Verlauf einiger Stunden beginnt die Ruhe, sie neu zu kräftigen. Ihre Vorstellungen kommen langsam wieder; scheinbar treten sie nur auf, um wieder zu verschwinden, und ihre Seele, die zwischen Schlaf und Wachen in der Schwebe ist, kommt sich vor, wie ein leichter Nebel, der sich von einem Augenblick zum andern zerstreut und wieder sammelt. Inzwischen beginnt allmählich wieder die Bewegung in allen ihren Körpertheilen; ihre Vorstellungen befestigen sich, ihre Gewöhnungen erneuern sich, ihre Seele ist ihr völlig wiedergegeben: sie glaubt zum zweiten Male zu leben.

Dieses Erwachen dünkt sie höchst angenehm. Sie legt mit Verwunderung ihre Hände auf sich, auf Alles, was sie umgiebt; in ihrer Freude, sich und auch die Dinge wiederzufinden, mit denen sie vertraut ist, kehrt ihre Wissbegierde, kehren alle ihre Begehrungen mit grösserer Lebhaftigkeit wieder. Sie überlässt sich ihnen völlig, bewegt sich dahin und dorthin, erkennt wieder, was sie schon gekannt hat, und erwirbt neue Kenntnisse. Sie macht sich also zum zweiten Male müde, und indem sie ihrer Müdigkeit nachgiebt, überlässt sie sich wieder dem Schlafe.

4. Wenn sie diese verschiedenen Zustände wiederholt durchlebt hat, so wird sie sich daran gewöhnen, sie kommen zu sehen, und sie werden ihr so selbstverständlich werden, dass sie einschläft und aufwacht, ohne erstaunt zu sein.

5. In der Erinnerung daran, dass sie von dem einen zum andern übergegangen ist, unterscheidet sie dieselben. Zunächst hat sie gefühlt, wie ihre Kräfte sie unmerklich verliessen; sie hat später gefühlt, wie sie sich plötzlich erneuerten. Dieser schroffe Uebergang von gänzlicher Unthätigkeit zur Ausübung aller ihrer Kräfte fällt ihr auf, überrascht sie und erscheint ihr deshalb wie ein zweites Leben. Es genügt also der Gegensatz zwischen dem Augenblicke der Schwäche, der dem Schlafe unmittelbar vorherging, und dem Augenblicke der Kraft, wo sie erwachte, damit es ihr vorkomme, als hätte sie aufgehört zu sein. Hätte sie den Gebrauch ihrer Fähigkeiten durch unmerkliche Zwischenstufen wiedererlangt, so hätte sie nichts dergleichen bemerken können.

6. Sie vergegenwärtigt sich jedoch nicht, was der Zustand, aus dem sie beim Erwachen hervorgeht, sein mag, urtheilt nicht darüber, wie lange er gedauert habe, ja sie weiss nicht, ob er gedauert hat. Denn es kann sie nichts auf den Gedanken bringen, dass es in ihr und ausser ihr irgend welche Aufeinanderfolge gegeben habe. Sie hat also keinen Begriff von dem Zustand des Schlafes, und unterscheidet den wachen Zustand von ihm nur durch den Anstoss, den ihr alle ihre Fähigkeiten in dem Augenblicke geben, wo sie die Kräfte wieder erhält.

XI.

Von dem Gedächtniss, der Einbildungskraft und den Träumen in einem auf den Tastsinn beschränkten Menschen.

1. Die Empfindungen, die durch das Getast zu Stande kommen, sind zwiefacher Art: die einen sind Ausdehnung, Gestalt, Raum, Festigkeit, Flüssigkeit, Härte, Weichheit, Bewegung, Ruhe, die andern Wärme und Kälte und verschiedenerlei Lust- und Schmerzgefühle. Die Verhältnisse dieser letztern sind ihrer natürlichen Beschaffenheit zufolge unbestimmt. Sie erhalten sich demnach nur dadurch im Gedächtniss, dass die Organe sie zu wiederholten Malen übermittelt haben. Die ersteren jedoch haben Verhältnisse, die sich mit grösserer Genauigkeit erkennen lassen. Unsere Statue misst den Umfang der Körper mit ihren

Händen, misst den Raum, indem sie sich von einem Ort an den andern versetzt, bestimmt die Gestalten, indem sie ihre Seiten zählt und ihren Umriss verfolgt, beurtheilt die Festigkeit oder Flüssigkeit, die Härte und Weichheit nach dem Widerstande, erkennt endlich eine merkbare Verschiedenheit zwischen Bewegung und Ruhe, wenn sie Acht giebt, ob ein Körper in Bezug auf andere seine Lage ändert oder nicht. Das sind also die Vorstellungen, die sich unter allen am stärksten und leichtesten in ihrem Gedächtniss verknüpfen.

2. Einerseits hat sie sich gewöhnt, alle ihre Empfindungen auf die Ausdehnung zu beziehen, weil sie dieselben als die Eigenschaften der berührten Objekte ansieht. Alle ihre Vorstellungen sind nur warme oder kalte, feste oder flüssige etc. Ausdehnung. Dadurch sind diejenigen, deren Verhältnisse am unbestimmtesten sind, wie diejenigen, deren Verhältnisse sich am besten bestimmen lassen, alle mit einer und derselben Vorstellung verknüpft. Kurz, alle ihre Empfindungen sind für sie nur nähere Bestimmungen der Ausdehnung.

3. Andererseits ist die Empfindung der Ausdehnung so beschaffen, dass unsere Statue sie nur in einem tiefen Schlafe verlieren kann. Wenn sie erwacht ist, fühlt sie immer, dass sie ausgedehnt ist; denn sie fühlt alle ihre Körpertheile, die auf dem Orte, wo sie ruhen, lasten und ihn messen. So lange sie wach ist, kann sie also mit dem Tastsinn nicht wie mit den andern Sinnen von jeder Art Empfindung gänzlich frei sein. Es bleibt ihr immer eine, mit der alle andern verknüpft sind, und die ich deswegen als die Grundlage aller Vorstellungen, von denen ich Erinnerung bewahre, ansehe. Alles deutet also darauf hin, dass die Erinnerung an Vorstellungen, welche durch das Getast zu Stande kommen, stärker sein und viel länger dauern muss, als die Erinnerung an Vorstellungen, die durch die andern Sinne zu Stande kommen.

4. Die Vorstellungen können sich mit grösserer oder geringerer Lebhaftigkeit auffrischen. Wenn sie nur schwach erweckt werden, so erinnert sich die Statue bloss, dass sie dieses oder jenes Ding berührt hat; erwachen sie dagegen mit Nachdruck, so erinnert sie sich der Dinge so, als wenn sie sie noch berührte. Dieses lebhafte Ge-

dächtniss nun, welches das Abwesende als gegenwärtig erscheinen lässt, habe ich Einbildungskraft genannt.

5. Wenn wir dieser Kraft die Reflexion, oder diejenige Thätigkeit, welche die Vorstellungen zusammenbringt, zugesellen, so werden wir sehen, wie die Statue sich an dem einen Ding die Eigenschaften, welche sie an dem andern bemerkt hat, vorstellen kann. Nehmen wir an, sie wünsche mehrere Eigenschaften auf einmal zu geniessen, die sie noch nicht beisammen angetroffen hat, so wird sie sich dieselben vereinigt denken und ihre Einbildungskraft wird ihr einen Genuss verschaffen, den sie durch das Getast nicht würde erlangen können.

6. Das ist die weiteste Bedeutung, die man dem Worte Einbildungskraft giebt, wenn man es nämlich als den Namen einer Kraft ansieht, welche die Eigenschaften der Dinge zusammenstellt, um Ganze daraus zu bilden, für welche die Natur keine Muster bietet. Dadurch verschafft sie Genüsse, die in gewissen Beziehungen die Wirklichkeit selbst übertreffen; denn sie ermangelt nicht, an den Objekten, die man durch sie geniesst, alle Eigenschaften vorauszusetzen, die man an ihnen zu finden wünscht.

7. Aber der Genuss durch den Tastsinn kann sich mit dem durch die Einbildungskraft erzeugten vereinigen, und das werden alsdann für die Statue die grössten Lustgefühle sein, von denen sie Kunde bekommen kann. Wenn sie ein Ding berührt, so hindert nichts, dass die Einbildungskraft es ihr zuweilen mit angenehmen Eigenschaften vorstelle, die es nicht hat, und die verschwinden lasse, deretwegen es ihr missfallen könnte. Es genügt dazu ein lebhaftes Begehren, jene an ihm anzutreffen und diese nicht daran zu finden.

8. Die Einbildungskraft kann ihr so viele Reize von Seiten der Objekte nicht bieten, ohne dass sie oft ein Vergnügen daran fände, sich zu bewegen, selbst dann, wenn ihre ermüdeten Glieder anfangen, ihren Wünschen den Dienst zu versagen. Ja, sie stellt ihr dieses Vergnügen oft so lebhaft wieder vor, dass sie die Müdigkeit der Organe vergisst. Nur infolge eines Uebermaasses von Ermüdung kann sie alsdann an der Ruhe Gefallen finden Ein Zustand der Unlust und des Schmerzes wird die Frucht eines Begehrens sein, dem sie

sich mit zu wenig Mässigung überlassen hat, und wenn sie das öfters erprobt hat, so wird sie lernen, den Reizen der Lust zu misstrauen und wird ihre Kräfte sorgsamer zu Rathe ziehen.

9. Zwischen Wachen und tiefem Schlaf können wir zwei Mittelzustände unterscheiden, einen, wo das Gedächtniss die Vorstellungen nur sehr schwach, und einen andern, wo die Einbildungskraft sie so lebhaft zurückruft und so deutliche Kombinationen mit ihnen vornimmt, dass man die Dinge, die man sich nur einbildet, zu berühren glaubt.

Wenn die Statue an einem Orte eingeschlafen ist, an dem sie, wie sie weiss, ohne Gefahr sich bewegen kann, so kann sie sich einbilden, er sei mit Dornen, mit Kieseln besäet, sie gehe und zerreisse sich bei jedem Schritte, falle, stosse sich und empfinde Schmerz. Obgleich über diese Verwandlung erstaunt, kann sie doch an ihr nicht zweifeln, und ihr Zustand ist für sie der nämliche, als wenn sie wach und der Ort wirklich so beschaffen wäre, wie er ihr erscheint.

10. Um die Ursache dieses Traumes zu erforschen, braucht man nur zu bedenken, dass sie vor dem Schlafe die Vorstellungen von einem Orte hatte, wo sie ohne Furcht auf- und abgehen konnte, ferner die von Dornen, Kieseln, Zerreissen, Fall, Schmerz, endlich die von einem Orte, wo sie das Alles erfahren hatte. Was geschieht nun im Schlafe? Diese letztere Vorstellung wird gar nicht wach. Die von den Dornen, Kieseln, vom Zerreissen, Fall, Schmerz und von dem Orte, wo sie nichts derartiges kennen gelernt, erneuern sich mit derselben Lebhaftigkeit, als wenn die Objekte gegenwärtig wären, und da sie sich vereinigen, muss die Statue glauben, dieser Ort sei so geworden, wie ihn ihre Einbildungskraft ihr darstellt. Hätte sie sich desjenigen Ortes erinnert, wo sie sich zerrissen hat, wo sie gefallen ist, so würde sie nicht in diesen Irrthum gerathen sein. Nur dadurch also bilden sich in den Träumen so bizarre und wahrheitswidrige Verbindungen, dass die Vorstellungen, welche die Ordnung wiederherstellen würden, dazwischen fehlen.

Es ist nicht zu verwundern, dass sich die Vorstellungen alsdann in einer Unordnung wieder erzeugen, welche die fremdartigsten an einander bringt und vereinigt. Wie der

Schlaf Ruhe des Körpers ist, so auch des Gedächtnisses, der Einbildungskraft und aller Seelenkräfte, und diese Ruhe hat verschiedene Grade. Sind diese Kräfte gänzlich eingeschläfert, so ist der Schlaf tief; sind sie es nur bis zu einem gewissen Punkte, so sind Gedächtniss und Einbildungskraft zwar wach genug, um gewisse Vorstellungen, aber doch nicht wach genug, um andere zurückzurufen; von da an bilden die, welche auftreten, die unnatürlichsten Zusammensetzungen.

11. Ich gebe der Statue mitten in ihrem Traume einen Schlag und entreisse sie dem Schlafe. Ihr erstes Gefühl ist Furcht; indem sie sich kaum zu bewegen wagt, streckt sie voll Misstrauen ihre Arme aus und, ganz erstaunt, die Dinge, von denen sie Wunden zu erhalten glaubte, nicht vorzufinden, erhebt sie sich und wagt zu gehen. Nach und nach wird sie sicherer; sie weiss nicht, täuscht sie sich jetzt oder hat sie sich im Augenblicke vorher getäuscht. Ihre Zuversicht wächst, und sie vergisst den Zustand, worin sie sich im Traum befunden hat, um einzig den zu geniessen, in dem sie beim Erwachen ist.

12. Jedoch der Schlaf wird ihr abermals nothwendig. Sie überlässt sich ihm, hat neue Träume, und beim Erwachen folgt auf sie das nämliche Erstaunen.

Diese Vorspiegelungen müssen ihr in der That sehr befremdlich erscheinen. Sie kann nicht auf den Gedanken kommen, dass sie sich während der Zeit, als sie schlief, ihr darboten, da sie keine Vorstellung von der Dauer ihres Schlafes hat. Sie zweifelt im Gegentheil nicht daran, dass sie wach gewesen sei; denn wach sein ist für sie so viel wie berühren und über das, was sie berührt, nachdenken. Ihre Träume erscheinen ihr also nicht als Träume, und sie muss dadurch nur noch mehr beunruhigt werden. Sie begreift nicht, warum sie über die nämlichen Dinge so verschiedene Urtheile fällt, weiss nicht, wo der Irrthum liegt und schwankt zwischen dem Misstrauen, das ihre Träume ihr beibringen, und der Zuversicht, die ihr der wache Zustand giebt, hin und her.

13. Es ist nicht möglich, dass sie sich aller Vorstellungen, die sie wachend gehabt hat, erinnere,

eben so muss es mit denen sein, die sie im Schlafe gehabt hat.

In Bezug auf die Ursache, durch die sie an manche ihrer Träume erinnert wird, hege ich folgende Vermuthungen.

War ihr Eindruck lebhaft und haben sie die Vorstellungen in einer Unordnung dargestellt, die in auffälliger Weise den Urtheilen vor der Zeit ihres Einschlafens widerspricht, so verknüpft in diesem Falle ihr Erstaunen diese Vorstellungen mit der Reihe ihrer Kenntnisse. Beim Erwachen treibt sie dasselbe Erstaunen, das noch fortdauert, dazu an, sich ihrer Einzelheiten zu erinnern, und sie erinnert sich derselben. Dagegen wird sie keine Erinnerung von ihnen haben, wenn die Zeit zwischen Traum und Wachen so lang und von einem so tiefen Schlafe ausgefüllt gewesen ist, dass der Eindruck des Erstaunens, in welchem sie sich befunden, ganz verwischt wird. Bleibt endlich nur wenig Verwunderung in ihr zurück, so wird sie bisweilen sich auf ihren Traum nur theilweise besinnen, bisweilen auch sich nur erinnern, sehr ungewöhnliche Vorstellungen gehabt zu haben.

Ihre Träume prägen sich also ihrem Gedächtnisse nur deshalb ein, weil sie sich mit gewohnheitsmässigen Urtheilen verknüpfen, denen sie widersprechen, und sich auf sie zu besinnen, dazu nöthigt sie die Verwunderung, in der sie sich noch bei ihrem Erwachen befindet.

XII.

Von dem vornehmsten Tastorgane.

1. Die Einzelheiten in den vorausgehenden Kapiteln weisen genugsam nach, dass die Hand das vornehmste Organ des Getastes ist. Sie ist in der That dasjenige, das sich am besten jeder Art Oberfläche anpasst. Die Leichtigkeit, mit der sie die Finger ausstreckt, verkürzt, biegt, auseinander macht, zusammen legt, lässt die Hand sehr viele verschiedene Formen annehmen. Wäre dieses

Organ nicht so beweglich und biegsam, so würde unsere Statue viel mehr Zeit brauchen, um die Vorstellungen der Figuren zu erwerben, und wie beschränkt würde sie nicht in ihren Erkenntnissen sein, wenn sie es entbehren müsste!

Wenn ihre Arme z. B. beim Handgelenk endigten, so würde sie wohl entdecken können, dass sie einen Körper hat und dass es andere ausser ihr giebt; sie könnte, indem sie dieselben umfasst, sich eine Vorstellung von ihrer Grösse und Form machen, allein sie würde über die Regelmässigkeit oder Unregelmässigkeit ihrer Figuren nur unvollkommen urtheilen.

Noch beschränkter wird sie sein, wenn wir ihr alle Gliedergelenke nehmen. Blos auf das Grundgefühl angewiesen, wird sie sich wie in einem Punkte empfinden, wenn es einartig ist, und ist es mannigfaltig, so wird sie sich nur auf mehrere Weisen auf einmal empfinden.

2. Könnte man daraus, dass die Tastorgane in dem Maasse weniger vollkommen, weniger geeignet sind, Vorstellungen zu übermitteln, als sie weniger beweglich und biegsam sind, nicht schliessen, die Hand werde noch grössere Dienste leisten, wenn sie aus zwanzig Fingern, die alle eine grosse Anzahl Gelenke haben, zusammengesetzt wäre? Und würde nicht, wenn sie in eine Unzahl von lauter gleich beweglichen und biegsamen Theilen eingetheilt wäre, ein derartiges Organ eine Art Universal-Geometrie sein? [1])

[1]) „Hätte die Hand", sagt Buffon, „eine grössere Anzahl Theile, wäre sie z. B. in zwanzig Finger eingetheilt, hätten diese Finger eine grössere Anzahl Gelenke und Bewegungen, so ist es nicht zweifelhaft, dass bei dieser Bildung das Gefühl des Tastsinns unendlich vollkommener sein würde, als es ist, weil sich diese Hand alsdann viel unmittelbarer und viel genauer auf die verschiedenen Oberflächen der Körper auflegen könnte, und nehmen wir an, sie wäre in eine Unzahl von lauter beweglichen und biegsamen Theilen eingetheilt, die sich alle gleichzeitig auf alle Punkte der Oberfläche der Körper legen

könnten, so würde ein derartiges Organ eine Art Universal-Geometrie sein (wenn ich mich so ausdrücken darf), vermöge deren wir gleich im Augenblicke der Berührung richtige und genaue Vorstellungen von der Figur aller dieser Körper und von der noch so kleinen Verschiedenheit dieser Figuren haben würden." Histoire naturelle et générale, tom. III., pag. 359.

Es genügt nicht, dass die Theile der Hand biegsam und beweglich sind, die Statue muss sie auch nach einander bemerken und sich von ihnen genaue Vorstellungen machen können. Welche Kenntniss würde sie durch das Getast von den Körpern bekommen, wenn sie das Organ, mit dem sie diese berührt, nur unvollkommen kennen lernen könnte? Und welche Vorstellung würde sie sich von diesem Organe bilden, wenn die Zahl seiner Theile endlos wäre? Sie würde die Hand auf eine Unzahl kleiner Oberflächen legen. Allein was würde sich daraus ergeben? Eine so zusammengesetzte Empfindung, dass sie daran nichts unterscheiden könnte. Das Studium ihrer Hände würde zu ausgedehnt für sie sein; sie würde sich ihrer bedienen, ohne sie jemals recht kennen lernen zu können, und würde nur verworrene Begriffe erwerben.

Ich sage noch mehr: Zwanzig Finger würden ihr vielleicht nicht so bequem sein, als fünf. Das Organ, welches ihr von den zusammengesetztesten Figuren Kenntniss geben soll, musste selbst wenig zusammengesetzt sein, sonst wäre es ihr schwer gefallen, sich von ihm einen deutlichen Begriff zu bilden, und dies wäre folglich ein Hinderniss für die Fortschritte ihrer Kenntnisse gewesen; es würde ihr alsdann ein einfacheres Organ vonnöthen gewesen sein, das sie, weil es leichter kennen zu lernen ist, in den Stand setzt, sich eine Vorstellung von dem Zusammengesetzteren zu bilden.

3. Ich glaube also, dass ihr in dieser Hinsicht nichts zu wünschen bleibt. Was mangelt eigentlich ihren Händen? Sollte es Vorstellungen geben, die sie ihr nicht unmittelbar verschaffen, so zeigen sie ihr doch den Weg, wie sie diese erlangt. Wollte man annehmen, was nicht möglich ist, dass sie, mit einer grossen Anzahl

sehr zarter und feiner Finger versehen, alle Eindrücke unterscheiden würde, die sie ihr auf einmal übermitteln, so würde sie darum die Grössen, welche den Gegenstand der Mathematik ausmachen, nicht besser kennen. Sie würde nur auf der Oberfläche der Körper Ungleichheiten bemerken, die ihr jetzt noch entgehen, die ihr aber nicht mehr entgehen werden, wenn sie sich des Gesichtsinnes erfreut.

Dritter Theil.

Wie der Tastsinn die anderen Sinne über die Aussendinge urtheilen lehrt.

I.

Vom Tastsinn mit dem Geruchsinn.

1. Wir wollen den Geruch dem Tastsinn zugesellen und, indem wir unserer Statue die Erinnerung an die Urtheile wiedergeben, die sie gefällt hat, als sie auf den ersten dieser Sinne beschränkt war, sie auf ein mit Blumen besätes Beet führen; alle ihre Gewöhnungen erneuern sich, und sie hält sich für alle die Gerüche, die sie empfindet.

2. In ihrem Erstaunen, sich als das wiederzufinden, was sie seit so langer Zeit zu sein aufgehört hat, kann sie die Ursache davon noch nicht muthmaassen. Sie weiss nicht, dass sie so eben ein neues Organ empfangen, und wenn das Getast sie gelehrt hat, dass es greifbare Dinge giebt, so lehrt es sie noch nicht, dass eines von ihnen die Ursache der Geruchsempfindungen ist, die wir ihr eben gegeben haben. Sie urtheilt im Gegentheil über sie nach ihrer ehemaligen Gewöhnung, sie als Daseinsweisen anzusehen, die sie nur sich selbst verdankt. Es erscheint ihr ganz natürlich, dass sie bald der eine Duft, bald ein anderer ist; sie denkt nicht daran, dass die Körper dazu mitwirken könnten; sie kennt nur die Eigenschaften an ihnen, die sie durch das Getast allein entdeckt.

3. So ist sie zwei ganz verschiedene Wesen zugleich, eins, das sie nicht greifen kann und das ihr jeden Augen-

blick zu entwischen scheint, und ein anderes, das sie berührt und das sie immer wiederfinden kann.

4. Indem sie ihre Hand aufs Gerathewohl nach den Dingen ausstreckt, die sie antrifft, so ergreift sie eine Blume, die ihr in den Fingern bleibt. Ihr absichtslos bewegter Arm bringt sie bald näher ans Gesicht, bald weiter davon; sie fühlt sich mit mehr oder weniger Lebhaftigkeit in einer bestimmten Art und Weise.

Voll Erstaunen wiederholt sie dieses Experiment absichtlich, nimmt jene Blume mehrere Male und thut sie wieder weg, bestärkt sich in dem Glauben, dass sie, je nachdem sie diese näher oder ferner hält, auf eine gewisse Weise ist oder zu sein aufhört, und beginnt endlich zu muthmaassen, dass sie ihr das Gefühl verdankt, das sie anwandelt.

5. Sie richtet ihre ganze Aufmerksamkeit auf dieses Gefühl, beobachtet, mit welcher Lebhaftigkeit es zunimmt, verfolgt seine Abstufungen, vergleicht sie mit den verschiedenen Punkten des Abstandes, in dem die Blume von ihrem Gesichte ist, und weil das Geruchsorgan mehr erregt war, da es von dem duftenden Körper berührt wurde, so entdeckt sie an sich einen neuen Sinn.

6. Sie nimmt diese Versuche wieder vor, nähert die Blume diesem neuen Organe, entfernt sie davon, bringt die gegenwärtige Blume mit dem erzeugten Gefühle, die abwesende mit dem erloschenen in Verbindung, bestärkt sich darin, dass es ihr von der Blume zukommt, und urtheilt, dass es an dieser sei.

7. Durch häufige Wiederholung dieses Urtheils eignet sie sich darin eine so grosse Fertigkeit an, dass sie es im selben Zeitpunkte fällt, wo sie riecht. Von nun an fliesst es so sehr mit der Empfindung zusammen, dass sie beide nicht unterscheiden kann. Sie urtheilt nicht mehr bloss, dass der Duft an der Blume sei, sondern sie riecht ihn an ihr.

8. Sie eignet sich eine Fertigkeit darin an, dieselben Urtheile auf Veranlassung aller Dinge zu fällen, die ihr Gefühle dieser Art erregen, und die Düfte sind nicht mehr ihre eigenen Modifikationen (Anwandlungen): es sind Eindrücke, welche die duftenden Körper auf das Geruchsorgan machen, oder vielmehr die Eigenschaften dieser Körper selbst.

9. Nicht ohne Verwunderung sieht sie sich genöthigt, Urtheile zu fällen, die von den ihr vorher so selbstverständlich erschienenen so verschieden sind, und erst nach oft wiederholten Versuchen vernichtet der Tastsinn die mit dem Geruchsinn angenommenen Gewohnheiten. Es wird ihr ebenso schwer die Düfte zu den Eigenschaften der Dinge zu rechnen, als uns, sie als Anwandlungen von uns selbst anzusehen.

10. Ist sie aber schliesslich mit diesen Arten der Urtheile allmählich vertraut geworden, so unterscheidet sie die Körper, denen nach ihrem Urtheil die Gerüche angehören, von denen, welchen sie nach ihrem Urtheile nicht angehören. So entdeckt sie durch den mit dem Tastsinn vereinigten Geruch eine neue Klasse greifbarer Dinge.

11. Wenn sie späterhin denselben Duft an mehreren Blumen bemerkt, so betrachtet sie ihn nicht mehr als Einzelvorstellung, sondern als eine mehreren Körpern gemeinsame Eigenschaft. Folglich unterscheidet sie eben so viele Klassen duftender Körper, als sie verschiedene Düfte entdeckt, und bildet sich eine grössere Menge abstrakter oder allgemeiner Begriffe, als während sie auf den Geruchsinn beschränkt war.

12. Voll Verlangen, diese neuen Vorstellungen mehr und mehr zu erforschen, riecht sie die Blumen bald einzeln, bald mehrere zusammen. Sie beachtet die Empfindung, die sie gesondert, und die sie nach ihrer Vereinigung bewirken, unterscheidet an einem Blumenstrauss mehrere Düfte, und ihr Geruchsinn erlangt eine Unterscheidungsgabe, die er ohne Beihülfe des Getastes nicht bekommen haben würde.

Allein diese Unterscheidungsgabe wird ihre Grenzen haben, wenn ihr die Düfte aus einer gewissen Entfernung zukommen, wenn ihre Zahl gross, und besonders, wenn ihre Mischung so beschaffen ist, dass keine hervorstechen; dann fliessen sie zusammen in dem Eindruck, den sie mit einander machen, und es wird ihr unmöglich sein einen herauszuerkennen. Jedoch ist die Vermuthung gestattet, dass ihre Unterscheidungsgabe in dieser Hinsicht weiter reichen werde als unsere: denn da die Düfte für sie mehr Reiz als für uns haben, die wir zwischen alle Genüsse der anderen Sinne getheilt sind, so wird sie sich mehr darin üben, ihre Unterschiede herauszufinden.

Diese beiden Sinne bringen also durch die Thätigkeit, die sie sich wechselseitig verschaffen, vereinigt Erkenntnisse und Lustgefühle hervor, die sie gesondert nicht geben würden.

13. Um deutlich wahrzunehmen, wie die Urtheile sich von den Empfindungen unterscheiden oder mit ihnen zusammenfliessen, wollen wir Körper, deren wenig zusammengesetzte Gestalt unserer Statue vertraut sein mag, parfümiren und sie ihr im ersten Augenblick, wo wir ihr den Geruchsinn geben, darreichen. Ein gewisser Duft sei z. B. immer an einem Dreieck, ein anderer an einem Viereck, so wird sich jeder mit der Figur verknüpfen, die ihm eigenthümlich ist, und von nun an wird die Statue von dem einen oder andern nicht mehr erregt werden können, ohne sich sofort ein Dreieck oder Viereck vorzustellen; sie wird in einem Dufte eine Figur zu riechen und in einer Figur einen Duft zu berühren glauben.

Sie bemerkt, dass, wenn es auch Figuren giebt, die keinen Geruch haben, es keinen Geruch giebt, der nicht beständig mit einer gewissen Figur aufträte, und so wird sie dem Geruchsinn Vorstellungen zuschreiben, die nur dem Tastsinn angehören. Will man weiterhin alle ihre Begriffe umstürzen, so braucht man nur Körper von gleicher Gestalt mit verschiedenen Gerüchen und Körper von verschiedener Gestalt mit dem gleichen Geruche zu parfümiren.

14. Das Urtheil, welches mit einem Geruche eine dreieckige Gestalt verknüpft, kann sich, so oft sich Gelegenheit dazu bietet, rasch wiederholen, weil es nur Vorstellungen, die wenig zusammengesetzt sind, zum Gegenstande hat. Daher ist es geeignet, mit der Empfindung zusammenzufliessen. Wäre aber die Figur verwickelt, so würde eine grössere Zahl Urtheile nöthig sein, sie mit dem Geruch zu verknüpfen. Die Statue würde sie sich nicht mit derselben Leichtigkeit vorstellen, würde nicht mehr denken, dass Figur und Geruch von ihr durch einen und denselben Sinn erkannt werden.

Wenn sie z. B. eine Rose durch Befühlen untersucht, so verknüpft sie den Geruch mit der Gesammtheit der Blätter, mit deren Gefüge und mit allen Eigenschaften, woran das Getast sie von den anderen ihm bekannten Blumen unterscheidet. Dadurch macht sie sich von ihr

einen vielfach verschlungenen Begriff, der eben so viele Urtheile voraussetzt, als sie an ihr Eigenschaften bemerkt, die geeignet sind sie wiedererkennen zu lassen. Zwar wird sie zuweilen beim ersten Eindruck, den sie empfindet, wenn sie die Hand an sie bringt, über sie urtheilen. Allein sie wird dabei so oft irren, dass sie bald gewahrt, zur Vermeidung alles Irrthums müsse sie sich an die deutlichste Vorstellung, die ihr das Getast von derselben gegeben hat, erinnern und bei sich sagen: die Rose ist verschieden von der Nelke, weil sie so oder so geformt, so oder so gefügt ist etc. Ist nun die Zahl dieser Urtheile gross, so ist es ihr nicht mehr möglich, in dem Augenblick, wo sie jene Blume riecht, sie alle zu wiederholen. Anstatt also die tastbaren Eigenschaften an dem Dufte zu spüren, wird sie gewahr, dass sie sich nach und nach an sie erinnert und verfällt nicht mehr in den Irrthum, dem Geruchsinn Vorstellungen beizulegen, die sie nur dem Tastsinn verdankt.

Ihre Irrthümer sind sehr auffällig, wenn sie auf Veranlassung der Düfte, ohne es zu bemerken, Urtheile wiederholt, die ihr zur Gewohnheit geworden sind. Weit weniger werden sie es dann sein, wenn wir ihr den Sinn des Gesichts geben.

II.

Von dem Gehör, Geruch und Getast in ihrer Vereinigung.

1. Unsere Statue wird, wie im vorigen Kapitel, erstaunt sein, sich als das zu finden, was sie gewesen, wenn sie in dem Augenblicke, wo wir zum Geruch und Tastsinn das Gehör fügen, alle Gewöhnungen wiedererlangt, die sie mit dem letzten dieser Sinne angenommen hatte. Hier ist sie der Gesang der Vögel, da das Geräusch eines Wasserfalles, weiterhin das Rauschen der Bäume, einen Augenblick später das Getöse des Donners oder eines furchtbaren Sturmes.

Bei gänzlicher Hingebung an diese Gefühle sind ihr Getast und ihr Geruch nicht mehr in Thätigkeit. Es trete plötzlich tiefes Schweigen ein, so wird es ihr vorkommen, als wäre sie sich entrückt worden. Eine

Zeit lang bleibt sie, ohne den Gebrauch ihrer ersten Sinne wiederaufnehmen zu können. Ist sie endlich allmählich wieder zu sich gekommen, so beginnt sie von Neuem sich mit den greifbaren und riechenden Dingen zu beschäftigen.

2. Sie findet, was sie nicht suchte; denn nachdem sie einen tönenden Körper ergriffen hat, bewegt sie ihn absichtslos hin und her, und wenn sie ihn von ungefähr bald näher ans Ohr, bald weiter davon gehalten hat, so reicht das hin, sie zu wiederholtem Annähern und Entfernen zu bestimmen. Durch die verschiedenen Abstufungen des Eindrucks geleitet, bringt sie ihn ans Gehörorgan, und nachdem sie diesen Versuch wiederholt hat, urtheilt sie, dass die Töne in diesem Körpertheile seien, wie sie die Gerüche in einen anderen verlegt hat.

3. Jedoch beobachtet sie, dass ihr Ohr nur bei Gelegenheit dessen, was mit jenem Körper vorgeht, Veränderungen erleidet; sie vernimmt Töne, wenn sie ihn hin und her bewegt, vernimmt aber nichts mehr, wenn sie es sein lässt. Mithin urtheilt sie, dass diese Töne von ihm kommen.

4. Sie wiederholt dieses Urtheil und vollzieht es am Ende so rasch, dass sie keinen Zeitraum zwischen dem Augenblick bemerkt, wo diese Töne ihr Ohr treffen, und dem, wo sie urtheilt, sie seien in jenem Körper. Diese Töne hören und nach aussen verlegen, sind zwei Thätigkeiten, die sie nicht mehr unterscheidet. Anstatt sie also als Daseinsweisen ihrer selbst wahrzunehmen, nimmt sie dieselben als Daseinsweisen des tönenden Körpers wahr. Kurz, sie vernimmt sie an jenem Körper.

5. Lassen wir sie mit anderen Tönen dieselbe Erfahrung machen, so wird sie wieder dieselben Urtheile fällen und mit der Empfindung zusammenfliessen lassen. Ja, in der Folge wird sie mit dieser Art zu empfinden so vertraut werden, dass ihr Ohr die Unterweisung des Getastes nicht mehr braucht. Jeder Ton wird ihr von aussen zu kommen scheinen, selbst in den Fällen, wo sie die Körper, die ihn ihr übermitteln, nicht berühren kann. Denn wenn ein Urtheil durch Gewöhnung mit einer Empfindung zusammengeflossen ist, so muss es mit allen Empfindungen gleicher Art zusammenfliessen.

6. Wenn mehrere Töne, welche die Statue kennen gelernt hat, zusammenklingen, so wird sie nicht allein darum

sie unterscheiden, weil ihr Ohr befähigt ist, bis zu einem gewissen Punkte ihren Unterschied aufzufassen, sondern zumeist darum, weil sie sich bereits die Fertigkeit angeeignet hat, sie in Körper, die sie unterscheidet, zu verlegen. Somit trägt der Tastsinn dazu bei, die Unterscheidungsgabe des Gehörs zu erhöhen. Je mehr sie folglich den Tastsinn zu Hülfe nimmt, um Unterschiede in den Tönen zu machen, desto besser wird sie dieselben unterscheiden lernen. Sie wird sie jedoch allemal dann vermischen, wenn die Körper, durch welche sie hervorgebracht werden, für das Getast nicht mehr unterscheidbar sind. Die Unterscheidungsgabe des Gehörs hat also ihre Grenzen, weil es Fälle giebt, wo der Tastsinn selbst nicht Alles zu unterscheiden vermag. Ich rede nicht von den Grenzen, die in einer Missbildung ihre Ursache haben.

7. Die Statue beginnt ihre Versuche mit den Dingen, die sie mit der Hand erreichen kann. Demzufolge meint sie anfänglich bei jedem Geräusche, das ihr Ohr trifft, sie brauche, wenn sie den Körper erreichen wolle, der es von sich giebt, nur den Arm auszustrecken; denn sie hat noch nicht gelernt, ihn für weiter entfernt zu halten. Allein da sie darin geirrt, so macht sie einen Schritt, macht noch einen, und beobachtet, dass in dem Maasse, als sie vorwärtsgeht, das Geräusch zunimmt, bis zu dem Augenblick, wo der Körper, der es erzeugt, ihr so nahe ist, als er nur sein kann.

Durch diese Erfahrungen lernt sie allmählich die verschiedenen Abstände jenes Körpers beurtheilen, und diese ihr vertraut gewordenen Urtheile werden so rasch wiederholt, dass sie, indem sie mit der Empfindung selbst zusammenfliessen, am Ende die Entfernungen am Gehör erkennt. Auf gleiche Weise wird sie erfahren, ob ein Körper rechts oder links von ihr ist. Kurz, sie wird jedesmal dann die Entfernung und Lage eines Dinges mit dem Gehör wahrnehmen, wenn beide so sind, wie in den Fällen, wo sie Gelegenheit hatte, viele Versuche zu machen. Ja, weil sie nur dieses Mittel hat, um sicher zu gehen, wenn das Getast sie im Stiche lässt, so wird sie davon so oft Gebrauch machen, dass sie manchmal eben so sicher urtheilt, als wir selbst mit den Augen.

Aber so oft sie Körper hört, deren mancherlei Lagen

und Entfernungen sie noch nicht erforscht hat, so wird sie Gefahr laufen, sich zu irren. Sie muss sich demnach daran gewöhnen, eben so viele verschiedene Urtheile zu fällen, als es Arten tönender Körper und Umstände giebt, unter denen sie hörbar werden.

8. Hätte sie nie einen und denselben Ton gehört, ohne eine und dieselbe Figur zu berühren, und umgekehrt, so würde sie glauben, die Figuren schlössen die Vorstellungen der Töne ein, und die Töne die Vorstellungen der Figuren, und würde dem Tastsinn und dem Gehör die Vorstellungen, die jedem dieser Sinne zukommen, nicht zuertheilen können. Ebenso würde es ihr, wenn jeder Ton beständig von einem gewissen Geruche, und jeder Geruch von einem gewissen Tone begleitet gewesen wäre, nicht möglich sein, die Vorstellungen, die sie dem Geruchsinn verdankt, von denen zu unterscheiden, die sie dem Gehöre verdankt. Diese Irrungen sind denen ähnlich, in welche wir sie im vorigen Kapitel verfallen liessen, und bereiten auf die Beobachtungen vor, die wir mit dem Gesichtsinn anstellen wollen.

III.

Wie das Auge die Entfernung, Lage, Figur, Grösse und Bewegung der Körper sehen lernt.

1. In dem Augenblick, wo wir ihr das Gesicht wiedergeben, ist das Erstaunen unserer Statue wieder zuerst bemerkbar. Allein wahrscheinlich werden die Erfahrungen, die sie mit den Geruchs-, Gehörs- und Tastempfindungen gemacht hat, sie bald auf die Vermuthung bringen, was ihr noch als Daseinsweisen ihrer selbst erscheint, könnten Eigenschaften sein, die sie durch einen neuen Sinn als an den Körpern haftend erkennen werde.

2. Wir haben gesehen, dass sie mit dem Getast allein Grössen, Lagen und Entfernungen mittels zweier Stöcke, deren Länge und Richtung sie nicht kannte, nicht zu beurtheilen vermochte. Nun sind aber für ihre Augen die Strahlen das, was die Stöcke für ihre Hände, und das Auge kann als ein Organ angesehen werden, das gewissermassen unendlich viele Hände besitzt, um unendlich viele

Stöcke zu ergreifen. Wäre es für sich allein im Stande, die Länge und Richtung der Strahlen kennen zu lernen, so könnte es, wie die Hand, auf das eine Ende beziehen, was es am andern empfindet, und Grössen, Entfernungen und Lagen beurtheilen. Aber weit entfernt, durch das in ihm erzeugte Gefühl die Länge und Richtung der Strahlen zu erfahren, erfährt es dadurch nicht einmal, ob Strahlen vorhanden sind. Das Auge empfindet ihren Eindruck nur wie die Hand den des ersten Stockes, den sie an einem seiner Enden berührt.

Selbst wenn wir unserer Statue eine vollkommene Kenntniss der Optik zugeständen, so würde sie dadurch nicht gefördert sein. Sie würde wissen, dass im Allgemeinen die Strahlen grössere oder kleinere Winkel je nach der Grösse und Entfernung der Objekte bilden, allein diese Winkel zu messen würde ihr nicht möglich sein. Wenn, wie es wirklich der Fall ist, die Grundsätze der Optik unzureichend sind, das Sehen zu erklären, so sind sie es alsdann erst recht, wenn wir durch sie sehen lernen sollen. Zudem lehrt diese Wissenschaft nichts über die Art, wie man die Augen bewegen muss. Sie setzt nur voraus, dass sie verschiedener Bewegungen fähig sind und ihre Form je nach den Umständen ändern müssen.

Das Auge hat also die Mitwirkung des Tastgefühls nöthig, soll es sich in den für das Sehen geeigneten Bewegungen eine Fertigkeit erwerben, soll es sich daran gewöhnen, seine Empfindungen auf den Endpunkt der Strahlen oder ungefähr dahin zu beziehen, und dadurch Entfernungen, Grössen, Lagen und Figuren beurtheilen. Wir haben nun zu erforschen, welche Erfahrungen zu ihrer Belehrung am meisten geeignet sind.

3. Sei es Zufall, sei es durch zu starkes Licht verursachter Schmerz: die Statue legt die Hand auf ihre Augen; augenblicklich verschwinden die Farben. Sie zieht die Hand zurück, und die Farben zeigen sich wieder. Von nun an nimmt sie dieselben nicht mehr für ihre Daseinsweisen. Ihres Bedünkens ist es etwas Ungreifbares, was sie an der Oberfläche ihrer Augen fühlt, wie sie die Dinge, die sie berührt, an den Fingerspitzen fühlt.

Allein, wie wir gesehen haben, ist jede einzelne eine einfache Modifikation, die an sich keine deutliche Vor-

stellung von Ausdehnung giebt;*) denn eine derartige Vorstellung wäre die einer gestalteten oder umschriebenen Ausdehnung, folglich eine Vorstellung, welche der auf den Gesichtsinn beschränkten Statue völlig abgeht. Eine Farbe wird also für Augen, die nicht gelernt haben, sie auf alle Theile einer Oberfläche zu beziehen, keine Grössenverhältnisse darstellen; sie werden sich nur in sich selbst modifizirt fühlen und weiter noch nichts sehen.

Allein obwohl die Wärme- und Kälteempfindungen keine Vorstellung von Ausdehnung mit sich bringen, so dehnen sie sich doch nach allen Dimensionen über die Körper aus, auf die wir sie zu beziehen gelernt haben. Gerade so werden sich die Farben über die Dinge ausdehnen: durch den Tastsinn eignen sich die Augen die Gewöhnung an, sie auf eine Oberfläche zu verlegen,**) wie dieser selbst Wärme oder Kälte dahin verlegt.

4. Weil der Statue die Farben verschwinden, wenn sie die Hand auf die äussere Oberfläche des Sehorgans legt, und ihr wiedergegeben werden, so oft sie die Hand wegzieht, so muss sie dieselben nothwendig so erscheinen oder verschwinden sehen, als wenn sie auf dieser Oberfläche selbst wären, und nun beginnt sie ihnen Ausdehnung zu geben.

Wenn die Körper sich entfernen oder nähern, so urtheilt sie also noch nicht über ihre Entfernung und ihre Bewegung. Sie nimmt nur Farben wahr, die mehr oder weniger sichtbar werden oder ganz verschwinden.

---

*) Von Ausdehnung wohl, denn keine Farbe ist ohne Ausdehnung denkbar; nur die deutliche Vorstellung einer bestimmten Grösse der Ausdehnung fehlt, wie auch das Folgende zeigt.

**) Cond. kehrt die Sache um: das Auge bedarf nicht des Tastsinns, um Ausdehnung zu sehen, sonst würde es des Tastsinns bedürfen, um überhaupt etwas sehen zu können, — was nicht der Fall ist. Vielmehr werden in die Ausdehnung, welche das Auge sieht, also in das Sehfeld, die Empfindungen des Tastsinns, welchem bisher Bewegungsgefühle die Raumanschauung ersetzen mussten, eingetragen. Dies geschieht dadurch, dass sich bestimmte Tastempfindungen mit bestimmten Gesichtsempfindungen assoziiren.

5. Diese helle Fläche ist gleich der äusseren Oberfläche des Auges, ist Alles, was die Statue sieht. Ihre Augen nehmen nichts weiter wahr, sie erkennt also an dieser Fläche keine Grenzen, sondern sieht sie als unermesslich gross.

6. Gewähren wir ihr den Anblick eines grossen Theiles des Horizonts, so wird die Fläche, die sie auf ihren Augen sieht, eine weite Landschaft mit allerlei Farben und Formen einer Unzahl von Dingen darstellen können. Die Statue sieht also diese Dinge alle; sie sieht dieselben, behaupte ich, hat aber keine Vorstellung von ihnen und kann sogar keine haben.

Dieser Satz wird denen ohne Zweifel paradox erscheinen, die wissen wollen, *das Gesicht allein gebe uns, unabhängig vom Tasten, die Vorstellung der Ausdehnung, weil Ausdehnung das nothwendige Objekt des Sehens sei, und wegen der Verschiedenheit der Farben müssten wir nothwendig die Grenzen oder Trennungslinien, welche zwei Farben gegen einander abgrenzen, bemerken und folglich eine Vorstellung von Gestalt erlangen.**)

Gewiss ist, dass wir selbst das Alles bemerken, und ich gebe zu, dass die Statue Alles sieht, was wir bemerken, und noch mehr. Allein ist sie, wenn sie nicht vom Tastsinn gelernt hat, ihren Augen Richtung zu geben, im Stande, diese Dinge so wie wir zu bemerken? Und hat sie Vorstellungen von ihnen, wenn sie dieselben nicht bemerkt?

Es genügt nicht, nach Locke zu wiederholen, dass alle unsere Erkenntnisse aus den Sinnen stammen; wenn ich nicht weiss, wie sie daraus stammen, so werde ich glauben, dass wir sogleich alle Vorstellungen, die unsere

---

*) Auch in diesem Kapitel, das wir in der erweiterten und gänzlich umgearbeiteten Fassung der späteren Auflagen wiedergegeben haben, verwechselt Cond. die Ausdehnung selbst mit den näheren Bestimmungen der Ausdehnung nach Figur und Grösse. Das Folgende zeigt nur, dass diese näheren Bestimmungen erst dann zu Vorstellungen, d. h. reproduzirbar werden, nachdem sie sich mit anderen Vorstellungen assoziirt haben, beweist aber nichts gegen die Ansicht, dass Raumanschauung die Bedingung jeder Farbenempfindung sei.

Empfindungen in sich schliessen können, haben, wenn die Dinge Eindrücke auf uns machen, und werde irre gehen. So ist mir's gegangen und geht noch allen Denen so, die über diese Frage schreiben. Man scheint nicht zu wissen, dass zwischen sehen und anschauen ein Unterschied ist; und doch bilden wir uns nicht gleich Vorstellungen, wenn wir sehen, sondern nur dann, wenn wir nach einer bestimmten Ordnung und Methode anschauen. Mit einem Worte: unsere Augen müssen analysiren; denn sie werden von einer Figur, sei sie auch noch so wenig zusammengesetzt, das Gesammtbild nicht auffassen, wenn sie nicht alle ihre Theile gesondert nach einander und in der Ordnung, wie sie auf einander folgen, beobachtet haben. Können nun die Augen der Statue analysiren, so lange sie noch die Farben nur in sich selbst oder höchstens auf ihrem Augapfel sehen? Darum handelt sich's eigentlich nur bei dieser Frage. Ich bin überzeugt, ein Mathematiker, dem man sie vorlegt, indem man sich, wie ich, des Ausdrucks „analysiren" bedient, würde unbedenklich antworten, dass die Augen der Statue nicht analysiren; denn er erinnert sich, wie schwer es ihm selbst geworden, die Analyse zu erlernen. Wollte man sie ihm aber mit dem Ausdruck „anschauen" vorlegen, was im Grunde nichts an der Sache ändert, so würde er, glaube ich, ebenso unbedenklich antworten: ihre Augen schauen an, weil sie sehen.

Sicherlich wird er diese Antwort geben, wenn er denkt, dass die Augen allein, unabhängig vom Tastsinn, uns Figurvorstellungen geben, sobald sie Farben sehen. Allein wie vermögen Augen, deren Sehen sich nicht über den Augapfel hinaus erstreckt, „anzuschauen"? Denn kurz, wenn sie anschauen sollen, so müssen sie verstehen, sich auf ein einzelnes der Objekte, die sie sehen, zu richten, und sollen sie sich eine Vorstellung von der Figur dieses Objektes machen, so müssen sie, so wenig zusammengesetzt es auch sein mag, sich auf jeden seiner Theile nach der Reihe und in der Ordnung, wie sie auf einander folgen, zu richten verstehen. Aber wie sollen sie im Anschluss an eine Reihenfolge, die sie nicht kennen, ihre Richtung nehmen? Ja, wie sollen sie sich auf irgend etwas richten? Setzt nicht diese ihre Thätigkeit einen Raum voraus, in welchem sie die Objekte

in verschiedenen Abständen von ihrem Augapfel und in verschiedenen Abständen unter einander aufnehmen müssten, einen Raum, den sie noch nicht kennen? Ich werde also nicht sagen, wie man gemeiniglich sagt und ich selbst bisher, sehr wenig genau, gesagt habe: unsere Augen müssten das Sehen erst erlernen; denn sie sehen nothwendig Alles, was Eindruck auf uns macht, sondern weil das Sehen zur Bildung von Vorstellungen nicht ausreicht, so werde ich sagen, dass sie das Anschauen erst erlernen müssen.

Von der Verschiedenheit dieser beiden Worte hing die Fragestellung ab. Warum entgeht nun diese Verschiedenheit, die den kleinsten Grammatikschülern nicht entgeht, den Philosophen? Wir stellen die Frage falsch, verstehen sie nicht zu stellen, und maassen uns doch an, sie zu lösen. [1]) Ich habe mich eben selbst auf der That ertappt und gestehe, dass ich mich oft dabei ertappt habe, Andere aber noch öfter.

So ist nun schliesslich die Frage, so schwer es uns auch geworden sein mag, auf eine sehr einfache zurückgeführt, und bewiesen, dass die Augen der Statue das Anschauen erst erlernen müssen. Wir wollen sehen, wie der Tastsinn sie unterweist.

[1]) In meiner Logik habe ich nachgewiesen, dass wir alle unsere Vorstellungen der Analyse verdanken, und dass jede richtig gestellte Frage sich gewissermaassen von selbst löst.

7. Aus Wissbegier oder Unruhe hält die Statue die Hand vor ihre Augen; sie entfernt sie, nähert sie, und die Oberfläche, die sie sieht, wird dadurch heller oder dunkler. Alsbald urtheilt sie, die Bewegung ihrer Hand sei die Ursache dieser Veränderungen, und da sie weiss, dass sie dieselbe in einer gewissen Entfernung bewegt, so muthmaasst sie, dass ihr diese Fläche nicht so nahe sei, als sie geglaubt hat.*)

8. Darauf möge sie einen Körper berühren, den sie vor Augen hat, so wird sie, wenn sie ihn mit der Hand bedeckt, an die Stelle der einen Farbe eine andere setzen,

*) Hier setzt also Cond., nachdem er ihr eben alle Raumanschauung absprechen wollte, voraus, dass sie eine Fläche anschaut.

und wenn sie die Hand wegzieht, wird die erste Farbe wieder zum Vorschein kommen. Ihre Hand scheint ihr also in einer gewissen Entfernung zu bewirken, dass diese zwei Farben auf einander folgen.

Ein andermal streicht sie mit ihr über eine Fläche, und da sie eine Farbe sieht, die sich über eine andere hinbewegt, deren Theile abwechselnd zum Vorschein kommen und verschwinden, so urtheilt sie, dass an jenem Körper die unbewegliche und an ihrer Hand die sich bewegende Farbe sei. Dieses Urtheil wird ihr geläufig, und sie sieht die Farben sich von ihren Augen entfernen und auf ihre Hand und die Dinge legen, die sie berührt.

9. Ueber diese Entdeckung erstaunt, sucht sie umher, ob sich nicht Alles, was sie sieht, berühren lässt. Ihre Hand trifft einen Körper mit einer neuen Farbe, ihr Auge nimmt eine andere Fläche wahr, und gleiche Erfahrungen veranlassen sie zu gleichen Urtheilen.

Begierig zu erforschen, ob es mit allen Empfindungen dieser Art ebenso sei, legt sie die Hand auf Alles, was sie umgiebt, und indem sie einen Körper mit mehreren Farben berührt, eignet sich ihr Auge die Fertigkeit an, diese auf einer Oberfläche, die sie für entfernt hält, zu unterscheiden.

Ohne Zweifel ist es eine Reihe sehr angenehmer Gefühle für sie, ihre Augen in diesem Chaos von Licht und Farben sich zurechtfinden zu lassen. Vom Lustgefühl getrieben, wird sie nicht müde, dieselben Versuche von vorn anzufangen und neue zu machen. Allmählich gewöhnt sie ihre Augen daran, sich auf die von ihr berührten Gegenstände zu heften. Sie erlangen eine Fertigkeit in gewissen Bewegungen, und bald durchdringen sie gleichsam eine Wolke, um in der Ferne Dinge zu sehen, welche die Hand ergreift, und über die sie Licht und Farben zu verbreiten scheint.

10. Indem sie ihre Hand abwechselnd von ihren Augen auf die Körper und von den Körpern auf die Augen legt, misst sie die Entfernungen. Darauf bringt sie die nämlichen Körper einander näher und ferner, studirt die verschiedenen Eindrücke, die ihr Auge jedesmal empfängt, und wenn sie sich daran gewöhnt hat, diese Eindrücke mit den durch das Getast bekannten Entfernungen zu verknüpfen, so sieht sie die Dinge bald näher, bald ferner,

weil sie dieselben dort sieht, wo sie von ihr gefühlt werden.

11. Wenn sie zum ersten Mal ihren Blick auf eine Kugel richtet, so stellt der Eindruck, den sie von ihr empfängt, nur eine aus Schatten und Licht gemischte Kreisfläche dar. Sie sieht mithin noch keine Kugel; denn ihr Auge hat nicht gelernt, auf einer Fläche, wo Schatten und Licht in einem gewissen Verhältniss vertheilt sind, Erhöhungen anzunehmen. Allein sie betastet, und weil sie mit dem Gesichtsinn dieselben Urtheile fällen lernt, wie mit dem Getast, so nimmt jener Körper unter ihren Augen die Erhabenheit an, die er unter ihren Händen hat.

Sie wiederholt diesen Versuch und fällt wieder das nämliche Urtheil. Dadurch verknüpft sie die Vorstellungen der Rundung und Wölbung mit dem Eindruck, den eine gewisse Mischung von Schatten und Licht auf sie macht. Weiterhin versucht sie, eine Kugel zu beurtheilen, die sie noch nicht befühlt hat. Anfänglich geräth sie dabei ohne Zweifel manchmal in Verlegenheit; allein das Tastgefühl hebt die Unsicherheit, und in Folge ihrer Gewöhnung an das Urtheil, dass sie eine Kugel sieht, bildet sie dieses Urtheil so rasch und sicher und verknüpft die Vorstellung von dieser Figur so fest mit einer Oberfläche, wo Schatten und Licht in einem gewissen Verhältniss stehen, dass sie am Ende jedesmal nur noch das sieht, was sie, wie sie sich oft genug gesagt hat, sehen soll.

12. Ebenso wird sie einen Würfel sehen lernen, wenn ihre Augen genau auf die Eindrücke achten, die sie in dem Augenblicke, wo die Hand die Winkel und Flächen dieser Figur fühlt, empfangen, und sie sich dadurch die Fertigkeit aneignet, an den verschiedenen Lichtstärken eben diese Winkel und Flächen zu erkennen, und dann erst wird sie eine Kugel von einem Würfel unterscheiden.

13. Das Auge bringt es also nur deshalb dahin, eine Figur deutlich zu sehen, weil es von der Hand lernt, das Gesammtbild derselben aufzufassen. Sie muss dadurch, dass sie es auf die verschiedenen Theile eines Körpers richtet, seine Aufmerksamkeit zunächst einem, dann zweien, nach und nach einer grösseren Anzahl und gleichzeitig den verschiedenen Lichteindrücken zuwenden. Wenn es nicht jeden Theil gesondert erforschte, so würde es

nie die ganze Figur sehen, und wenn es nicht auf die Mannichfaltigkeit genau achtete, mit der das Licht auf es wirkt, so würde es nur ebene Flächen sehen. Mithin gelingt es der Statue nur deshalb, so Vieles auf einmal zu sehen, weil sie sich, nachdem sie es einzeln bemerkt hat, in einem Augenblicke aller Urtheile erinnert, die sie nach einander gefällt.

14. Unsere Erfahrung kann uns davon überzeugen, wie nothwendig das Gedächtniss ist, wenn es uns gelingen soll, das Gesammtbild eines vielfach zusammengesetzten Gegenstandes aufzufassen. Beim ersten Blick, den man auf ein Gemälde wirft, sieht man es sehr unvollkommen; allein man besieht eine Figur nach der andern und betrachtet die einzelne nicht einmal ganz. Je schärfer man sie ins Auge fasst, desto mehr beschränkt sich die Aufmerksamkeit auf einen ihrer Theile; man nimmt z. B. nur den Mund wahr.

Dadurch erlangen wir eine Fertigkeit darin, rasch alle Einzelheiten des Gemäldes zu übersehen, und sehen es ganz, weil das Gedächtniss uns alle Urtheile, die wir nach einander gefällt haben, auf einmal vorführt.

Aber auch für uns gilt das nur in engen Grenzen; trete ich z. B. in eine grosse Gesellschaft, so habe ich von ihr zunächst nur eine unbestimmte Vorstellung der Vielheit. Dass ich inmitten von zehn oder zwölf Personen bin, weiss ich erst, nachdem ich sie gezählt habe, d. h. nachdem ich sie eine nach der andern mit einer Langsamkeit durchgegangen habe, an der ich die Zeitfolge meiner Urtheile bemerke. Wären es nur drei gewesen, so würde ich sie nicht minder durchgegangen haben, aber mit einer Raschheit, dass ich es unmöglich hätte gewahr werden können.

Wenn unsere Augen eine Vielheit von Dingen nur mit Hülfe des Gedächtnisses überblicken, so werden die unserer Statue dieselbe Hülfe nöthig haben, wenn sie das Gesammtbild der einfachsten Figur auffassen sollen. Denn da sie nicht geübt sind, so ist diese Figur für sie noch zu sehr zusammengesetzt. Die Statue wird also die Vorstellung eines Dreiecks erst dann haben, nachdem sie es analysirt hat.

15. Die Hand ist's, welche dem Blick der Reihe nach die Richtung auf die verschiedenen Theile einer Figur giebt und

sie dadurch alle dem Gedächtnisse einprägt; sie ist es, die so zu sagen den Pinsel führt, wenn die Augen anfangen, Licht und Farben nach aussen zu verlegen, die sie anfänglich in sich selbst empfunden haben. Sie nehmen sie dort wahr, wo sie nach der Angabe des Tastsinnes sein müssen, sehen oben, was er sie als oben befindlich, unten, was er sie als unten befindlich erkennen lässt, kurz, sie sehen die Dinge in derselben Lage, wie das Getast sie darstellt.

Dass das Bild verkehrt ist, bildet dabei kein Hinderniss, weil es für sie, so lange sie nicht unterwiesen worden sind, eigentlich kein Oben und Unten giebt. Der Tastsinn, der allein derartige Beziehungen entdecken kann, kann sie auch allein lehren, dieselben zu beurtheilen.*)

Da sie übrigens nur darum nach aussen sehen, weil sie die Farben auf die von der Hand berührten Dinge beziehen, so müssen sie sich nothwendig darein fügen, über die Lagen dieselben Urtheile wie der Tastsinn zu fällen.

16. Jedes von beiden richtet sich auf das Objekt, nach dem die Hand greift, jedes bezieht die Farben auf dieselbe Entfernung, auf denselben Ort, und wie die Umkehrung des Bildes sie nicht hindert, ein Ding in seiner wahren Lage zu sehen, so hindert das nämliche Bild, obwohl es doppelt ist, sie doch nicht, es einfach zu sehen. Die Hand zwingt sie, nach dem zu urtheilen, was sie an sich selbst empfindet. Dadurch, dass diese sie nöthigt, die Empfindungen, die sie in sich verspüren, nach Aussen zu verlegen, bewirkt sie, dass jedes sie auf das eine Ding bezieht,

*) Johannes Müller's Lösung dieses Problems, welcher meint, weil auch das Bild unserer Person verkehrt die Netzhaut treffe, müssten die Begriffe „aufrecht“ und „verkehrt“ allen Sinn verlieren, ist durch das, was bisher dagegen vorgebracht wurde, nicht widerlegt worden. — Von einer Wahrnehmung der Lage des Sehfeldes als Ganzen kann so lange nicht die Rede sein, als nicht noch etwas Anderes wahrgenommen wird, zu dem es in einem Lagenverhältniss steht. Dies ist erst der Fall, wenn die Tastempfindungen zu den Gesichtsempfindungen treten. Alsdann erst kann, was oben sei, nach der Lage der (gefühlten) Stirn bestimmt werden.

das sie berührt, und sogar bloss auf die Stelle, wo sie es berührt. Es ist also nicht naturgemäss, dass sie es doppelt sehen.*)

17. Auf gleichem Wege lernen sie von ihr Grössen augenblicklich beurtheilen. Sobald sie bewirkt, dass sie an dem, was sie berührt, Farben sehen, lernen sie von ihr, jede einzelne über alle Theile, von welchen sie ihnen zugesendet wird, auszubreiten; sie zeichnet vor ihnen eine Fläche, deren Grenzen sie hervorhebt.

Mag sie demnach ein Ding nähern oder entfernen, so erscheint es ihnen in der nämlichen Grösse, obgleich das Bild alsdann grösser oder kleiner wird, gleichwie es ihnen einfach und in seiner Lage erscheint, obwohl das Bild doppelt und verkehrt ist.

18. Endlich zeigt sie ihnen die Bewegung der Körper, weil sie von ihr daran gewöhnt werden, den Dingen zu folgen, die sie von einem Punkte des Raumes zum andern bewegt.

19. Bisher hat die Statue nur die Dinge durch Beschauen erforscht, die ihrer Hand erreichbar sind, denn damit muss sie nothwendig anfangen. Sie hat also noch nicht gelernt, weiter zu sehen und sieht sich wie in einen engen Raum eingeschlossen. Zwar hat sie durch Fortbewegung ihres Körpers erfahren, dass der Raum viel grösser sein muss; sie kann sich jedoch nicht denken, wie er ihren Augen so erscheinen könne. Vergeblich würde sie sich sagen: es giebt Ausdehnung über die hinaus, welche ich sehe; durch ein derartiges Urtheil kann sie ihr nicht sichtbar werden. Wie sie nur darum so weit sieht, als die Hand reicht, weil sie die Dinge in diesem Raume wiederholt zugleich gesehen und befühlt und dadurch die Tasturtheile mit den Lichtempfindungen so fest verknüpft hat, dass Sehen und Urtheilen gleichzeitig vor sich gehen und zusammenfliessen, so wird sie erst dann weiter sehen, wenn in Folge neuer Erfahrungen Urtheile über andere Entfernungen mit eben diesen Empfindungen zusammenfliessen.

Sie nimmt also einen Raum wahr, der sich ungefähr zwei Fuss um sie her erstreckt. Ihr durch das Getast belehrtes Auge misst die Theile desselben, bestimmt die

*) Man sehe hierzu den Excurs am Ende des Buches.

Gestalt und Grösse der in ihm enthaltenen Dinge, giebt ihnen ihren Platz in verschiedenen Entfernungen, urtheilt über ihre Lage, ihre Bewegung und Ruhe.

20. Was die entfernteren betrifft, so sieht sie dieselben alle am äussersten Ende jener Einkreisung, die ihren Blick begrenzt. Sie nimmt sie wie auf einer hellen, konkaven und unbeweglichen Fläche wahr; sie erscheinen ihr in Figuren, weil die Erfahrungen, welche sie mit den ihrer Hand erreichbaren gemacht hat, genügen, um diese Wirkung zu erzeugen. Bewegen sie sich horizontal, so sieht sie dieselben von einem Theile der Fläche zum andern gehen; rücken sie ihr näher oder ferner, so sieht sie nur, wie sie in sehr bemerklicher Weise grösser oder kleiner werden. Sie urtheilt jedoch nicht über ihre wahre Grösse; denn sie hat nur dadurch die in dem engen, ihr einzig sichtbaren Raum enthaltenen Dinge mit dem Gesichtsinn erkennen gelernt, dass das Getast sie gelehrt hat, verschiedene Grössenvorstellungen mit verschiedenen, ihren Augen zu Theil gewordenen Eindrücken zu verknüpfen. Diese Eindrücke ändern sich nun nach Maassgabe der Entfernungen, da ja die Netzhautbilder in demselben Verhältniss kleiner oder grösser werden. Hat sie also noch keine Erfahrung in der Verknüpfung dieser Eindrücke mit den Grössen, die einige Schritte von ihr sind, so kann sie die entfernten Dinge nur nach den Gewöhnungen beurtheilen, die sie sich angeeignet hat. Der durch kleine Bilder verursachte Eindruck muss folglich bewirken, dass sie ihr klein erscheinen, und der durch grosse Bilder verursachte, dass sie ihr gross erscheinen; denn so urtheilt sie über die, welche das Getast ihren Augen erreichbar gemacht hat. Die Verknüpfungen, die sie vorgenommen, um mit dem Gesichtsinn Grössen zu beurtheilen, welche einen oder zwei Fuss weit sind, reichen nicht aus, wenn sie solche beurtheilen will, die weiter sind. Sie können sie dabei nur irreleiten.

Jene Fläche, die ihren Gesichtskreis begrenzt, ist genau dieselbe Erscheinung, wie das Himmelsgewölbe, an dem alle Gestirne angeheftet erscheinen, und das von allen Seiten auf die äussersten Enden der Fluren, zu denen der Blick schweifen kann, herabzureichen scheint. Dieselbe kommt ihr unbewegt vor, so lange sie selbst es ist; ändert sie ihren Platz, so kommt es ihr vor, als weiche diese

vor ihr zurück, oder als komme sie ihr nach. Ebenso scheint sich uns der Himmel am Horizonte zu bewegen.

21. Sie streckt jedoch die Arme aus, um das zu greifen, was sie sieht. Sie ist überrascht, dass sie nichts berührt, und geht vorwärts. Endlich trifft sie einen Körper an; sofort setzen sich die Urtheile des Gesichts mit denen des Getastes in Einklang. Einen Augenblick später geht sie zurück; zunächst scheint ihr das Objekt deshalb nicht weiter von ihr zu sein. Allein wenn sie versucht hat, es mit der Hand zu erreichen und es nicht hat erreichen können, so geht sie wieder darauf zu, und gewöhnt sich, nachdem sie ihm wiederholt näher und ferner gestanden, allmählich daran, es ausser dem Bereiche der Hand zu sehen.

Die Bewegung, durch welche sie sich von ihm entfernt hat, giebt ihr eine ungefähre Vorstellung von dem Raume, den sie zwischen sich und ihm lässt. Sie weiss, wie gross es war, als sie es berührte, und wenn das Getast sie gelehrt hat, es auf zwei Fuss in einer gewissen Grösse zu sehen, so lehrt sie die Erinnerung, die sie von dieser Grösse behält, sie ihm auch in einer weitern Entfernung zu belassen.

Alsdann kann sie mit dem Gesicht beurtheilen, ob es sich entfernt oder nähert oder in irgend einer andern Richtung bewegt; denn sie sieht seine Bewegungen an den Veränderungen, die mit den ihren Augen zukommenden Eindrücken vorgehn. Zwar sind diese Veränderungen dieselben, mag sie nun hingehen oder mag jenes herkommen, mag sie vor ihm in einer gewissen Richtung vorübergehen oder jenes vor ihr in der entgegengesetzten; jedoch das Gefühl, das sie von ihrer eignen Bewegung oder ihrer eignen Ruhe behält, bewahrt sie vor Irrthum.

Sie gewöhnt sich also daran, mit den verschiedenen Lichteindrücken verschiedene Vorstellungen von Entfernung, Grösse und Bewegung zu verknüpfen. Sie weiss zwar nicht, dass die Bilder, die sich auf dem Hintergrunde des Auges abzeichnen, im Verhältniss zu den Entfernungen kleiner werden; sie weiss nicht einmal, ob es solche Bilder giebt; allein sie erleidet verschiedene Empfindungen, und da die Urtheile, in denen sie sich eine den Umständen entsprechende Fertigkeit erwirbt, mit diesen Empfindungen zusammenfliessen, so empfindet sie Licht

und Farben nicht mehr in den Augen, sondern am andern Endpunkte der Strahlen, wie sie die Festigkeit, Flüssigkeit etc. am Ende des Stockes fühlt, mit dem sie die Körper berührt.

Je mehr demnach ihre Augen sich in ihren Urtheilen nach den Unterweisungen des Tastsinnes richten, desto mehr Tiefe scheint ihnen der Raum zu gewinnen. Sie nimmt Licht und Farben wahr, die sich über die Dinge verbreiten und dadurch deren Grösse, deren Gestalt hervorheben, ihre Bewegung im Raume andeuten; kurz, sie werden von ihr da gesehen, wo sie nach ihrem Urtheile sein müssen.

22. Welche Erinnerung sie jedoch von der Grösse eines Dinges auch haben mag, so kann sie doch nicht hindern, dass es für ihre Augen in dem Maasse kleiner wird, als es sich von ihr entfernt. Der Grund dieser Erscheinung ist folgender.

Ein Objekt ist nur dann sichtbar, wenn der Winkel, der die Ausdehnung seines Abbildes auf der Netzhaut bestimmt, eine gewisse Grösse hat. Ich nehme an, er müsse wenigstens eine Minute haben; doch geschieht das nur, um unseren Vorstellungen einen Anhalt zu geben, denn die Sache muss sich je nach den Augen ändern.

Bei dieser Annahme begreift man leicht, dass ein in einer gewissen Entfernung deutlich gesehenes Objekt sich nicht entfernen kann, ohne dass die Winkel, unter welchen die kleinsten Theilchen sichtbar wurden, noch kleiner werden und dass mehrere unter einer Minute dabei sind. Bei einigen müssen sich die Seiten einander sogar so weit nähern, dass sie in eine und dieselbe Linie fallen. Aus mehreren Winkeln wird sich mithin einer bilden, dessen Seiten abermals zusammenfallen, wenn sich das Objekt weiter entfernt. Es werden also Theile da sein, die sich auf der Netzhaut nicht mehr abzeichnen. Diese drängen sich zu denen, die sich noch abbilden, durchdringen sie, fliessen mit ihnen zusammen, und die äussersten Enden des Objekts rücken aneinander. Der Kopf eines Menschen z. B. wird ein Bild ohne deutliche Züge geben.

Nun lehrt aber der Tastsinn nur dadurch das Auge, die Dinge in ihrer wahren Grösse zu sehen, dass er es lehrt, ihre Theile zu unterscheiden und sie neben einander wahr-

zunehmen. Dies kann es nur dann, wenn sie auf der Netzhaut deutlich abgezeichnet sind; denn die Augen können es nicht dahin bringen, in ihren Empfindungen etwas zu bemerken, was nicht darin ist. Sie müssen ein Ding also für zusammengedrängter und kleiner halten, wenn es in einer Entfernung ist, wo eine Menge Züge seines Bildes zusammenfliessen. In welcher Entfernung demnach ein Ding auch sein mag, so erscheint es immerfort in der nämlichen Grösse, so lange die Verkleinerung der Winkel das Bild, das sich auf der Netzhaut malt, nicht merklich ändert, und weil diese Aenderung in unmerklichen Abstufungen vor sich geht, so scheint ein sich entfernendes Ding unmerklich kleiner zu werden.

23. Nicht allein die Dinge, welche die Statue nicht mehr berührt, erkennen ihre Augen, sondern auch solche, die sie gar nicht berührt hat, vorausgesetzt, dass sie von ihnen gleiche oder ähnliche Empfindungen erhalten; denn hat das Tastgefühl einmal verschiedene Urtheile mit verschiedenen Lichteindrücken verknüpft, so können sich diese Eindrücke nicht wiedererzeugen, ohne dass die Urtheile sich wiederholen und mit ihnen zusammenfliessen. Somit gewöhnt sie sich nach und nach daran, ohne Hülfe des Tastsinns zu sehen.

24. Die Erfahrungen, durch welche sie die Entfernung, Grösse und Gestalt eines Körpers sehen gelernt hat, werden jedoch nicht immer hinreichen, sie die Entfernung, Grösse und Gestalt eines jeden anderen sehen zu lehren. Sie muss so viele Beobachtungen machen, als es Dinge giebt, welche das Licht auf verschiedene Weise zurückwerfen; sie muss ihre Beobachtungen sogar bei jedem Dinge je nach den verschiedenen Graden der Entfernung vervielfältigen, und trotz aller dieser Vorsichtsmaassregeln wird sie sich noch oft über die Grössen, Entfernungen und Gestalten täuschen.

Erst nach langen Studien wird sie demnach allmählich in den Urtheilen ihres Gesichtsinnes sicherer werden; allein es wird ihr unmöglich sein, allen und jeden Irrthum zu vermeiden; oft wird sie gerade durch die Erfahrungen, auf welche sie sich zunächst verlassen zu müssen glaubt, getäuscht werden. Ist sie z. B. daran gewöhnt, die Vorstellung der Nähe mit der Helligkeit des Lichtes und die Vorstellung der Entfernung mit seiner Dunkelheit zu ver-

knüpfen, so werden ihr helle Körper manchmal näher scheinen, als sie sind, und wenig erhellte Körper dagegen ferner.

25. Ihre Augen können gelegentlich sogar mit dem Tastsinn in solchen Zwiespalt gerathen, dass sie nicht mehr in Uebereinstimmung mit ihm die gleichen Urtheile fällen können. Sie werden z. B. auf einem gemalten Relief da eine Wölbung sehen, wo die Hand nur eine ebene Fläche wahrnimmt. Ohne Zweifel weiss sie, über diese neue Erscheinung erstaunt, nicht, welchem dieser beiden Sinne sie glauben soll. Umsonst berichtigt das Tastgefühl den Irrthum des Gesichts; die Augen, die daran gewöhnt sind, für sich selbst zu urtheilen, fragen ihren Lehrer nicht mehr um Rath. Nachdem sie von ihm auf eine bestimmte Weise sehen gelernt haben, können sie nicht mehr lernen, anders zu sehen.

Wirklich haben sie sich eine Gewöhnung angeeignet, die ihnen nicht genommen werden kann, weil die Urtheile, welche sie an einem bestimmten Eindruck von Schatten und Licht eine Wölbung erkennen lassen, ihnen zur andern Natur geworden; denn nachdem sie sehr häufig gefällt worden sind, erneuern sie sich rasch und verschmelzen mit der Empfindung, so oft der nämliche Eindruck von Schatten und Licht stattfindet.

Wenn man die Dinge so anordnete, dass unter den Objekten, die unsere Statue zu berühren Gelegenheit hat, eben so viele auf ebenen Flächen gemalte Reliefs als wirklich gewölbte Körper sind, so würde sie in grosse Verlegenheit kommen, sollte sie die mit Wölbung von denen ohne Wölbung mittels des Gesichts unterscheiden. Sie würde dabei so oft irren, dass sie nicht mehr auf ihre Augen sich zu berufen wagen, sondern nur noch dem Tastsinn glauben würde.

Ein Spiegel würde diese beiden Sinne ebenfalls in Zwiespalt bringen. Die Statue würde nicht zweifeln, dass ein grosser Raum dahinter sei, würde sehr erstaunt sein, durch einen festen Körper aufgehalten zu werden, und nicht minder, wenn sie allmählich die Dinge wiedererkennt, die er wiedergiebt. Sie kann sich nicht denken, wie sie sich für das Gesicht verdoppeln, und weiss nicht, ob sie sich nicht etwa auch für das Tastgefühl verdoppeln können.

26. Der Gesichtsinn wird nicht allein mit dem Tastsinn in Zwiespalt gerathen, sondern auch mit sich selbst. Die Statue urtheilt z. B., ein Thurm sei rund und sehr klein, wenn er in einer bestimmten Entfernung ist. Sie nähert sich und sieht Winkel hervortreten, sieht ihn vor ihren Augen grösser werden. Irrt sie oder hat sie geirrt? Das wird sie erst wissen, wenn sie den Thurm im Bereiche ihres Tastsinnes hat. So kann das Tastgefühl, welches allein die Augen unterwiesen hat, ihr auch allein zeigen, in welchen Fällen man sich auf deren Zeugniss verlassen kann.

27. Allein wenn die Statue dieser Unterstützung entbehrt, so wird sie alle Kenntnisse, die sie erworben hat, zu Hülfe nehmen. Das eine Mal beurtheilt sie die Entfernung nach der Grösse. Erscheint ein Objekt ihrem Gesichtsinn eben so gross, als dem Tastsinn, so sieht sie es nahe; erscheint es ihr kleiner, so sieht sie es fern. Denn sie hat bemerkt, dass die scheinbaren Grössen sich je nach den Entfernungen ändern.

28. In anderen Fällen bestimmt sie die Entfernungen nach dem Deutlichkeitsgrade der Figuren, die sich ihren Augen darbieten. Da sie oft beobachtet hat, dass sie die entfernten Dinge verschwommener und die nahen deutlicher sieht, so verknüpft sie die Vorstellung der Entfernung mit dem verschwommenen, und die Vorstellung der Nähe mit dem deutlichen Sehen einer Figur. Sie nimmt also die Gewöhnung an, ein Ding weit entfernt zu sehen, wenn sie es nicht sehr deutlich sieht, und es nahe zu sehen, wenn sie seine Theile besser unterscheiden kann.

29. Wenn sie alsdann die Grösse nach der Entfernung beurtheilt, wie in andern Fällen die Entfernung nach der Grösse, so sieht ihr das grösser aus, was sie für weiter entfernt hält. Zwei Bäume z. B., die ihr Bilder von gleicher Ausdehnung zusenden, werden ihr weder gleich gross, noch in derselben Entfernung erscheinen, wenn sich der eine verschwommener als der andere malt. Der wird ihr grösser und entfernter aussehen, an dem sie weniger Dinge erkennt. Ferner wird eine Fliege als ein Vogel in der Ferne erscheinen, wenn sie geschwind vor ihren Augen vorbeifliegt und darum nur ein verschwommenes,

dem eines entfernten Vogels ähnliches Bild wahrnehmen lässt.

Diese Sätze kennt Jedermann und die Malerei bestätigt sie. Ein Pferd, das auf der Leinwand denselben Raum einnimmt, als ein Schaf, wird grösser und im Hintergrunde erscheinen, vorausgesetzt, dass es verschwommener gemalt ist.

So stehen sich die zunächst durch den Tastsinn erworbenen Vorstellungen der Entfernung, Grösse und Gestalt in der Folge einander bei, um die Urtheile des Gesichts sicherer zu machen.

30. Da unsere Statue den Raum vor ihren Augen an Tiefe zunehmen sieht, so hat sie ein weiteres Mittel, die Entfernungen und folglich auch die Grössen genauer kennen zu lernen: sie richtet den Blick auf die Dinge, welche zwischen ihr und dem ins Auge gefassten sind. Es sieht weiter und grösser aus, wenn sie durch Felder, Wälder, Flüsse von ihm getrennt ist. Denn da ihr die Ausdehnung der Felder, Wälder und Flüsse bekannt ist, so ist das ein Maassstab, der angiebt, wie weit sie davon entfernt ist. Verbirgt ihr jedoch eine Erhöhung die dazwischen liegenden Dinge, so wird sie seine Entfernung nur dann beurtheilen können, wenn sie irgend ein Umstand an seine Grösse erinnert. Ein unbewegliches Pferd z. B. kann ihr ziemlich klein und nahe erscheinen. Es bewegt sich, sie erkennt es an seinen Bewegungen wieder, urtheilt sofort, dass es seine gewöhnliche Grösse habe und nimmt es als entfernt wahr.

Sie hält es darum zunächst für ziemlich klein und nahe, weil ihr kein dazwischen liegendes Objekt seine Entfernung zeigt und sie durch keinen Umstand erfährt, was es sein könne. Allein sobald sie es an der Bewegung wiedererkennt, sieht sie es ungefähr in der Grösse, die, wie sie weiss, diesem Thiere zukommt, und sieht es darum weit von sich, weil sie urtheilt, Entfernung sei die einzige Ursache, die es ihren Augen so verschwommen habe darstellen können.

31. Mit jenen Hülfsmitteln erkennt sie also die Entfernungen recht gut durch das Auge; es gelingt ihr jedoch nicht, sobald sie von ihnen im Stiche gelassen wird, und ihr Blick verengert sich, wo sie keine dazwischen liegenden Dinge mehr sieht und nur Körper wahrnimmt, deren

Grösse sie durch das Tastgefühl nicht erfahren hat. Der Himmel scheint ihr ein Gewölbe zu bilden, das sich nicht über die Gebirge erhebt und sich nicht über die Fluren hinaus erstreckt, die ihr Auge überschaut. Zeige ihr andere Dinge über diesen Bergen und hinter diesen Fluren, so wird jenes Gewölbe grössere Höhe und Ausdehnung bekommen. Aber es würde eine noch geringere haben, wollte man annehmen, dass die Berge weniger hoch und die Fluren in engere Grenzen eingeschlossen seien. Der Gipfel eines Baumes würde ihr den Himmel zu berühren scheinen.*)

Diese Erscheinung ist also, wie gesagt, die nämliche, wie die, welche ihren Gesichtskreis auf zwei Fuss von ihr einengte, und weil ihr die Gestirne, in Ermangelung eines Anhaltes zur Beurtheilung ihrer Entfernung, alle gleich weit entfernt erscheinen, so ist das ein Beweis dafür, dass bei der oben von uns aufgestellten Annahme ihr alle Dinge erreichbar scheinen mussten.

32. Ist sie jedoch mit den Grössen vertraut geworden, so vergleicht sie dieselben und diese Vergleichung beeinflusst die Urtheile, die sie über sie fällt. Anfänglich hält sie ein Ding weder für an sich gross, noch für an sich klein, sondern beurtheilt es mit Bezug auf Grössen, die, weil sie mit ihnen mehr vertraut ist, für sie den Maassstab zu allen andern abgeben. Sie sieht z. B. Alles gross, was über, und Alles klein, was unter ihrer Grösse ist. Diese Vergleiche vollziehen sich späterhin so schnell, dass sie von ihr nicht mehr bemerkt werden, und von nun an werden Grösse und Kleinheit selbständige Vorstellungen für sie. Eine zwanzig Fuss hohe Pyramide, die sie neben einer von zehn Fuss an und für sich gross gefunden hat, wird sie neben einer vierzig Fuss hohen für an und für sich klein halten und wird nicht auf den Gedanken kommen, dass sie die nämliche sei.

Uebrigens ist es zu diesen Versuchen nicht nothwendig, dass die Dinge von einerlei Art sind, wenn nur das Auge Gelegenheit hat, Grösse mit Grösse zu vergleichen.

---

*) Auch die bekannte Beobachtung, dass der Mond am Horizonte grösser erscheint als im Zenith, hängt damit zusammen.

Darum werden ihr in einer weiten Ebene die nämlichen Gegenstände kleiner erscheinen, als in einer von Hügeln durchzogenen Landschaft.

Diese Art, die Grössen zu vergleichen, ist ebenfalls ein Umstand, der dazu beiträgt, dieselben für das Auge, je nachdem sie entfernter und besonders auch höher sind, zu verkleinern. Denn das Auge kann einem Objekte, das vor ihm zurückweicht oder in die Luft ragt, nicht folgen, ohne es mit einem um so grössern Raume zu vergleichen, je grösser die Entfernung ist, in der es gesehen wird.

33. Das sind die Mittel und Wege, wie die Statue den Raum, die Entfernungen, Lagen, Gestalten, Grössen und die Bewegung mit dem Gesichtsinn beurtheilen lernen wird. Je mehr sie sich ihrer Augen bedient, desto besser findet sie sich in deren Gebrauch. Sie bereichern das Gedächtniss mit den schönsten Vorstellungen, ergänzen die Unvollkommenheit der andern Sinne, urtheilen über die Dinge, welche jenen unzugänglich sind, und dringen bis zu einem Raume vor, zu dem allein die Einbildungskraft noch etwas zusetzen kann. Auch verknüpfen sich ihre Vorstellungen so fest mit allen andern, dass es der Statue fast nicht mehr möglich ist an riechende, tönende oder greifbare Dinge zu denken, ohne sie alsbald mit Licht und Farbe zu bekleiden. Dadurch, dass sie sich die Fertigkeit aneignen, ein Gesammtbild im Ganzen aufzufassen, ja selbst mehrere zu überschauen und über ihre gegenseitigen Beziehungen zu urtheilen, dadurch erlangen sie eine so überlegene Unterscheidungsgabe, dass die Statue vorzugsweise sie zu Rathe zieht. Sie lässt es sich daher weniger angelegen sein, die Lagen und Entfernungen am Schall herauszuhören, die Körper an den feinen Unterschieden der Düfte, die sie aushauchen, oder an den Verschiedenheiten, welche die Hand auf ihrer Oberfläche entdecken kann, zu erkennen. Gehör, Geruch und Getast werden mithin weniger geübt, werden allmählich träger, achten an den Körpern nicht mehr auf alle die Verschiedenheiten, die sie früher herausfanden, und verlieren in dem Maasse an Feinheit, als das Gesicht an Scharfblick zunimmt.

IV.

Warum man geneigt ist, dem Gesichtsinn Vorstellungen zuzuschreiben, die man allein dem Tastsinn verdankt. Durch welche Reihe von Betrachtungen es gelungen, dieses Vorurtheil zu zerstören.

1. Es ist uns so zur Natur geworden, Grössen, Gestalten, Entfernungen und Lagen mit dem Auge zu beurtheilen, dass man vielleicht immer noch viele Mühe haben wird, sich einzureden, es sei das nur eine der Erfahrung zu dankende Gewöhnung. Alle diese Vorstellungen scheinen mit den Farbenempfindungen so innig verknüpft zu sein, dass man sich nicht denken kann, sie seien jemals von ihnen getrennt gewesen. Das ist wohl der einzige Umstand, der in dem Vorurtheil erhalten kann. Aber um es gänzlich zu zerstören, braucht man nur von ähnlichen Annahmen, wie wir oben, auszugehen.

2. Unsere Statue würde unfehlbar glauben, Gerüche und Töne kämen ihr durch die Augen zu, wenn wir ihr Gesicht, Gehör und Geruch zusammen geben und annehmen wollten, diese drei Sinne würden immer so miteinander geübt, dass sie bei jeder Farbe, die sie sieht, einen bestimmten Duft riecht und einen bestimmten Ton hört und dass sie aufhört, zu riechen und zu hören, wenn sie nichts sieht.

Darum also, weil die Gerüche und Töne sich mittheilen, ohne sich mit den Farben zu vermischen, findet sie so gut heraus, was dem Gehör und dem Geruche gehört. Allein da der Gesicht- und der Tastsinn gleichzeitig thätig sind, der eine, um uns von Licht und Farbe, der andere, um uns von Grösse, Gestalt, Entfernung und Lage Vorstellungen zu geben, so unterscheiden wir nur schwer, was jedem dieser Sinne zugehört und legen einem allein bei, was wir unter sie theilen müssten. So bereichert sich das Gesicht auf Kosten des Tastsinnes, weil es nur mit diesem oder nur in Folge der von ihm empfangenen Unterweisungen thätig ist und seine Empfindungen darum mit den Vorstellungen, die es ihm verdankt, sich mischen. Das Tastgefühl hingegen ist oft

allein thätig und macht es uns unmöglich, zu denken, dass Licht- und Farbenempfindungen ihm zugehören. Wenn jedoch die Statue immer nur die Körper sähe, welche sie berührt, und immer nnr die berührte, welche sie sieht, so würde sie nicht einmal auf die Vermuthung kommen, dass sie Augen hat. Ihre Hände würden ihr Alles zugleich zu sehen und zu berühren scheinen.

Es sind also Gewohnheitsurtheile, welche bewirken, dass wir Vorstellungen, die wir nur dem Getast verdanken, dem Gesichtsinn zuschreiben.

3. Es ist meines Erachtens wünschenswerth, dass man, wenn eine Entdeckung gemacht worden, die ersten Muthmaassungen der Philosophen und besonders die Erwägungen derer kennen lernt, die auf dem Punkte standen, das Wahre zu treffen.

Malebranche ist wohl der Erste, der gesagt hat, dass sich Urtheile in unsere Empfindungen einmischen. Sehr viele Leser, bemerkt er, würden über diese Ansicht betroffen sein. Aber sie werden es besonders dann sein, wenn sie die Erläuterungen lesen, die dieser Philosoph dazu giebt; denn er vermeidet ein Vorurtheil nur, um in einen Irrthum zu verfallen. Da er nicht zu begreifen vermag, wie wir diese Urtheile selber bilden könnten, so schreibt er sie Gott zu, eine sehr bequeme Art zu philosophiren, und fast immer die letzte Zuflucht der Philosophen.

„Ich glaube darauf hinweisen zu müssen," sagt er,*) „dass es keineswegs unsere Seele ist, welche die Urtheile über die Entfernung, Grösse etc. der Dinge bildet, ... sondern dass es Gott zufolge der Gesetze der Vereinigung von Seele und Leib thut. Aus diesem Grunde habe ich derartige Urtheile natürliche genannt, um anzudeuten, dass sie in uns, ohne uns und wider unsern Willen zu Stande kommen .... Gott allein kann uns in einem Augenblick von der Grösse, Gestalt, Bewegung und den Farben der uns umgebenden Dinge unterrichten."

Er setzt in einer Erläuterung zur Optik noch weiter auseinander,**) wie er es sich denkt, dass Gott diese Urtheile für uns bilde.

---

*) Rech. de la Vérité, liv. I. chap. 9.
**) No. 26 und 33.

Locke war nicht der Mann, dergleichen Systeme aufzustellen. Er erkennt an, dass wir konvexe Figuren nur vermöge eines Urtheils sehen, welches wir selbst bilden und in dem wir uns eine Fertigkeit angeeignet haben. Allein der Grund, den er dafür angiebt, ist nicht befriedigend.

„Da wir uns," sagt er,*) „im täglichen Leben daran gewöhnt haben, zu unterscheiden, welcherlei Bilder die konvexen Körper für gewöhnlich in uns erzeugen, und welche Aenderungen in der Zurückstrahlung des Lichtes je nach der Verschiedenheit der fühlbaren Gestalt der Körper eintreten, so setzen wir alsbald an die Stelle dessen, was uns erscheint, gleich die Ursache des Bildes, das wir sehen, und zwar vermöge eines Urtheils, welches uns durch Gewohnheit geläufig geworden. Daher bilden wir uns, indem wir mit dem Sehen ein Urtheil verbinden und mit ihm zusammenfliessen lassen, die Vorstellung einer konvexen Figur . . . . . ."

Kann man annehmen, dass die Menschen die Bilder kennen, welche die konvexen Körper in ihnen erzeugen, und die Aenderungen, die in der Zurückwerfung des Lichts je nach der Verschiedenheit der fühlbaren Gestalten der Körper eintreten?

Molineux**) scheint bei seiner Aufstellung eines Problems, das Veranlassung gegeben hat, Alles ans Licht zu ziehen, was das Gesicht betrifft, das Wahre doch nur zum Theil getroffen zu haben.

„Man denke sich," lässt ihn Locke sagen,***) „einen bereits erwachsenen Blindgebornen, den man gelehrt hat eine Kugel und einen Würfel von einerlei Metall und ungefähr der nämlichen Grösse durch die Berührung zu unterscheiden . . . . Es ist fraglich, ob er sie, wenn er sie sieht, wird unterscheiden können."

Die Bedingungen, dass diese zwei Körper von einerlei Metall und gleicher Grösse seien, sind überflüssig, und die letztere scheint vorauszusetzen, dass das Gesicht ohne

*) Essay, II., 9, 8.
**) Ueber ihn vergl. Theil I, XI, 1 am Schlusse.
***) A. a. O.

Hülfe des Tastgefühls verschiedene Grössenvorstellungen geben kann. Ist das so, dann sieht man nicht ein, warum Locke und Molineux leugnen, dass es die Figuren ganz allein erkennen könne.

Zudem hätten sie dasselbe wie bei den Figuren auch in Betreff der Entfernungen, Lagen und Grössen folgern und schliessen sollen, dass ein Blindgeborner in dem Augenblick, wo er die Augen dem Licht öffnet, über nichts von dem Allen urtheilt. Denn das findet sich Alles im Kleinen in der Wahrnehmung der verschiedenen Theile einer Kugel und eines Würfels. Man widerspricht sich, wenn man annimmt, dass ein Auge, welches Lagen, Grössen und Entfernungen erkennt, die Figuren nicht zu erkennen vermöge.*) Dr. Barklai hat zuerst den Ge-

*) Hier liegt offenbar ein Missverständniss Condillac's zu Grunde. Molyneux will nicht sagen, dass die beiden Gesichtsvorstellungen von der Kugel und vom Würfel nicht verschieden seien, sondern nur, dass der operirte Blindgeborne nicht weiss, wie die Kugel und die Würfelform aussieht, weil er sie nur nach ihren Wirkungen auf den Tastsinn kennt. Die beiden Formen erscheinen ihm wohl verschieden, aber dennoch kann er nicht sagen, welche der Kugel und welche dem Würfel angehört. Wären sie in der Grösse sehr verschieden, und diese Verschiedenheit dem Tastsinn schon früher bekannt geworden, so würde das Auge an der Grössenwahrnehmung einen Anhalt für das Wiedererkennen der beiden Figuren haben. Denn Condillac's Bestreitung der Grössenwahrnehmung kommt, wie wir früher sahen, darauf hinaus, dass er der Seele die Fähigkeit abspricht, bestimmte Grössen sofort dem Gedächtnisse einzuprägen, also Vorstellungen von bestimmten Grössen zu bilden. Die Grössenwahrnehmung selbst wird dadurch nicht umgestossen. „Man kann eine Mannichfaltigkeit von Elementen nicht in regelmässiger, räumlicher Anordnung anschauen, ohne damit implicite schon über die Grösse dieser Elemente und die Entfernungen ihrer einzelnen Punkte von einander zu urtheilen.“ (Lotze, Med. Psych., p. 371.) Die Feinheit der Beurtheilung wird allerdings erst durch das Muskelgefühl ermöglicht, das sich mit den Bewegungen des Auges verbindet.

danken gehabt, das Gesicht könne für sich allein über nichts von dem Allen urtheilen.*)

Eine andere Folgerung, die Locken nicht hätte entgehen sollen, ist die, dass Augen ohne Erfahrung Licht und Farben nur in sich sehen würden, und dass allein das Getast sie lehren kann nach aussen zu sehen.**)

Endlich hätte Locke beachten sollen, dass sich Urtheile mit allen unseren Empfindungen vermengen, durch welches Organ sie auch der Seele übermittelt werden mögen. Aber er sagt gerade das Gegentheil.***)

Alles das beweist, dass viel Zeit, viele Missgriffe und viele Halbwahrheiten erforderlich sind, ehe man zur Wahrheit gelangt. Oft ist man ihr ganz nahe und kann sie doch nicht greifen.

V.

Von einem Blindgebornen, dem der Staar gestochen wurde.

1. Chezelden, ein berühmter Londoner Chirurg, hat mehrmals Gelegenheit gehabt, Blindgeborne, denen er den Staar gestochen, zu beobachten. Da er bemerkte, dass ihm alle ungefähr dasselbe sagten, so hat er sich

---

*) In dem „Essay towards a new Theory of Vision", welchen Berkeley (Cond. ändert die Schreibung fremder Eigennamen nach der Aussprache seiner Landsleute) 1709 zuerst veröffentlicht hat, und in seinen „Prinzipien der menschlichen Erkenntniss." Man sehe Ueberweg's Anmerkung zu der betreffenden Stelle der „Prinzipien" in der „Philos. Bibliothek" Bd. 12 S. 128.

**) „Augen ohne Erfahrung," d. h. ehe sie durch den Tastsinn belehrt sind, wissen weder von sich, noch von äusseren Objekten, weder von einem „Innen", noch von einem „Aussen".

***) II. 9, §. 9.

darauf beschränkt, über den zu berichten, aus welchem er die meisten Einzelheiten herausgebracht hat.*)

Dieser war ein junger Mann von 13 bis 14 Jahren. Es wurde ihm schwer, sich zu der Operation zu entschliessen; er konnte sich nicht denken, was ihm mangeln sollte. Werde ich, sagte er, meinen Garten darum besser kennen lernen? Werde ich mich freier darin bewegen? Habe ich übrigens nicht vor den Andern den Vortheil voraus, dass ich bei Nacht mit grösserer Sicherheit gehe? So setzte er wegen der Entschädigungen, die er in seinem Zustande fand, voraus, er sei eben so gut bedacht, wie wir. Offenbar konnte er den Mangel eines Gutes, welches er nicht kannte, nicht empfinden.

Als er aufgefordert wurde, sich den Staar stechen zu lassen, damit es ihm vergönnt sei, Abwechselung in seine Spaziergänge zu bringen, so erschien es ihm bequemer, an den Orten zu bleiben, die er vollkommen kannte; denn er konnte nicht begreifen, dass es ihm jemals eben so leicht sein könne, sich da mit dem Auge zurechtzufinden, wo er noch nicht gewesen. Er würde also nicht in die Operation gewilligt haben, hätte er nicht gewünscht, lesen und schreiben zu können. Dieser Grund allein bestimmte ihn, und man begann damit, ihm den Staar an dem einen seiner Augen zu stechen.

2. Bemerkt muss werden, dass er nicht so ganz blind war, dass er nicht den Tag von der Nacht unterschieden hätte. Bei hellem Lichte erkannte er sogar Weiss, Schwarz und Roth. Allein diese Empfindungen waren so verschieden von denen, die er späterhin hatte, dass er sie nicht wiedererkennen konnte.

3. Als er zu sehen begann, schienen ihm die Dinge die äussere Fläche seines Auges zu berühren. Der Grund davon ist leicht zu begreifen.

Ehe man ihm den Staar stach, hatte er oft bemerkt, dass er, sobald er die Hand auf seine Augen legte, das Licht nicht mehr sah. Er gewöhnte sich also daran, es nach aussen zu verlegen. Allein weil es nur ein schwacher und undeutlicher Schimmer war, so unterschied er die

*) Philos. Transactions No. 402 Jahrg. 1728.

Farben nicht hinlänglich, um die Körper, von denen sie ausgingen, entdecken zu können. Er verlegte sie also nicht in eine bestimmte Entfernung, es war ihm also nicht möglich, Tiefe zu erkennen, und folglich musste es ihm vorkommen, als berührten sie seine Augen unmittelbar. Nun konnte aber die Operation keine andere Wirkung hervorbringen, als dass sie das Licht stärker und deutlicher machte. Jener junge Mann musste es also auch jetzt noch da sehen, wohin er es bisher verlegt hatte, nämlich dicht an seinem Auge. Demzufolge nahm er nur eine Fläche von der Grösse dieses Organs wahr.

4. Er bestätigte jedoch die Wahrheit der von uns gemachten Beobachtungen; *) denn Alles, was er sah, erschien ihm erstaunlich gross. Da sein Auge noch nicht Grössen unter einander verglichen hatte, so konnte es in dieser Hinsicht keine relativen Vorstellungen haben. Es vermochte also die Grenzlinien der Dinge noch nicht herauszufinden, und die Fläche, von der es berührt wurde, musste ihm, wie der Statue, unermesslich gross erscheinen. Auch versichert man uns, es sei einige Zeit vergangen, ehe er begriff, dass hinter dem Gesehenen etwas sei.

5. Er nahm alle Dinge in buntem Gemisch und in dem wirrsten Durcheinander wahr und unterschied sie nicht, so verschieden auch ihre Gestalt und Grösse sein mochte. Hatte er doch noch nicht gelernt, mit dem Gesichte mehrere Ganze aufzufassen. Wie hätte er es auch lernen sollen? Seine Augen, die nie etwas analysirt hatten, verstanden es nicht, anzuschauen, und folglich auch nicht, verschiedene Dinge zu bemerken und sich von jedem deutliche Vorstellungen zu bilden.**)

In dem Maasse jedoch, als er sich daran gewöhnte, dem Lichte Tiefe zu geben und so zu sagen vor seinen Augen einen Raum zu schaffen, setzte er jedes Ding in

---

*) III. 2, §. 5.

**) Es ging ihm, wie es auch uns beim Anblick eines verwickelten, figurenreichen Gemäldes ergeht, so lange wir noch nicht herausgefunden haben, was jeder Figur zugehört.

verschiedene Entfernungen, wies er jedem den Ort an, den es einnehmen sollte, und begann er, mit dem Auge Gestalt und relative Grösse zu beurtheilen.

6. So lange er sich mit diesen Vorstellungen noch nicht vertraut gemacht hatte, wurde es ihm schwer, sie zu vergleichen, und er konnte sich ganz und gar nicht vorstellen, wie wohl die Augen Richter über Grössenverhältnisse sein könnten. Darum sagte er auch, als er noch nicht aus dem Zimmer herausgekommen war: obgleich er wisse, dass es kleiner als das Haus sei, so begreife er doch nicht, wie es ihm beim Sehen würde kleiner erscheinen können. Sein Auge hatte in der That bisher Vergleiche dieser Art nicht angestellt. Aus eben diesem Grunde erschien ihm ein zolllanger Gegenstand, an sein Auge gebracht, eben so gross als das Haus.

7. So neue Empfindungen, bei denen er jeden Augenblick Entdeckungen machte, konnten nicht verfehlen, in ihm das Verlangen zu erregen, Alles zu sehen und Alles mit dem Auge zu erforschen. Auch beobachtete er, als man ihm Dinge zeigte, die er am Gefühl wiedererkannte, diese sorgfältig, um sie ein ander Mal am Aussehen wiederzuerkennen. Er verwandte sogar darum um so mehr Aufmerksamkeit darauf, weil er sie anfänglich weder an ihrer Gestalt noch an ihrer Grösse wiedererkannt hatte; aber er hatte so viel zu behalten, dass er das Aussehen mancher Dinge vergass, je mehr er andere sehen lernte. Ich lerne, sagte er, an einem Tage tausenderlei Dinge und vergesse eben so viele.

8. In dieser Lage mussten die Dinge, welche das Licht am besten zurückwerfen, und deren Gesammtbild sich leichter auffassen lässt, ihm vor anderen gefallen. Solche sind die glatten und regelmässigen Körper. Auch versichert man uns, dass sie ihm angenehmer dünkten, aber er konnte keinen Grund dafür angeben. Sie gefielen ihm sogar bereits zu einer Zeit besser, als er noch nicht recht sagen konnte, welche Gestalt sie hätten. [1])

[1]) Ich halte mich für verpflichtet, darauf hinzuweisen, dass dies nicht genau nach Chezelden's Bericht ist. Denn wo er sagt, dass der junge Mann die Dinge nicht erkennen konnte, so verschieden sie auch nach Form und Grösse sein mochten, da versichert er gleichzeitig, dass er die,

welche regelmässig waren, viel angenehmer fand. Mir erscheint das geradezu widersprechend,*) und Chezelden hat sich nicht sorgfältig genug erklärt. Es war natürlich, dass der junge Mann im ersten Augenblick, wo er das Licht sah, weder Form noch Grösse unterschied; es wäre ihm jedoch nicht möglich gewesen, grösseres Vergnügen beim Anblick regelmässiger Objekte zu finden, wenn sein Sehen verworren geblieben wäre. Er hat sie also erst dann für angenehmer halten können, als er anfing Formen und Grössen zu unterscheiden. Es wurde ihm ohne Zweifel schwer, seinen Beobachtern die Verschiedenheiten zu erklären, die er damals bemerkte, und das ist vielleicht der Grund, warum man glaubte, dass sie ihm bis dahin entgangen seien.

9. Da das Relief der Dinge in der Malerei nicht so bemerkbar ist, wie in der Wirklichkeit, so hielt der junge Mann die Gemälde längere Zeit nur für bunt gefärbte Flächen. Erst nach Verlauf zweier Monate schienen sie ihm feste Körper vorzustellen, und zwar schien er diese Entdeckung plötzlich zu machen. Ueberrascht von dieser Erscheinung betrachtete, befühlte er sie und fragte: Welcher Sinn täuscht mich, das Gesicht oder das Gefühl?

10. Ein wahres Wunder aber war für ihn das Miniaturbild seines Vaters. Dasselbe erschien ihm eben so wunderlich, als „wenn man einen Scheffel in eine Kanne stecken wollte", wie er sich ausdrückte. Sein Erstaunen hatte seinen Grund in der von seinem Auge angenommenen Gewöhnung, die Form mit der Grösse eines Dinges in Verbindung zu bringen. Er hatte sich noch

*) Der scheinbare Widerspruch klärt sich durch Condillac's schon erwähntes Missverständniss auf. Der Operirte nahm wohl die Verschiedenheit seiner Gesichtsempfindungen wahr, wusste aber noch nicht, auf welche Tastempfindungen (an denen er die Dinge allein kannte) er sie zu beziehen hatte. Nur dieses Wiedererkennen war ihm nicht möglich.

nicht an den Gedanken gewöhnt, dass Beides getrennt sein kann.

11. Wir haben einen Hang zu vorgefassten Meinungen und nehmen gern an, dass an einem Objekte, das uns gefallen hat, Alles gut sei. So schien auch dieser junge Mann davon überrascht, dass die Personen, die er am meisten liebte, nicht die schönsten waren, und dass die Gerichte, die ihm am besten schmeckten, nicht auch die angenehmsten für das Auge waren.

12. Je mehr er sein Gesicht übte, desto mehr schätzte er sich glücklich, dass er eingewilligt hatte, sich den Staar stechen zu lassen, und er sagte, jedes neue Objekt sei für ihn ein neuer Genuss. Besonders entzückt schien er, als man ihn nach Epsom führte, wo eine sehr schöne Fernsicht ist. Er nannte dieses Schauspiel eine neue Art des Sehens. Er hatte nicht Unrecht; denn es giebt wirklich so viele Arten des Sehens, als verschiedene Urtheile in den Sehvorgang eingehen, und wie viele müssen nicht in den Anblick einer sehr weiten und mannichfaltigen Landschaft eingehen! Er fühlte es besser als wir, weil er sie nicht ohne Schwierigkeit bildete.

13. Man giebt an, dass Schwarz ihm unangenehm war, und dass er sich sogar von Schauder erfasst fühlte, als er zum ersten Mal einen Neger sah; vielleicht darum, weil ihn diese Farbe an seinen ersten Zustand erinnerte.*)

14. Ueber ein Jahr später machte man endlich die Operation auch am andern Auge, und sie gelang gleicherweise. Er sah mit diesem Auge Alles gross, aber kleiner als mit dem ersten. Ich glaube den Grund dieser Ver-

---

*) Aus diesem Grunde sicherlich nicht. Der Widerwille gegen das Schwarze scheint vielmehr in unserer Organisation seine Ursache zu haben. Jede Farbenempfindung ist wohl darum, weil sie die Nerventhätigkeit in irgend einer Weise ändert, mit einem Gefühle verbunden, und das Gefühl der Unlust, welches sich an die Empfindung „Schwarz“ knüpft, trat gerade deshalb hier mit besonderer Stärke auf, weil es noch ohne viele Associationen, also verhältnissmässig rein und unvermischt wirken konnte.

schiedenheit darin zu erkennen: Der junge Mann, der im Voraus wusste, dass er mit diesem ebenso sehen müsse, vermengte mit den Empfindungen, die es ihm übermittelte, die Urtheile, in denen er sich mit dem zuerst operirten eine Fertigkeit erworben hatte. Allein da er beim ersten Anblick noch nicht mit der gleichen Bestimmtheit verfahren konnte, so sah er die Dinge mit diesem Auge noch zu gross. Dieselbe vorgefasste Meinung konnte auch davon der Grund sein, dass er sie weniger verworren sah, als mit dem ersten; doch sagt man darüber nichts.

Als er zum ersten Male ein Objekt mit beiden Augen sah, meinte er es noch einmal so gross zu sehen, weil es naturgemässer war, dass das kleinsehende Auge zu den wahrgenommenen Grössen etwas hinzusetzte, als dass das grosssehende etwas hinwegnahm.

Seine Augen sahen jedoch nicht doppelt, weil der Tastsinn, der das eben dem Lichte geöffnete Auge die Dinge herausfinden lehrte, es diese da sehen liess, wo er sie dem andern zeigte.*)

15. Uebrigens bemerkt Chezelden, in grosse Verlegenheit seien die Blindgebornen, denen er den Staar gestochen, darüber gerathen, wie sie die Augen auf die Dinge, die sie ansehen wollten, zu richten hätten. Das musste so sein; denn da sie bis dahin nicht nöthig hatten, sie zu bewegen, so hatten sie sich in ihrer Leitung keine Fertigkeit erwerben können, und dadurch wird das bestätigt, was ich nachgewiesen habe.

Es ist nicht möglich, dass bei Beobachtungen, die man zum ersten Male an Erscheinungen macht, zu denen tausenderlei schwer erkennbare Einzelheiten gehören, nichts zu wünschen übrig bleibe. Allein sie dienen wenigstens dazu, Gesichtspunkte zu schaffen, von denen aus man ein anderes Mal mit mehr Erfolg beobachten kann. Mit den meinigen will ich mich im folgenden Kapitel vorwagen.

---

*) Helmholtz bespricht Chesselden's Beobachtungen in seiner „Physiolog. Optik“ §. 28.

VI.

Wie man einen Blindgebornen, dem man den Staar sticht, beobachten könnte.

1. Eine vor der Staaroperation zu treffende Vorsichtsmaassregel würde die sein, dass man den Blindgebornen veranlasst über die Vorstellungen nachzudenken, die er durch den Tastsinn empfangen hat, so dass er, wenn er darüber Rechenschaft zu geben im Stande ist, sicher angeben kann, ob das Gesicht sie ihm übermittelt, und dass er aus eignem Antrieb sagen kann, was er sieht, ohne dass man eigentlich nöthig hätte, Fragen an ihn zu richten.

2. Ist der Staar gestochen, so würde es nothwendig sein, ihm den Gebrauch seiner Hände so lange zu verwehren, bis man die Vorstellungen erkannt hat, für welche die Mitwirkung des Tastsinns unnütz ist. Man müsste darauf achten, ob das Licht, welches er wahrnimmt, ihm sehr ausgedehnt erscheint; ob es ihm möglich ist, seine Grenzlinien anzugeben, ob es so verschwommen ist, dass er an ihm nicht mehrere Modifikationen unterscheiden kann.

Nachdem man ihm zwei Farben einzeln gezeigt hat, müsste man sie ihm mit einander zeigen und ihn fragen, ob er von dem, was er gesehen hat, etwas wiedererkenne. Bald müsste man sie nach einander in grosser Zahl unter seinen Augen vorüberziehen lassen, bald sie gleichzeitig vorführen und untersuchen, wie viele von ihnen er auf einmal erkennen kann. Besonders darauf müsste man sehen, ob er die Grössen, Figuren, Lagen, Entfernungen und Bewegung erkennt! Doch müsste man ihn geschickt befragen, und alle Fragen, welche die Antwort andeuten, vermeiden. Wollte man ihn fragen, ob er ein Dreieck oder ein Viereck sieht, so hiesse das ihm sagen, wie er sehen soll, und seinen Augen Unterricht ertheilen.

3. Ein sehr sicheres Mittel, Erfahrungen zu machen, die alle Zweifel zu zerstreuen vermöchten, wäre das, wenn man den Blinden, dem man eben den Staar gestochen, in eine gläserne Zelle einschlösse. Denn entweder wird er die draussen befindlichen Dinge sehen und über ihre Form und Grösse urtheilen, oder er wird nur

den durch die Wände seiner Zelle eingeschränkten Raum wahrnehmen und alle jene Dinge nur für verschieden gefärbte Flächen nehmen, die sich ihm nur so weit auszudehnen scheinen, als er mit der Hand reichen kann.

Im ersten Falle wird es ein Beweis dafür sein, dass das Auge urtheilt, ohne das Getast zu Hülfe genommen zu haben, und in dem zweiten, dass es erst dann urtheilt, wenn es dieses zu Rathe gezogen hat.

Wenn, wie ich annehme, dieser Mensch nichts als ausser seiner Zelle befindlich sieht, so folgt daraus, dass der Raum, den er mit dem Auge entdeckt, um so beschränkter sein wird, je kleiner seine Zelle ist; er wird einen Fuss, einen halben Fuss oder noch kleiner sein. Dadurch wird man sich überzeugen, dass er die Farben nicht ausserhalb seiner Augen hätte sehen können, wenn ihn der Tastsinn nicht gelehrt hätte, sie an den Wänden seiner Zelle zu sehen.

VII.

Von der Vorstellung, welche das mit dem Tastsinn verbundene Gesicht von der Dauer gewährt.

1. Wenn unsere Statue zum ersten Male das Licht geniesst, so weiss sie noch nicht, dass die Sonne der Grund davon ist. Um so zu urtheilen, müsste sie bemerkt haben, dass das Tageslicht fast zugleich mit dem Verschwinden dieses Gestirnes aufhört. Dieses Ereigniss nimmt sie, wenn es das erste Mal eintritt, jedenfalls sehr Wunder. Sie glaubt die Sonne für immer verloren. Von dichter Finsterniss umgeben, befürchtet sie, dass alle Dinge, welche von ihr erleuchtet wurden, mit ihr verloren seien; sie wagt sich kaum von der Stelle; die Erde, meint sie, werde unter ihren Tritten schwinden. Allein in dem Augenblicke, wo sie sich bemüht, sie durch Tasten zu erforschen, wird der Himmel hell, der Mond verbreitet sein Licht, eine Menge Sterne glänzen am Firmamente. Ueber dieses Schauspiel betroffen, weiss sie nicht, ob sie ihren Augen trauen soll.

Bald ladet sie das Schweigen der ganzen Natur zum Schlummer ein. Eine wonnige Ruhe setzt ihre Sinne ausser Thätigkeit; ihr Augenlid wird schwer; ihre Vorstellungen schwinden, vergehen: sie schläft ein.

Wie gross ist ihre Ueberraschung, wenn sie beim Erwachen das Gestirn, das sie für immer erloschen glaubte, wiederfindet. Sie zweifelt daran, dass es verschwunden gewesen sei, und weiss nicht, was sie von dem Schauspiel, das darauf folgte, denken soll.

2. Diese Umläufe sind jedoch so häufig, dass sie ihre Zweifel endlich zerstreuen müssen. Sie urtheilt, die Sonne werde wieder erscheinen und verschwinden, weil sie bemerkt hat, dass sie mehrmals erschienen und verschwunden ist, und fällt dieses Urtheil mit um so grösserer Zuversicht, weil es durch die Ereignisse immer bestätigt worden ist. Die Aufeinanderfolge von Tagen und Nächten wird für sie also etwas ganz Selbstverständliches. Somit beruhen ihre Vorstellungen von „Möglichkeit" bei der Unwissenheit, in der sie sich befindet, nur auf Gewohnheitsurtheilen. Das ist von uns bereits früher beobachtet worden und muss sie unfehlbar zu vielen Irrthümern verleiten. Etwas z. B., das heute unmöglich ist, weil das Zusammenwirken der Ursachen, die es allein herbeiführen können, nicht stattfindet, wird ihr möglich erscheinen, weil es gestern eingetreten ist.

3. Die Umläufe der Sonne ziehen ihre Aufmerksamkeit mehr und mehr auf sich. Sie beobachtet sie, wenn sie aufgeht, wenn sie untergeht, folgt ihr auf ihrem Laufe, und erkennt an der Aufeinanderfolge ihrer Vorstellungen, dass ein Zeitraum zwischen dem Auf- und Untergange dieses Gestirnes und wieder zwischen seinem Unter- und seinem Aufgange vergeht.

Somit wird die Sonne in ihrem Laufe für sie das Zeitmaass und bezeichnet die Dauer aller Zustände, die sie erlebt. Vorher mochte eine und die andere Vorstellung, eine und dieselbe Empfindung, die sich nie änderte, noch so lange währen: für sie war es nur ein untheilbarer Zeitpunkt, und welche Ungleichheit auch zwischen den Zeitpunkten ihrer Dauer sein mochte, ihr waren sie alle gleich; sie bildeten eine Aufeinanderfolge, an der sie weder Langsamkeit noch Schnelligkeit bemerken konnte. Aber jetzt, wo sie ihre eigne Dauer nach dem Raum be-

urtheilt, den die Sonne durchlaufen hat, erscheint sie ihr langsamer oder geschwinder. Somit beurtheilt sie, nachdem sie erst die Sonnenumläufe nach ihrer Dauer beurtheilt hat, nun ihre Dauer nach den Sonnenumläufen; und dieses Urtheil wird ihr so zur Natur, dass sie nicht mehr auf den Gedanken kommt, die Dauer werde ihr nur durch die Aufeinanderfolge ihrer Vorstellungen bekannt.

4. Je mehr sie die Ereignisse, von denen sie Erinnerung behält, und die, welche sie vorauszusehen gewöhnt ist, auf die verschiedenen Umläufe der Sonne bezieht, desto besser wird sie ihre ganze Folge auffassen. Sie wird also besser in die Vergangenheit und in die Zukunft sehen.

Nähme man uns alle Zeitmaasse, hätten wir keine Vorstellung mehr von Jahr, Monat, Tag, Stunde, vergässen wir sogar deren Namen: sicherlich würde alsdann die Dauer, da wir allein auf die Reihenfolge unserer Vorstellungen angewiesen wären, sich uns sehr undeutlich darstellen. Jenen Zeitmaassen also verdanken wir die deutlichsten Vorstellungen von ihr.

Beim Studium der Geschichte z. B. vergegenwärtigt die Reihenfolge der Thatsachen die Zeitdauer nur undeutlich; die Eintheilung der Dauer in Jahrhunderte, Jahre, Monate giebt eine deutlichere Vorstellung von ihr; die Verknüpfung endlich eines jeden Ereignisses mit seinem Jahrhundert, seinem Jahre, seinem Monat befähigt uns, sie nach der Reihe zu überblicken. Bei diesem Hülfsmittel kommt es besonders darauf an, dass man sich Epochen macht; auch unsere Statue kann das begreiflicher Weise.

Uebrigens ist es nicht nothwendig, dass die Umläufe von gleicher Dauer seien, um als Maass zu dienen; es genügt, dass die Statue es voraussetzt. Wir selbst urtheilen nicht anders.

5. Dreierlei wirkt also zu den Urtheilen mit, die wir über die Dauer fällen: erstens die Aufeinanderfolge unserer Vorstellungen, zweitens die Kenntniss der Sonnenumläufe, endlich die Verknüpfung der Ereignisse mit diesen Umläufen.

6. Darum kommen dem gemeinen Mann die Tage so lang und die Jahre so kurz, und nur einer kleinen Anzahl die Tage kurz und die Jahre lang vor.

Die Statue möge einige Zeit in einem Zustande sein, dessen Einförmigkeit sie langweilt: so wird sie die Zeit, wo die Sonne über dem Horizonte ist, um so mehr bemerken, und jeder Tag wird ihr unerträglich lang erscheinen. Geht das ein Jahr lang so fort, so sieht sie, dass ihre Tage alle einander ähnlich gewesen, und da ihr Gedächtniss die Reihenfolge derselben nicht durch eine Menge Ereignisse kennzeichnet, so scheinen sie ihr mit erstaunlicher Schnelligkeit verflossen zu sein.

Wenn dagegen ihre Tage in einem Zustand verbracht würden, der ihr gefällt, und jeder einzelne der Gedenktag eines besonderen Ereignisses sein könnte, so würde sie die Zeit, wo die Sonne über dem Horizonte ist, kaum bemerken und dieselben überraschend kurz finden. Ein Jahr dagegen würde ihr lang vorkommen, weil sie sich's als die Aufeinanderfolge einer Menge von Tagen, die durch eine Reihe von Ereignissen gekennzeichnet sind, vergegenwärtigt.

Das ist der Grund, warum wir uns bei Unthätigkeit über die Langsamkeit der Tage und die Schnelligkeit der Jahre beklagen. Beschäftigung dagegen lässt alle Tage kurz und die Jahre lang erscheinen; die Tage darum kurz, weil wir nicht auf die Zeit achten, deren Maassstab die Sonnenumläufe abgeben; die Jahre darum lang, weil wir uns ihrer mittels einer Reihe von Dingen erinnern, die eine beträchtliche Dauer voraussetzen.

VIII.

Wie das dem Tastsinn beigesellte Gesicht Kunde von der Dauer des Schlafes giebt und den Traumzustand von dem wachen unterscheiden lehrt.

1. Wenn unsere Statue eingeschlafen ist, als die Sonne im Osten stand, und aufwacht, wenn sie im Westen niedergeht, so wird sie urtheilen, dass ihr Schlaf eine gewisse Dauer gehabt habe, und, wenn sie sich keines Traumes erinnert, glauben, sie habe fortbestanden, ohne zu denken. Es könnte das jedoch möglicher Weise ein Irrthum sein; denn vielleicht ist der Schlaf nicht tief genug

gewesen, um die Thätigkeit der Seelenkräfte gänzlich aufzuheben.

2. Wenn sie sich dagegen erinnert, Träume gehabt zu haben, so hat sie ein Mittel mehr, über die Dauer ihres Schlafes Gewissheit zu erlangen. Woran aber wird sie die Täuschung durch Träume erkennen? An der auffälligen Art und Weise, wie sie ihrem Wissen widersprechen, welches sie vor dem Einschlafen hatte, und in dem sie sich beim Erwachen bestärkt fühlt.

Gesetzt z. B., sie habe während des Schlafes ganz aussergewöhnliche Dinge zu sehen geglaubt, und in dem Augenblick, ehe er endet, wähne sie an Orten zu sein, wo sie noch nicht gewesen. Jedenfalls ist sie erstaunt, dass sie sich beim Erwachen nicht dort befindet, sondern vielmehr den Ort wiedererkennt, wo sie sich schlafen legte, dass sie die Augen öffnet, als wenn sie dem Lichte lange geschlossen gewesen wären, und dass sie endlich den Gebrauch ihrer Glieder wieder aufnimmt, als wenn sie eben noch in vollkommener Ruhe gewesen wäre. Noch weiss sie nicht, ob sie sich getäuscht hat, oder ob sie sich täuscht. Scheinbar hat sie eben so viel Grund zu glauben, sie sei an einen andern Ort versetzt, als sie sei an demselben geblieben. Allein schliesslich bemerkt sie, wenn sie häufig Träume gehabt hat, an ihnen eine Verwirrung, bei welcher ihre Vorstellungen immer im Widerspruch stehen mit dem wachen Zustand, der auf sie folgt, wie mit dem, der ihnen vorausgegangen, und sie schliesst daraus, dass es nur Vorspiegelungen sind; denn da sie gewöhnt ist, ihre Empfindungen nach aussen zu beziehen, so findet sie an ihnen nur dann Realität, wenn sie Dinge entdeckt, auf welche sie dieselben auch jetzt noch beziehen kann.

IX.

Von der Reihe der Erkenntnisse, Abstraktionen und Begehrungen, wenn das Gesicht sich zum Tastsinn, Gehör und Geruch gesellt.

1. Wir haben bewiesen, dass es Urtheile sind, welche mit den Licht- und Farbenempfindungen die Vorstellungen von Raum, Grösse und Gestalt verknüpfen. Zunächst bilden sich diese Urtheile auf Veranlassung der Körper, die auf Gesicht und Getast gleichzeitig wirken; später werden sie so geläufig, dass die Statue sie selbst dann wiederholt, wenn das Ding nur auf das Auge einwirkt, und sie bildet sich dieselben Vorstellungen, als wenn Gesicht und Tastsinn noch immer zusammen urtheilten.

Dadurch werden Licht und Farben zu Eigenschaften der Dinge und verknüpfen sich mit dem Begriff der Ausdehnung, der Grundlage aller Vorstellungen, aus denen das Gedächtniss sich bildet.

Mithin erweitert sich dadurch die Reihe der Erkenntnisse, es kommt grössere Mannichfaltigkeit in die Kombinationen, und im Schlafe verursachen die ausfallenden Vorstellungen tausenderlei verschiedene Verbindungen. Trotz der Dunkelheit wird die Statue im Traume die Dinge mit demselben Licht erleuchtet und in denselben Farben sehen, wie am hellen Tage.

2. Von dem, was wir Empfindung nennen, wird sie einen allgemeineren Begriff bekommen; denn da sie weiss, dass Licht und Farben ihr durch ein besonderes Organ zukommen, so wird sie dieselben daraufhin ansehen und vier Arten Empfindungen unterscheiden.

3. Als sie auf das Gesicht beschränkt blieb, war eine Farbe nur eine einzelne Modifikation ihrer Seele. Jetzt wird jede Farbe eine abstrakte und allgemeine Vorstellung; denn sie bemerkt sie an mehreren Körpern; damit hat sie ein Mittel mehr, die Dinge in verschiedene Klassen einzutheilen.

4. Das Gesicht, das fast ganz passiv war, als es den einzigen Sinn der Statue ausmachte, zeigt sich, seit es mit dem Tastsinn verbunden ist, mehr aktiv; denn es versteht nun die ihm verliehene Kraft, sich auf die Gegenstände zu richten, anzuwenden. Es wartet nicht, bis es

ihre Einwirkung erfährt, sondern kommt ihr entgegen. Kurz, es versteht anzuschauen.

5. Weil die Selbstthätigkeit des Gesichtes zunimmt, so zeigt es sich um so deutlicher als der Sitz des Begehrens. Wir haben gesehen, dass das Begehren in der Wirksamkeit der Vermögen besteht, welche von der Unruhe, die durch Entbehrung eines Lustgefühls hervorgerufen wird, angeregt werden.

6. Auch wird die Einbildungskraft die Farben jetzt nicht mehr mit derselben Lebhaftigkeit vergegenwärtigen, weil man, je leichter es ist sich die Empfindungen selbst zu verschaffen, sich um so weniger darin übt, sie zu denken.

7. Endlich wird die Statue, da sie mit dem Gesichte ebenso, wie mit den drei anderen Sinnen, zum Aufmerken befähigt ist, sich von Tönen und Gerüchen dadurch abziehen können, dass sie sich der eifrigen Betrachtung eines farbigen Gegenstandes hingiebt. So haben die Sinne dieselbe Herrschaft über einander, welche die Einbildungskraft über sie alle hat.

X.

Von dem mit dem Tastsinn vereinigten Geschmack.

1. Der Geschmacksinn lernt so rasch, dass man kaum bemerkt, er habe eine Lehrzeit nöthig. Das musste so sein, weil er von den ersten Augenblicken unseres Entstehens an zu unserer Erhaltung nothwendig ist.

2. Der Hunger kann, wenn die Statue dieses Gefühl zum ersten Mal erfährt, noch kein bestimmtes Objekt haben; denn die zur Linderung geeigneten Mittel sind ihr gänzlich unbekannt. Sie verlangt also nach keinerlei Nahrung, sondern verlangt nur, aus einem ihr missfälligen Zustande herauszukommen.

In dieser Absicht giebt sie sich allen angenehmen Empfindungen hin, von denen sie Kenntniss hat. Es ist das einzige Gegenmittel, das sie anwenden kann, und das sie einigermaassen ihr Schmerzgefühl vergessen lässt.

3. Jedoch die Unruhe verdoppelt sich, verbreitet sich über alle Theile ihres Körpers und geht ganz besonders

auf ihre Lippen, in ihren Mund über. Alsdann wendet sich ihr Zahn gegen Alles, was sich ihr darbietet; sie beisst auf Steine, Erde, kaut Gras und geht zunächst darauf aus, sich von den Dingen zu nähren, die ihren Anstrengungen am wenigsten Widerstand entgegensetzen. Zufrieden mit einer Nahrung, die ihr Erleichterung verschafft hat, sinnt sie nicht darauf, bessere zu suchen. Sie kennt noch keine andere Lust beim Essen, als die, welche das Stillen des Hungers gewährt.

4. Aber da sie ein anderes Mal Früchte findet, deren Farben und Wohlgerüche ihre Sinne reizen, so greift sie darnach. Die Unruhe, die sie empfindet, so oft der Hunger sich erneut, ist für sie ein natürlicher Antrieb, alle Dinge, die ihr gefallen können, zu ergreifen. Jene Frucht bleibt in ihrer Hand, sie besieht, beriecht sie mit lebendigster Aufmerksamkeit. Ihr Hunger nimmt zu; sie beisst hinein, ohne davon einen andern Genuss als die Linderung ihres Schmerzgefühls zu erwarten. Aber wie gross ist ihr Entzücken! Mit welcher Lust schlürft sie nicht diese wonnigen Säfte! Und kann sie dem Reiz, davon zu essen und wieder zu essen, widerstehen?

5. Hat sie diese Erfahrung [1]) wiederholt gemacht, so kennt sie ein neues Bedürfniss, entdeckt, durch welches Organ sie es befriedigen kann, und erfährt, welche Dinge dazu geeignet sind. Alsdann ist der Hunger nicht mehr wie früher ein Gefühl, das kein bestimmtes Objekt hat, sondern sie strebt mit allen Kräften dahin, sich den Genuss dessen, was ihn zu stillen vermag, zu verschaffen.

[1]) So ist das Verfahren der Natur, wenn sie uns veranlassen will, zur Befriedigung unserer Begierden ein Mittel anzuwenden, dessen Wirkungen zu kennen wir noch nicht befähigt sind. Es zeigt sich in bewundernswerther Weise beim neugebornen Kinde. Die Unruhe kommt aus dem Magen zu den Wangen, zum Munde, weist es an, die Brust zu nehmen, wie es alles Andere auch genommen hätte, bewegt seine Lippen auf alle Art, bis sie das Mittel gefunden haben, die zu seiner Ernährung bestimmte Milch herauszudrücken. Dann wird das Kind durch das Lustgefühl bewogen, dieselben Bewegungen zu wiederholen, und thut Alles, was zu seiner Erhaltung nothwendig ist.

XI.

Allgemeine Bemerkungen über die Vereinigung der fünf Sinne.

Mit dem Nahrungsbedürfniss soll unsere Statue der Gegenstand vielfacher Beobachtung werden; allein ehe wir auf alle die Umstände näher eingehen, die dazu Veranlassung geben, müssen wir erwägen, was der Vereinigung jedes einzelnen Sinnes mit dem Tastsinn gemeinsam ist.

1. Wenn sie sich zugleich des Getastes und Geruchs erfreut, so achtet sie auf die Eigenschaften der Körper nach den Beziehungen, die sie zu diesen beiden Sinnen haben, und bildet sich die allgemeinen Vorstellungen von zweierlei Empfindungen: von Tast- und Geruchsempfindungen; denn Eindrücke auf so verschiedene Organe kann sie alsdann nicht in eine einzige Klasse zusammenfliessen lassen.

Ebenso ist es, wenn wir zu diesen beiden Sinnen Gehör, Gesicht und Geschmack fügen. Sie kennt also im Ganzen fünferlei Empfindungen.

Wenn wir nun annehmen, dass sie an die Körper nach einander denkt und dabei ihre Eigenschaften ohne Rücksicht auf die fünf verschiedenen Arten, wie sie auf ihre Organe wirken, betrachtet, so wird sie den allgemeinen Begriff „Empfindung" bekommen, d. h. aus allen Eindrücken, welche die Körper auf sie machen, nur eine Klasse bilden; und diese Vorstellung ist allgemeiner, wenn sie drei Sinne hat, als wenn sie auf zwei beschränkt ist, wenn sie vier hat, als wenn sie auf drei beschränkt ist, etc.

2. Als sie des Tastsinnes entbehrte, war sie unvermögend, einen der anderen Sinne aus eigenem Antriebe in Thätigkeit zu setzen, und konnte sich den Genuss eines Duftes, eines Tons, einer Farbe und eines Geschmackes nur dann verschaffen, wenn ihre Einbildungskraft mit einer Stärke wirkte, welche sie ihr zu vergegenwärtigen vermochte. Jetzt aber ist die Kenntniss der duftenden, tönenden, greifbaren und schmeckenden Körper und die Leichtigkeit, mit der sie ihrer habhaft werden kann, ein so bequemes Mittel, zu erlangen, was sie begehrt, dass ihre

Einbildungskraft nicht nöthig hat, gleiche Anstrengungen zu machen. Je leichter ihr folglich diese Körper erreichbar sein werden, desto weniger wird ihre Einbildungskraft sich bezüglich der Empfindungen üben, mit welchen sie diese bekannt gemacht haben. Sie wird also an Thätigkeit verlieren; allein da Geruch, Gehör, Gesicht und Geschmack um so mehr geübt werden, so erwerben sie eine schärfere und weiter reichende Unterscheidungsgabe. Was diese Sinne durch ihre Vereinigung mit dem Tastsinn gewinnen, das entschädigt somit die Statue reichlich für das, was sie auf Seiten der Einbildungskraft verloren hat.

3. Nachdem ihre Empfindungen für ihre Auffassung zu Beschaffenheiten der Dinge selbst geworden sind, so kann sie sich ihrer nicht erinnern, sie nicht denken oder erfahren, ohne sich Körper vorzustellen. Darum gehen sie alle in Zusammenstellungen ein, welche sie nach Anweisung des Getastes macht, werden Eigenschaften der Ausdehnung, verknüpfen sich vermöge derselben Grundvorstellung, wie die Tastempfindungen, mit der Kette der Erkenntnisse, und Gedächtniss und Einbildungskraft werden dadurch reicher, als da sie noch nicht den Gebrauch aller ihrer Sinne hatte.

4. Wir haben, als wir Geruch, Gehör, Gesicht und Geschmack einzeln betrachteten, bemerkt, dass unsere Statue in Bezug auf die Eindrücke, die diese ihr übermitteln, ganz passiv war. Aber jetzt kann sie in dieser Hinsicht in vielen Fällen aktiv sein; denn sie besitzt die Mittel, sich dem Eindruck der Körper hinzugeben oder zu entziehen.

5. Ebenso haben wir bemerkt, dass das Begehren nur in der Thätigkeit der Seelenkräfte bestand, die sich auf einen Duft richteten, von dem noch Erinnerung vorhanden war. Aber seit der Vereinigung des Geruchs mit dem Tastsinn kann es auch die Thätigkeit aller der Kräfte in sich fassen, die geeignet sind, ihr den Genuss eines duftenden Körpers zu verschaffen. So geht, wenn sie eine Blume begehrt, die Bewegung von dem Geruchsorgan in alle Körpertheile über, und ihr Begehren wird zur Thätigkeit aller Kräfte, welche ihr zu Gebote stehen.

Dasselbe gilt von den anderen Sinnen. Denn hat der Tastsinn sie unterwiesen, so ist er auch weiterhin so oft mit ihnen thätig, als er ihnen behülflich sein kann. Er nimmt an Allem, was sie interessirt, Antheil, lehrt sie, alle unter einander sich zu helfen, und ihm verdanken alle unsere Organe, alle unsere Kräfte die Gewöhnung, sich auf die zu unserer Erhaltung geeigneten Dinge zu richten.

Vierter Theil.

Von den Bedürfnissen, Fertigkeiten und Vorstellungen eines einsam lebenden Menschen, der im Besitze aller seiner Sinne ist.

Erinnert man sich, dass ich nachgewiesen habe, wie nothwendig die Zeichen sind, wenn man sich deutliche Vorstellungen jeder Art machen soll, so wird man zu der Ansicht hinneigen, dass ich bei der Statue oft mehr Kenntnisse voraussetze, als sie erwerben kann. Man muss jedoch, wie ich weiter oben gethan habe, theoretische und praktische Kenntnisse unterscheiden. Nun sind es aber die ersteren, für welche wir einer Sprache bedürfen, weil sie in einer Reihe deutlicher Vorstellungen bestehen, und weil folglich Zeichen nöthig waren, um sie gehörig einzutheilen und zu bestimmen.

Die praktischen Kenntnisse dagegen sind undeutliche Vorstellungen, die unsere Handlungen leiten, ohne dass wir zu bemerken im Stande sind, wie sie uns in Thätigkeit setzen, und zwar aus dem Grunde, weil sie vielmehr auf den Gewöhnungen, die eine Folge unserer Urtheile sind, beruhen, als auf unsern Urtheilen selbst. Denn wenn wir uns diese Gewöhnungen einmal angeeignet haben, so handeln wir, ohne die Urtheile beobachten zu können, die sie begleiten, und darum können wir uns von ihnen keine Rechenschaft geben. Obwohl wir alsdann ganz richtig verfahren, so geschieht es doch,

ohne dass wir wissen wie, unbewusst, und wir gehorchen einem Antrieb, einem Instinkt, den wir nicht kennen; denn die Worte Antrieb und Instinkt bedeuten im Grunde dasselbe.

Schon längst ist man gezwungen, es als wahr anzuerkennen, dass sich in den Gebrauch, den wir von unsern Sinnen machen, nothwendiger Weise Urtheile einmischen. Wenn ich es also schlecht erklärt haben sollte, wie die Statue sich der ihrigen bedienen lernt, so würde es darum nicht minder wahr sein, dass sie Urtheile fällt. Diese Urtheile nun, die sie nicht bemerkt, sind der Instinkt, der sie leitet, — und das Gewohnheitsmässige bei ihren Handlungen, das sie sich diesen Urtheilen zufolge angeeignet hat, ist es, was ich unter praktischen Kenntnissen verstehe. Wenn ich, um diese Urtheile nachzuweisen, sie zu zerlegen genöthigt bin, so behaupte ich nicht, dass sie selbst sie zerlege. Sie kann es nicht, weil sie keine Sprache und darum kein Mittel hat, sie zu analysiren. Aber um sich Gewohnheiten anzueignen, braucht sie jene Urtheile nur zu fällen und hat nicht nöthig, auf sie zu achten. Glaubt man etwa, dass ein Kind erst dann zu urtheilen anfängt, wenn es anfängt zu sprechen? Es würde gewiss nicht das Bedürfniss fühlen, eine Sprache zu lernen, wenn es nicht das Bedürfniss fühlte, Urtheile auszusprechen. Es hat also bereits welche gefällt, wenn es anfängt zu sprechen, d. h. anfängt, seinen Gedanken mit Worten zu analysiren. Es sagt nur das, was es früher that, ohne es sagen zu können.

I.

Wie dieser Mensch seine Bedürfnisse mit Auswahl befriedigen lernt.

1. Denken wir uns, die Natur ordne Jegliches so an, dass sie allen Bedürfnissen der Statue zuvorkommt, und dass sie in der Absicht, sie mit der Vorsicht einer Mutter zu behandeln, die ihre Kinder zu verletzen fürchtet, auch die leiseste Beunruhigung von ihr abwendet und die Sorge, über ihre Erhaltung zu wachen, sich allein vorbehält, so wird uns dieser Zustand vielleicht beneidenswerth

erscheinen. Indess, was wäre ein Mensch dieser Art? Ein in tiefe Lethargie versunkenes lebendes Wesen. Es ist; allein es bleibt so, wie es ist; es empfindet sich kaum. Unfähig die Dinge umher zu bemerken, unfähig, das, was in ihm selbst vorgeht, zu beobachten, theilt sich seine Seele interesselos zwischen alle Wahrnehmungen, denen seine Sinne einen Zugang eröffnen, gewissermaassen einem Spiegel vergleichbar; unaufhörlich empfängt er neue Bilder, und nie behält er eins davon.

Welche Veranlassung hätte auch dieser Mensch sich mit sich selbst oder den Aussendingen zu befassen! Die Natur hat Alles auf sich genommen und ist seinen Bedürfnissen so sehr zuvorgekommen, dass sie ihm nichts zu begehren übrig lässt. Sie hat von ihm alle Unruhe, allen Schmerz entfernen wollen; allein aus Furcht, ihn unglücklich zu machen, beschränkt sie ihn auf Empfindungen, deren Werth er nicht kennen lernen kann, und die wie ein Schatten vorüberziehen.

2. Ich verlange also, dass sie weniger das Bestreben zeige, allen Uebeln, von denen er bedroht werden kann, vorzubeugen, dass sie sich auch etwas auf ihn verlasse und sich damit begnüge, alles für seine Bedürfnisse Nothwendige ihm erreichbar zu machen.

Bei solcher Fülle bildet die Statue Begehrungen, kann sich aber jederzeit augenblickliche Befriedigung verschaffen. Die ganze Natur scheint noch über sie zu wachen; kaum hat sie es geschehen lassen, dass ihre Ruhe durch das geringste Ungemach unterbrochen werde, so scheint sie es zu bereuen und giebt sich alle Mühe, einer grössern Beunruhigung vorzubeugen. Durch diese Wachsamkeit gewährt sie ihr Schutz gegen viele Uebel, bringt sie aber auch um viele Freuden. Das Ungemach ist unbedeutend, das darauf folgende Begehren schwach; der gleich gewährte Genuss macht es unmöglich, dass irgend ein Bedürfniss beträchtlich wachse, und das Lustgefühl, nach dem sich der ganze Werth der Sache richtet, ist der Schwäche des Bedürfnisses angemessen gering.

Da die Ruhe unserer Statue so wenig gestört wird, so bleibt das Gleichgewicht in allen ihren Körpertheilen fast immer bestehen, und ihre Leibesbeschaffenheit erleidet kaum irgend welche Veränderung. Sie muss sich

folglich lange gut erhalten, allein sie lebt nur in sehr geringem Grade, der den Werth des Daseins nur möglichst wenig erhöht.

3. Wir wollen die Sache ändern und annehmen, die Statue habe Hindernisse zu überwinden, um in Besitz des Begehrten zu kommen. Alsdann währt es lange, ehe den Bedürfnissen abgeholfen wird. Das in seinem Ursprung schwache Ungemach wird unvermerkt lebhafter, verwandelt sich in Unruhe, und steigt zuweilen bis zum Schmerze an.

So lange die Unruhe unbedeutend ist, hat das Begehren geringe Stärke; die Statue hat es mit dem Genusse nicht sehr eilig; eine lebhafte Empfindung kann sie davon abziehen und ihr Missbehagen zeitweise unterdrücken. Aber das Begehren steigert sich mit der Unruhe; es kommt ein Zeitpunkt, wo es so heftig wirkt, dass man nur im Genusse ein Mittel dagegen findet: es geht in Leidenschaft über.

4. Wenn die Statue ein Bedürfniss zum ersten Male befriedigt, so ahnt sie nicht, dass sie es wieder empfinden soll. Sobald dem Bedürfniss abgeholfen ist, überlässt sie sich ihrer frühern Ruhe. So denkt sie, ohne für die Zukunft zu sorgen, nur an die Gegenwart, nur daran, den von einem Bedürfniss erzeugten Schmerz in dem Augenblicke abzuwenden, wo sie leidet.

5. Sie bleibt etwa so lange in diesem Zustande, als ihre Bedürfnisse schwach, an Zahl gering sind und sie bei ihrer Befriedigung wenig Hindernisse findet. Da sie gewöhnt ist, ihr Begehren nach dem Interesse zu bemessen, das aus dem Lust- und Schmerzgefühle entspringt, so können nur die schlimmen Erfahrungen, die sie darum macht, weil sie dieselben nicht vorausgesehen hat, sie dazu bringen, ihren Blick über die gegenwärtige Lage hinaus zu richten. Die Vergangenheit allein kann sie lehren, in der Zukunft zu lesen.

Dadurch also, dass sie die häufige Wiederkehr ihrer Bedürfnisse und die Qualen, die sie jedesmal erlitten hat, wenn sie nicht schnell genug ein Mittel dagegen hatte, bemerkt, muss sie bald eine Fertigkeit darin erwerben, sie vorauszusehen und Vorsichtsmaassregeln zu ergreifen, um ihnen vorzubeugen oder sie rechtzeitig zu befriedigen.

Selbst dann, wenn sie nicht das geringste Ungemach hat, erinnert sie die Einbildungskraft an alle Uebel, denen sie ausgesetzt gewesen, und stellt sie ihr so dar, als wären sie bereit, sie wiederum zu belästigen. Sogleich empfindet sie eine Unruhe, wie die, welche durch das Bedürfniss hervorgerufen werden könnte; sie leidet im Voraus etwas dem Aehnliches, was sie leiden würde, wenn das Bedürfniss wirklich vorhanden wäre.

Wie unglücklich würde die Einbildungskraft sie machen, wenn sie dabei stehen bliebe! Allein bald vergegenwärtigt sie ihr diejenigen Dinge, die ihr schon öfters Befriedigung gewährt haben. Von nun an erregt sie in ihr fast dieselben Lustgefühle, wie der Genuss, und man möchte sagen, sie habe sie nur darum in Unruhe wegen eines entfernten Uebels versetzt, um ihr einen Genuss zu verschaffen, welcher der Zukunft vorgreift.

Während ihr so die Furcht mit Uebeln droht, die den bereits erduldeten ähnlich sind, so schmeichelt ihr die Hoffnung damit, sie werde ihnen zuvorkommen oder abhelfen. Beide wetteifern, ihr das Gefühl des gegenwärtigen Augenblicks zu nehmen, um sie dafür mit einer Zeit zu beschäftigen, die noch nicht ist oder sogar niemals sein wird; aus diesen beiden Leidenschaften entspringt das Bedürfniss nach Vorsichtsmaassregeln und die Geschicklichkeit, mit der sie solche ergreift. Sie schwankt also zwischen beiden hin und her, je nachdem die Gefahren sich wiederholen und mehr oder minder schwer zu vermeiden sind, und täglich gewinnen diese Leidenschaften neue Kräfte. Sie fürchtet oder hofft bei jedem Anlass. In der Hoffnung räumt ihr die Einbildungskraft alle Hindernisse hinweg, stellt ihr die Dinge von der besten Seite dar und zeigt ihr nahen Genuss, eine Vorspiegelung, die sie oft glücklicher macht, als der Besitz. In der Furcht sieht sie alle Uebel beisammen, ist von ihnen bedroht, ist nahe daran, von ihnen bestürmt zu werden, kennt kein Mittel, ihnen auszuweichen, und würde vielleicht, wenn sie dieselben wirklich empfände, weniger unglücklich sein.

In solcher Weise stellt ihr die Einbildungskraft alle Dinge dar, die zur Hoffnung oder Furcht in irgend einer Beziehung stehen. Bald herrscht die eine, bald die andere ihrer Leidenschaften vor, und zuweilen halten sie

sich so die Wage, dass man nicht anzugeben vermag, welche von beiden wirksamer sei. Bestimmt, die Statue in Betreff der zu ihrer Erhaltung nothwendigen Maassregeln erfinderischer zu machen, scheinen sie darüber zu wachen, dass sie weder zu glücklich, noch zu unglücklich werde.

6. Nachdem sie durch die Erfahrung über die Mittel belehrt ist, die ihren Bedürfnissen abhelfen oder vorbeugen können, denkt sie über die Auswahl nach, die sie zu treffen hat, prüft die Vorzüge und Nachtheile der Dinge, die sie bisher gemieden oder aufgesucht, erinnert sich der Missgriffe, die sie beging, weil sie sich oft zu hastig bestimmen liess und der ersten Regung ihrer Leidenschaften blind gehorchte, beklagt es, dass sie nicht geschickter verfuhr, fühlt, dass es fürder von ihr abhängt, ob sie sich nach den erworbenen Kenntnissen richten will, und lernt, indem sie sich daran gewöhnt, sie zu nützen, allmählich ihren Begierden widerstehen und sogar sie besiegen. So vermindert sie, weil ihr daran liegt, den Schmerz zu vermeiden, die Herrschaft der Leidenschaften, um dafür die zu erweitern, welche die Vernunft über ihren Willen haben soll, und frei zu werden.

7. In dieser Lage erforscht sie umsomehr, welche Dinge zu ihren Lust- oder Schmerzgefühlen beitragen können, als sie weiss, dass sie durch ungenügende Kenntniss derselben sich Leiden zugezogen hat, und als die Erfahrung ihr zeigt, dass es in ihrer Macht steht, sie besser kennen zu lernen. So ist die Reihe ihrer Forschungen durch ihre Bedürfnisse bestimmt; die lebhaftesten und häufigsten veranlassen sie mithin zu den ersten Untersuchungen, die sie anstellt.

8. Dahin gehört das Nahrungsbedürfniss, als das zu ihrer Erhaltung nothwendigste. Durch Befriedigung ihres Hungers erneut sie ihre Kräfte, und fühlt, dass deren Erneuerung wichtig für sie ist, soll sie sich aller ihrer Fähigkeiten erfreuen. Ihre andern Bedürfnisse stehen alle diesem nach. Gesicht, Getast, Gehör und Geruch scheinen nur da zu sein, um das, was dem Geschmack zusagt, aufzufinden und herbeizuschaffen. Sie sieht also, was die Natur ihren Blicken darbietet, mit andern Augen an. Ihre Wissbegierde begnügt sich nicht mehr damit Farbe, Geruch, Gestalt etc. der Dinge zu erkennen. Wenn sie

dieselben darauf hin untersucht, so thut sie es vor Allem, um diejenigen wiedererkennen zu lernen, die zu ihrer Ernährung geeignet sind. Sie sieht, fühlt, riecht demnach keine Frucht, von der sie gegessen hat, ohne darüber zu urtheilen, ob sie gut oder schlecht schmecke. Durch dieses Urtheil wird das Lustgefühl erhöht, mit dem sie dieselbe sieht, befühlt, riecht; und dieser Sinn trägt dazu bei, ihr die andern werthvoller zu machen. Er hat besonders mit dem Geruchsinn viel Verwandtschaft. Der Wohlgeruch der Früchte war ihr viel gleichgültiger, ehe sie das Geschmacksorgan hatte, und der Geschmack würde seine ganze Feinheit verlieren, wenn sie des Geruchs entbehrte; wenn sie jedoch diese beiden Sinne hat, fliessen die Empfindungen derselben zusammen und werden dadurch um so genussreicher.

Sie giebt ihren Vorstellungen eine von ihrer früheren ganz verschiedene Anordnung, weil das Bedürfniss, das ihre Fähigkeiten leitet, selbst ganz verschieden von denen ist, durch die sie bisher bewogen wurde. Sie wendet sich Dingen, die sie noch nicht beachtet hatte, mit Interesse zu, und die, von welchen sie sich nähren kann, sind zugleich diejenigen, welche sie in die meisten Klassen sondert. Sie bildet sich von ihnen zusammengesetzte Begriffe, indem sie an ihnen eine bestimmte Farbe, einen bestimmten Geruch, eine bestimmte Form und einen bestimmten Geschmack beisammen sieht, und sie bildet sich auf ihre Veranlassung abstrakte und allgemeine Vorstellungen, indem sie an ihnen die Eigenschaften sieht, die mehreren gemein sind.

9. Sie vergleicht sie mit einander und begehrt zunächst sich vorzugsweise von Früchten zu nähren, an denen sie, wie sie sich erinnert, einen Geschmack gefunden hat, der ihr besonders zusagte. In der Folge gewöhnt sie sich allmählich an solche Nahrung, und diese ihre Gewöhnung wird manchmal so stark, dass dadurch ihre Wahl eben so sehr beeinflusst wird, als durch das Lustgefühl selbst.

Sie lässt also in das Lustgefühl, das sie beim Genusse findet, bald Urtheile einfliessen. Thäte sie es nicht, so würde sie sich nur der Ernährung wegen getrieben fühlen, zu essen. Allein das Urtheil: „Sie ist gut“, „sie ist vortrefflich“, „sie ist besser als jede andere“,

macht ihr die Empfindung, die eine Frucht hervorrufen kann, zum Bedürfniss. Was alsdann zu ihrer Ernährung hinreicht, reicht nicht hin zu ihrer Lust. Sie hat zwei Bedürfnisse, das eine ist durch Nahrungsmangel verursacht, das andere durch den Mangel eines Geschmacks, der den Vorzug verdient, und letzteres ist ein Hunger, der sie zuweilen irre führt und sie reizt, mehr als nothwendig ist, zu essen.

10. Gegen gewisse Früchte stumpft sich indessen ihr Geschmack ab; dann hat sie entweder einen völligen Widerwillen dagegen, oder wenn sie noch von ihnen zu essen verlangt, so geschieht es nur noch gewohnheitsmässig. Im letztern Falle nährt sie sich immer noch in der Hoffnung davon, den frühern Wohlgeschmack zu finden. Sie ist so sehr daran gewöhnt, dass sie immer noch meint, sie werde ein, ihr nicht mehr vergönntes, Gefallen daran finden, und diese Vorstellung trägt dazu bei, ihr Begehren rege zu erhalten.

Sie sieht sich in ihrer Hoffnung getäuscht, allein ihr Begehren wird um so dringender. Sie macht neue Versuche, und zwar so lange, bis sie unmöglich noch weiter kann. So haben die Ausschreitungen, auf die sie verfällt, oft ihren Grund in einer angeeigneten Gewöhnung und in dem Schattenbild einer Lust, das die Einbildungskraft ihr unaufhörlich vorhält und nach dem sie immer vergeblich hascht.

11. Sie erhält ihre Strafe dafür. Der Schmerz weist sie bald darauf hin, dass der Zweck der Lust nicht bloss der ist, sie für den Augenblick zu beglücken, sondern auch zu ihrer Erhaltung mitzuwirken, oder vielmehr ihre Kräfte wieder herzustellen, um ihr den Gebrauch ihrer Fähigkeiten wiederzugeben; denn sie weiss nicht, was „sich erhalten“ ist.

12. Wenn die Natur aus Wohlwollen für sie nur angenehme Gefühle mit diesen Eindrücken verbunden hätte, so hätte sie die Statue und sich selbst getäuscht; jene wäre in dem Glauben, ihr Glück zu suchen, nur ihrem Verderben zugeeilt.

Diese Warnungen können sich aber nicht wiederholen, ohne dass sie endlich einsieht, sie müsse ihre Begierden zügeln; denn nichts ist selbstverständlicher, als dass

man, was beständig auf eine Sache folgt, für ihre Wirkung ansieht.

Nun wird ihr, so oft sie dergleichen Begierden hegt, die Einbildungskraft alle Uebel vorführen, die sie erduldet hat. Diese Aussicht flösst ihr selbst vor solchen Dingen Furcht ein, die ihr besonders gefallen, und sie wird von zwei sich widerstreitenden Gefühlen beunruhigt.

Wenn die Vorstellung der Schmerzgefühle mit geringer Lebhaftigkeit erwacht, so wird die Furcht schwach sein und nur wenig Widerstand leisten; ist sie lebhaft, so wird die Furcht stark sein und längeres Schwanken herbeiführen. Am Ende wird diese Vorstellung eine solche Stärke erlangen können, dass sie das Begehren völlig erstickt und dadurch Widerwillen gegen Etwas einflösst, das vorher leidenschaftlich gewünscht wurde.

So wird sie in der Einsicht, dass es zugleich mit Lust und mit Gefahr verknüpft ist, wenn sie die Früchte, die sie besonders liebt, vorzieht, sich mit mehr Auswahl ernähren lernen und, weil sie mehr Hindernisse bei der Befriedigung ihrer Begierden findet, um so stärkeren Bedürfnissen ausgesetzt sein; denn es reicht nicht aus, dass sie der durch das Nahrungsbedürfniss verursachten Unruhe abhilft, sie muss auch die durch die Entbehrung einer Lust erzeugte Unruhe beschwichtigen, und zwar ohne Gefahr.

II.

Vom Zustande eines sich selbst überlassenen Menschen, und wie die Unfälle, denen er ausgesetzt ist, zu seiner Belehrung beitragen.

1. Ist die Statue über die zu ihrer Ernährung geeigneten Dinge belehrt, so wird sie, je nach den Hindernissen, die sie zu überwinden hat, mehr oder weniger mit der Sorge für ihre Nahrung beschäftigt sein. Mithin können wir sie uns in einer Umgebung denken, wo sie, weil sie ganz in diesem Bedürfnisse aufgeht, keine andern Kenntnisse erwerben würde.

Wenn wir die Hindernisse vermindern, so wird sie alsbald auf die Lustgefühle, die sich jedem ihrer Sinne

aufdrängen, aufmerksam werden. Sie achtet dann auf Alles, was diesen aufstösst. Folglich wird Alles ihre Wissbegierde rege erhalten, anspornen, erhöhen, und sie wird sich abwechselnd der Erforschung der zu ihrer Ernährung geeigneten Dinge, und der Erforschung alles dessen zuwenden, was sie umgiebt.

2. Bald treibt die Wissbegierde sie an sich selbst zu erforschen. Sie beobachtet ihre Sinne, die Eindrücke, welche sie ihr übermitteln, ihre Lust-, ihre Schmerzgefühle, ihre Bedürfnisse, die Mittel, ihnen zu genügen, und entwirft sich eine Art Plan von dem, was sie zu meiden oder aufzusuchen hat.

3. Ein ander Mal wieder erforscht sie die Dinge genauer, die ihre Aufmerksamkeit auf sich ziehen. Sie theilt sie, je nach den Verschiedenheiten, die sie an ihnen bemerkt, in verschiedene Klassen, und die Zahl ihrer abstrakten Begriffe nimmt in dem Maasse zu, als ihre Wissbegierde durch die Freude am Sehen, Riechen, Schmecken, Hören, Fühlen angeregt wird.

Richtet sie aus Wissbegierde ihre Blicke auf die Thiere, so bemerkt sie, dass sie sich wie sie bewegen und nähren, dass sie Organe haben, um das ihnen Zusagende zu erfassen, Augen, um sich zurechtzufinden, Waffen zum Angriff oder zur Vertheidigung, Behendigkeit oder Geschicklichkeit, um der Gefahr zu entgehen, Erfindsamkeit, um Fallen zu stellen, und sie unterscheidet sie nach Gestalt, Farben und hauptsächlich nach den Eigenschaften, die sie am meisten in Verwunderung setzen.

Sie staunt über die Kämpfe, die sie einander liefern, noch viel mehr aber, wenn sie bemerkt, dass die schwächeren von den stärkeren zerrissen werden, ihr Blut vergiessen und alle Bewegung verlieren. Dieser Anblick stellt ihr den Uebergang vom Leben zum Tode deutlich vor Augen; sie denkt jedoch nicht daran, dass es ihr bestimmt sein könne, auf gleiche Weise zu enden. Das Leben erscheint ihr als etwas so Selbstverständliches, dass sie nicht begreift, wie es ihr genommen werden könne. Sie weiss nur so viel, dass sie dem Schmerze ausgesetzt ist, dass es Körper giebt, die sie verletzen, zerreissen können. Allein die Erfahrung hat sie dieselben kennen und meiden gelehrt.

Sie lebt also mitten unter den sich bekriegenden

Thieren in der grössten Sicherheit. Die Welt ist ein Schauspiel, bei dem sie nur Zuschauer ist, und sie ahnt nicht, dass sie dereinst die Bühne mit Blut beflecken muss.

4. Es naht sich ihr jedoch ein Feind. Der ihr drohenden Gefahr unkundig denkt sie nicht daran, ihr aus dem Wege zu gehen und macht eine schlimme Erfahrung. Sie wehrt sich. Da sie glücklicher Weise stark genug ist, um die Streiche, die gegen sie geführt werden, zum Theil unwirksam zu machen, so entrinnt sie; sie hat nur unbedeutende Wunden empfangen. Allein die Vorstellung jenes Thieres bleibt ihrem Gedächtniss gegenwärtig; sie knüpft sich an alle Umstände, unter denen sie von ihm angefallen wurde. War es in einem Walde, so wird der Anblick eines Baumes, das Rauschen der Blätter ihr das Bild der Gefahr vor Augen führen. Ihre Angst ist gross, weil sie schwach ist; sie fühlt sie doppelt, weil sie die Vorsichtsmaassregeln, die ihre Lage erheischt, noch nicht kennt. Alles wird für sie ein Gegenstand des Schreckens, weil die Vorstellung der Gefahr mit Allem, was sie antrifft, so fest verknüpft ist, dass sie nicht mehr zu unterscheiden vermag, was sie zu fürchten hat. Ein Schaf erschreckt sie, und wenn sie wagen sollte, ihm Stand zu halten, so hätte sie dazu einen Muth vonnöthen, den sie noch nicht haben kann.

Nachdem sie von ihrer ersten Aufregung wieder zu sich gekommen, wundert sie sich fast, Thiere zu sehen, die vor ihr fliehen. Ein ander Mal sieht sie dieselben wieder fliehen, sieht sie jedesmal fliehen und vergewissert sich endlich, dass sie von ihnen nichts zu fürchten hat.

Kaum beginnt sie ihre Unruhe zu bemeistern, so erscheint ihr erster Feind wieder, oder sie wird auch von einem andern angegriffen. Sie entrinnt dieser neuen Gefahr nicht ohne Schaden genommen zu haben.

5. Derartige Unfälle beunruhigen, beängstigen sie desto mehr, je vielfältiger und je lästiger sie in ihren Folgen werden. Der Schreck darüber verursacht in allen ihren Körpertheilen heftiges Zittern. Die Gefahren gehen vorüber, aber das Zittern dauert fort oder erneuert sich jeden Augenblick und frischt den Gedanken an sie auf. Da sie nicht im Stande ist, an den Umständen zu erkennen, ob es mehr oder weniger wahrscheinlich sei, dass sie vor dergleichen Unfällen bewahrt bleibe, so

wird sie von einer entfernten Gefahr eben so sehr, ja oft sogar noch mehr beunruhigt, als von einer nahen. Sie flieht vor allen beiden gleicher Weise, weil sie ihre ganze Schwäche fühlt, wenn sie so lange gezögert hat, dass sie sich nicht mehr schützen kann. Ist sonach ihre Furcht wirksamer geworden, als ihre Hoffnung, so folgt sie den Regungen derselben vorzugsweise und trifft mehr Vorkehrungen gegen die Uebel, denen sie ausgesetzt ist, als Maassregeln zur Erlangung der Güter, die ihr zu Theil werden können. Sie trachtet also darnach, die Thiere wiederzuerkennen, die ihr feindlich begegnen, flieht die Orte, die sie zu bewohnen scheinen, und schliesst aus den Feindseligkeiten, welche sie dieselben gegen solche ausüben sieht, die ihr an Schwäche gleichkommen, auf das, was sie von ihnen zu fürchten hat. Die Angst dieser letztern verdoppelt die ihrige; ihre Flucht, ihr Geschrei warnt sie vor der ihr drohenden Gefahr. Bald sucht sie ihr geschickt aus dem Wege zu gehen, bald ergreift sie zu ihrer Vertheidigung Alles, was der Zufall ihr darreicht, schafft sich, freilich nur sehr langsam, erfinderisch einen Ersatz für die Waffen, welche ihr die Natur versagt hat, lernt allmählich sich vertheidigen, geht siegreich aus dem Kampfe hervor, und beginnt in der Freude über ihre Erfolge einen Muth in sich zu fühlen, der ihr manchmal über die Gefahr hinweghilft, oder sie sogar tollkühn macht. Alsdann gewinnt für sie Alles ein anderes Aussehen; sie verfolgt neue Zwecke, hat neue Interessen; ihre Wissbegierde richtet sich auf andere Dinge, sie beschäftigt sich mit ihrer Vertheidigung oft mehr als mit dem Nahrungsbedürfniss und sinnt nur darauf, wie sie mit Vortheil kämpfen könne.

6. Bald ist sie neuen Uebeln ausgesetzt. Die Jahreszeit ändert sich wie mit einem Male, die Pflanzen verdorren, das Land wird öde, und sie athmet eine Luft, die ihr überall wehthut; sie lernt sich mit Allem, was sie warm halten kann, bekleiden und Zuflucht an Orten suchen, wo sie vor den Unbilden der Witterung mehr geschützt ist.

Da sie jedoch öfter in die üble Lage kommt, an jeglicher Nahrung Mangel zu leiden, so macht sie nunmehr von der Ueberlegenheit, welche Geschicklichkeit oder Kraft ihr über manche Thiere geben, Gebrauch; sie geht

auf sie los, fängt, verschlingt sie. Da sie weiter kein Mittel zu ihrer Ernährung hat, so sinnt sie auf Listen, Waffen, und leistet in dieser Kunst umsomehr, als der Kampf eben so wichtig für sie wird, wie die Nahrung. So ist sie denn mit allen Thieren im Kriege, sei es nun des Angriffs oder der Vertheidigung halber.

In dieser Weise ertheilt ihr die Erfahrung Unterricht, den sie oft mit ihrem Blute bezahlen muss. Aber kann sie etwa wohlfeiler von ihr unterrichtet werden?

7. Sich zu nähren, jedem Unfall vorzubeugen, oder ihn abzuwehren und ihre Wissbegierde zu befriedigen, das sind die gesammten natürlichen Bedürfnisse unserer Statue. Sie geben eins um das andere ihren Fähigkeiten eine bestimmte Richtung, und auf ihnen beruhen die Kenntnisse, die sie erwirbt. Das eine Mal bahnt sie, wenn sie die Verhältnisse in der Hand hat, ihren Begierden den Weg; ein ander Mal wieder, wo sie von den Verhältnissen beherrscht wird, bringt sie sich selbst ins Unglück. Werden die Erfolge von Unfällen durchkreuzt, so werden die Unfälle dafür durch Erfolge wieder gut gemacht, und die Aussenwelt scheint es bald auf ihren Schmerz, bald auf ihre Lust abzusehen. Sie schwankt also zwischen Zuversicht und Ungewissheit, und ist, von ihren Befürchtungen und Hoffnungen niemals verlassen, von einem Augenblick zum andern ihrem Glück und ihrem Untergange nahe. Die Erfahrung allein hilft ihr allmählich über die Gefahren hinweg, erhebt sie zu den für ihre Erhaltung nothwendigen Kenntnissen und bringt sie dahin, sich alle die Gewöhnungen anzueignen, die sie leiten müssen. Aber wie es ohne Erfahrung keine Kenntnisse geben würde, so würde es keine Erfahrung geben ohne Bedürfnisse, und keine Bedürfnisse ohne die Abwechselung von Lust- und Schmerzgefühlen. Es wurzelt demnach Alles in dem Prinzip, das wir gleich am Eingange dieses Werkes aufgestellt haben.

Wir wollen nun von den Urtheilen handeln, welche die Statue über die Dinge je nach dem Antheil fällt, den sie an ihren Lust- oder Schmerzgefühlen haben.

III.

Von den Urtheilen, die ein sich selbst überlassener Mensch über Güte und Schönheit der Dinge fällen kann.

1. Die Wörter „Güte“ und „Schönheit“ drücken Eigenschaften aus, vermöge deren die Dinge zu unsern Lustgefühlen beitragen. Folglich hat jedes empfindende Wesen Vorstellungen von einer ihm entsprechenden Güte und Schönheit.

In der That nennt man Alles gut, was dem Geruch oder Geschmack, und Alles schön, was dem Gesicht, Gehör oder Getast zusagt.

Auch auf die Leidenschaften oder auf den Geist beziehen sich das Gute und das Schöne. Was den Leidenschaften schmeichelt, das ist gut; woran der Geist Gefallen findet, das ist schön, und was gleichzeitig den Leidenschaften und dem Geiste gefällt, ist zugleich gut und schön.

2. Unsere Statue kennt angenehme Gerüche und Geschmäcke und Dinge, die ihren Leidenschaften zusagen: sie hat also Vorstellungen von dem Guten. Ebenso kennt sie Dinge, welche sie sieht, hört, fühlt, und die ihr Geist mit Lust erfasst. Sie hat also auch Vorstellungen von dem Schönen.

3. Daraus ergiebt sich die Folgerung, dass das Gute und das Schöne nichts Absolutes sind, sondern sich nach dem Charakter des Urtheilenden und der Art, wie er organisirt ist, richten müssen. [1])

[1]) Man darf die Aufschrift dieses Kapitels nicht ausser Acht lassen; wir betrachten einen Menschen, der allein lebt, und fragen nicht nach der Güte und Schönheit der Dinge, sondern nur nach den Urtheilen, die er darüber fällen kann. Es wird nicht Alles, was er für gut hält, in moralischer Hinsicht gut, sowie nicht Alles, was er für schön hält, wirklich schön sein.

4. Das Gute und das Schöne unterstützen sich wechselseitig. Eine Pfirsiche, welche die Statue sieht, gefällt ihr wegen der Lebhaftigkeit ihrer Farben: sie ist in ihren Augen schön. Sobald ihr der Geschmack derselben in

der Einbildung vorschwebt, wird sie mit grösserer Lust gesehen: ist um so schöner.

Die Statue isst diese Pfirsiche; alsdann vermengt sich die Freude am Anblick mit der am Geschmack: die Frucht ist um so besser.

5. Auch die Nützlichkeit trägt zur Güte und Schönheit der Dinge bei. Die Früchte, welche schon wegen der Freude am Anblick und am Genusse gut und schön sind, sind besser und schöner, wenn wir bedenken, dass sie zur Wiederherstellung unserer Kräfte geeignet sind.

6. Neuheit und Seltenheit tragen ebenfalls dazu bei; denn die Verwunderung, welche ein schon an und für sich guter und schöner Gegenstand erregt, verbunden mit der Schwierigkeit, ihn zu besitzen, erhöht die Freude am Genusse.

7. Die Güte und die Schönheit der Dinge beruhen entweder auf einer einzigen Vorstellung, oder auf einer Vielheit von Vorstellungen, die gewisse Beziehungen unter einander haben. Ein Geschmack, ein Geruch kann für sich allein gut sein; das Licht ist schön, ein Ton kann für sich allein genommen schön sein.

Ist jedoch eine Vielheit von Vorstellungen vorhanden, so ist ein Gegenstand um so besser oder schöner, je mehr die Vorstellungen sich hervorheben und je besser ihre Verhältnisse zu einander wahrgenommen werden; denn man geniesst dann mit mehr Lust. Eine Frucht, an der man verschiedene gleich angenehme Geschmacksarten herausfindet, ist besser, als ein einziger solcher Geschmack; ein Gegenstand, dessen Farben sich gegenseitig hervorheben, ist schöner, als das Licht allein.

Die Organe können nur eine gewisse Anzahl Empfindungen deutlich gesondert aufnehmen. Der Geist kann nur eine gewisse Anzahl Vorstellungen auf einmal vergleichen; eine zu grosse Menge erzeugt Verwirrung. Sie schadet also dem Lustgefühl und folglich der Güte und Schönheit der Dinge.

Auch eine kleine Anzahl Empfindungen oder Vorstellungen fliessen zusammen, wenn irgend eine zu sehr vor den andern vorherrscht. Zur höchsten Güte und Schönheit ist es also erforderlich, dass ihre Mischung nach gewissen Verhältnissen erfolge.

8. Der Uebung ihrer Organe und ihres Geistes ver-

dankt unsere Statue den Vortheil mehr Vorstellungen und Beziehungen auf einmal übersehen zu können. Das Gute und Schöne richtet sich also auch nach dem Gebrauche, den sie von ihren Fähigkeiten zu machen gelernt hat. Etwas, das seiner Zeit sehr gut oder sehr schön gewesen, wird es weiterhin nicht mehr sein, während etwas Anderes, das sie nicht beachtet hatte, im höchsten Grade gut oder schön sein wird.

Hier, wie überall, wird sie nur mit Bezug auf sich urtheilen. Zunächst nimmt sie solche Dinge als Muster an, die am unmittelbarsten zu ihrem Glücke beitragen; dann beurtheilt sie andere Dinge nach diesen Mustern, und sie erscheinen ihr um so schöner, je mehr sie ihnen gleichen; denn nach dieser Vergleichung findet sie an ihrem Anblicke ein Vergnügen, das sie bisher daran nicht empfunden hatte. Ein mit Früchten beladener Baum z. B. gefällt ihr und macht ihr den Anblick eines andern angenehm, der keine trägt, jedoch mit ihm einige Aehnlichkeit hat.

9. Man kann sich unmöglich die verschiedenen Urtheile alle denken, die sie je nach den Umständen fällen wird. Es wäre überdies eine ziemlich unnütze Untersuchung. Es genügt die Beobachtung, dass es für sie, wie für uns, eine wirkliche Güte und Schönheit giebt, und dass, wenn sie in dieser Hinsicht weniger Vorstellungen besitzt, dies daher kommt, dass sie auch weniger Bedürfnisse, Kenntnisse und Leidenschaften hat.

IV.

Von den Urtheilen, die ein sich selbst überlassener Mensch über die Dinge, von denen er abhängig ist, fällen kann.

1. Jeden Augenblick empfindet die Statue ihre Abhängigkeit von Allem, was sie umgiebt. Wenn die Dinge auch oft ihren Wünschen entsprechen, so durchkreuzen sie ihre Absichten fast eben so oft, machen sie unglücklich oder gestatten ihr das Glück, welches sie begehrt, nur theilweise.

In der Ueberzeugung, dass sie nichts thut, ohne es beabsichtigt zu haben, glaubt sie überall, wo sie eine

Wirkung entdeckt, eine Absicht zu sehen. Sie kann in der That darüber nur nach dem urtheilen, was sie an sich selbst bemerkt, und es würden viele Beobachtungen nöthig sein, wenn es ihr gelingen soll, ihre Urtheile zu berichtigen. Sie denkt mithin, was ihr gefällt, habe die Absicht, ihr zu gefallen, und was sie unangenehm berührt, habe die Absicht, sie unangenehm zu berühren. Darum werden ihre Liebe und ihr Hass um so heftigere Leidenschaften, je deutlicher sich in Allem, was auf sie wirkt, die Absicht zeigt, zu ihrem Glück oder ihrem Unglück beizutragen.

2. Alsdann begehrt sie nicht mehr bloss den Genuss der Freuden, den ihr die Dinge verschaffen können, und die Abwendung der Leiden, mit denen sie ihr drohen, sondern wünscht, dass sie die Absicht haben, sie mit Gütern zu überhäufen und jegliches Uebel von ihrem Haupte abzuwenden, kurz, sie wünscht, dass sie ihr günstig seien, und dieses Verlangen ist eine Art Gebet.

Sie wendet sich in ihrer Weise an die Sonne, und weil sie meint, dass diese, wenn sie ihr leuchtet und sie erwärmt, die Absicht habe, ihr zu leuchten und sie zu wärmen, so bittet sie dieselbe, auch ferner ihr zu leuchten und sie zu erwärmen. Sie wendet sich an die Bäume und verlangt Früchte von ihnen, weil sie nicht zweifelt, dass es von ihnen abhängt, ob sie welche tragen wollen oder nicht, kurz, sie wendet sich an Alles, von dem sie abhängig zu sein glaubt.

Leidet sie, ohne die Ursache davon in dem zu erkennen, was ihre Sinne erregt, so wendet sie sich an den Schmerz wie an einen unsichtbaren Feind, an dessen Besänftigung ihr liegt. So füllt sich das All mit sichtbaren und unsichtbaren Wesen, welche sie an ihrem Glücke mitzuarbeiten bittet.

Derart sind ihre ersten Vorstellungen, wenn sie anfängt, über ihre Abhängigkeit nachzudenken. Andere Umstände werden zu andern Urtheilen Veranlassung geben und ihre Irrthümer vermehren. Ich habe anderwärts*) auf die Verirrungen hingewiesen, in die man durch Aberglauben gerathen kann; wenn man sich aber über die Entdeckungen unterrichten will, welche die recht geleitete

*) Traité des Systèmes, ch. de la divination.

Vernunft in dieser Hinsicht machen kann, so verweise ich auf die Werke der aufgeklärten Philosophen.

V.

Von der Ungewissheit der Urtheile, die wir über das Vorhandensein der sinnlich wahrnehmbaren Eigenschaften fällen.

1. Unsere Statue erinnert sich, so nehme ich an, dass sie selber Ton, Geschmack, Geruch, Farbe gewesen; sie weiss, wie schwer es ihr geworden, bis sie sich daran gewöhnte, diese Empfindungen nach Aussen zu verlegen. Sind denn die Töne, Geschmäcke, Gerüche, Farben an den Dingen? Wer kann ihr darüber Gewissheit geben? Jedenfalls weder das Gehör, noch der Geruch, noch der Geschmack, noch das Gesicht; diese Sinne können sie an und für sich nur von den Wandlungen, die sie erleidet, unterrichten. Anfänglich hat sie in den Eindrücken, für welche dieselben empfänglich sind, nur ihr eigenes Sein empfunden, und wenn die Sinne jetzt sie anleiten, sie an den Körpern zu empfinden, so liegt der Grund darin, dass sie sich angewöhnt haben, nach dem Zeugniss des Tastgefühls zu urtheilen. Giebt es denn wenigstens Ausdehnung? Aber was nimmt sie denn, sobald sie das Gefühl des Tastens hat, Anderes wahr, als wieder ihre eigenen Wandlungen? Der Tastsinn ist also nicht glaubwürdiger, als die andern Sinne, und da man erkennt, dass die Töne, Geschmäcke, Gerüche und Farben nicht an den Dingen existiren, so könnte es sein, dass auch keine Ausdehnung an ihnen existirt. [1])

[1]) „Wenn es keine Ausdehnung giebt", wird man vielleicht sagen, „so giebt es keine Körper". Ich sage nicht, dass es keine Ausdehnung gebe, sondern bloss, dass wir sie nur in unsern eigenen Empfindungen wahrnehmen. Daraus folgt, dass wir nicht die Dinge an sich sehen. Vielleicht sind sie ausgedehnt und sogar mit Geschmack behaftet, tönend, gefärbt, riechend, vielleicht auch sind sie nichts von dem allen. Ich behaupte weder das Eine, noch das Andere, und warte auf den Beweis,

dass sie so sind, wie sie uns erscheinen, oder dass sie etwas ganz Anderes sind.

Gäbe es keine Ausdehnung, so wäre das kein Grund, die Existenz der Körper zu leugnen. Alles, was man vernünftiger Weise folgern könnte und müsste, wäre, dass die Körper Wesen sind, die in uns Empfindungen veranlassen, und welche Eigenschaften haben, über die wir nichts mit Gewissheit zu sagen vermögen.

„Aber", wird man einhalten, „es ist durch die Schrift entschieden, dass die Körper ausgedehnt sind, und Du machst die Sache mindestens zweifelhaft!"

Wenn das ist, so macht der Glaube das gewiss, was in der Philosophie zweifelhaft ist, und es giebt da keinen Widerspruch. In dergleichen Fällen muss der Philosoph zweifeln, wenn er seine Vernunft befragt, wie er glauben muss, wenn ihn die Offenbarung erleuchtet. Allein die Schrift entscheidet in dieser Hinsicht nichts. Sie setzt voraus, die Körper seien ausgedehnt, wie sie voraussetzt, sie seien gefärbt, tönend u. s. w., und gewiss ist das eine von den Fragen, welche Gott den Erörterungen der Philosophen hat überlassen wollen.

2. Die Statue wird sich bei diesen Zweifeln wahrscheinlich nicht aufhalten. Vielleicht auch werden die Urtheile, die sie sich angewöhnt hat, sie hindern solche zu hegen. Sie würde jedoch darum mehr dazu befähigt sein, als wir, weil sie besser weiss, wie sie sehen, hören, riechen, schmecken, fühlen gelernt hat. Wie dem auch sei, es nützt ihr nichts, grössere Gewissheit darüber zu erlangen. Die Erscheinung sinnlich wahrnehmbarer Eigenschaften genügt, Begehrungen in ihr zu erregen, sie über ihr Verhalten aufzuklären, sie glücklich oder unglücklich zu machen, und ihre Abhängigkeit von den Objekten, auf welche sie dieselben zu beziehen genöthigt ist, macht ihr jeden Zweifel daran unmöglich, dass Wesen ausser ihr existiren. Aber welcher Art sind diese Wesen? Sie weiss es nicht und auch wir wissen es nicht. Alles, was wir wissen, ist, dass wir sie Körper nennen.*)

*) Cond. zeigt offenbar Neigung, den Dingen die Aus-

VI.

Betrachtungen über die abstrakten und allgemeinen Vorstellungen, welche ein Mensch erwerben kann, der ohne alle Gesellschaft lebt.

Die geschichtliche Darstellung, die wir von den Erkenntnissen unserer Statue gegeben haben, zeigt deutlich, wie sie die Wesen je nach deren Beziehungen zu ihren Bedürfnissen in verschiedene Klassen theilt, und folglich

---

dehnung abzusprechen. Dies ist darum von besonderem Interesse, weil er damit, wohl unter Hume's Einfluss stehend, die Metaphysik des Cartesius und Locke's verlässt, welche beide den Dingen an sich, also nicht bloss unserm Wissen von ihnen, Räumlichkeit (und Zeitlichkeit) zusprechen zu müssen glaubten, und der Auffassung nahe kommt, welche Kant, der allerdings auf weit tiefer gehenden Untersuchungen fusste, in die Philosophie eingeführt hat: dass nämlich Raum (und Zeit) etwas bloss Subjektives und darum die Dinge an sich unerkennbar seien. Die vorstehende Anmerkung Cond.'s erinnert lebhaft an die „Allgem. Anmerkungen zur transscendentalen Aesthetik", in Kant's „Kritik der reinen Vernunft" (Philos. Bibl. 2. Bd. Seite 89), in welchen er das Resultat seiner transscendentalen Aesthetik dahin zusammenfasst: „dass die Dinge, die wir anschauen, nicht das an sich selbst sind; wofür wir sie anschauen, noch ihre Verhältnisse so an sich selbst beschaffen sind, wie sie uns erscheinen, und dass, wenn wir unser Subjekt oder auch nur die subjektive Beschaffenheit der Sinne überhaupt aufheben, alle die Beschaffenheit, alle Verhältnisse der Objekte in Raum und Zeit, ja selbst Raum und Zeit verschwinden würden, und als Erscheinungen nicht an sich selbst, sondern nur in uns existiren können; *was es für eine Bewandtniss mit den Gegenständen an sich und abgesondert von aller dieser Receptivität unserer Sinnlichkeit haben möge, bleibt uns gänzlich unbekannt.*" In der Anmerkung zum XII. Kap. §. 3 des ersten Theiles haben wir angedeutet, wie neuere realistische Systeme diesen Kant'schen Idealismus zu überwinden streben.

auch, wie sie sich abstrakte und allgemeine Begriffe bildet. Allein wenn wir die Beschaffenheit ihrer Vorstellungen besser kennen lernen wollen, so kommt es zumeist darauf an, dass wir noch mehr in's Einzelne eingehen.

1. Sie hat keine allgemeine Vorstellung, die nicht zunächst eine Einzelvorstellung gewesen wäre. Die allgemeine Vorstellung „Orange" z. B. ist ursprünglich nur die Vorstellung einer bestimmten Orange.

2. Wenn ein Gegenstand für die Sinne wirklich vorhanden ist, so ist die Einzelvorstellung die Vereinigung mehrerer Eigenschaften, die sich beisammen zeigen. Die Vorstellung einer bestimmten Orange ist Farbe, Form, Geschmack, Geruch, Festigkeit, Schwere etc.

3. Wenn das Objekt nicht mehr auf die Sinne wirkt, so ist diese Einzelvorstellung die Erinnerung, welche von dem übrig bleibt, was man mit dem Gesicht, Geschmack, Geruch etc. erkannt hat. Schliesse die Augen: so ist die Vorstellung des Lichts die Erinnerung an einen Eindruck, den Du erlitten hast; rühre nichts an: so ist die Vorstellung der Festigkeit die Erinnerung an den Widerstand, den Du erfahren, als Du die Körper unter den Händen hattest, und so fort.

4. Setzen wir nach und nach und eine um die andere mehrere Orangen an die Stelle der ersten, und sind diese alle einander ähnlich, so wird unsere Statue immer die nämliche zu sehen glauben und nur eine Einzelvorstellung dabei haben. Sieht sie zwei auf einmal, so erkennt sie alsbald an jeder die nämliche Einzelvorstellung, und diese Vorstellung wird ein Schema, mit welchem sie dieselben vergleicht und mit dem, wie sie sieht, beide übereinstimmen. Auf dieselbe Weise wird sie entdecken, dass diese Vorstellung drei, vier Orangen gemeinsam ist, und sie so allgemein machen, als sie für sie nur immer sein kann.

Die Einzelvorstellung eines Pferdes und die eines Vogels werden gleicher Weise allgemein werden, wenn die Umstände einen Vergleich mehrerer Pferde und mehrerer Vögel herbeiführen, und so bei allen sinnlich wahrnehmbaren Dingen.

Da die Statue keine Bezeichnung anwenden kann, so kann sie ihre Vorstellungen nicht gehörig ordnen und folglich auch nicht so allgemeine haben, wie wir. Aber eben so wenig kann sie völlig ohne allgemeine Vorstel-

lungen sein. Wenn ein Kind, das noch nicht spricht, keine so allgemeine hätte, dass sie wenigstens zwei oder drei Einzelwesen gemeinsam sind, so könnte man es nie sprechen lehren; denn man kann nur darum anfangen, eine Sprache zu sprechen, weil man, ehe man sie spricht, etwas zu sagen, weil man allgemeine Vorstellungen hat; jeder Satz muss nothwendig solche enthalten.

Hat sie die allgemeinen Vorstellungen „Orange", „Pferd", „Vogel", so wird sie unsere Statue aus demselben Grunde unterscheiden, wie sie eine Orange von einem Vogel, einen Vogel von einem Pferde unterscheidet. Sie bezieht also jedes dieser Einzeldinge auf das allgemeine Schema, das sie in der Vorstellung hat, d. h. auf die Klasse, auf die Art, zu der es gehört.

Wie nun aber ein Schema, das zu mehreren Einzeldingen passt, eine allgemeine Vorstellung ist, ebenso sind zwei, drei Schemata, unter welche man ganz verschiedene Einzeldinge stellt, verschiedene Klassen, oder, mit den Philosophen zu reden, verschiedene Gattungen allgemeiner Begriffe.

5. Wenn ihre Blicke auf eine Landschaft fallen, so nimmt sie viele Bäume wahr, deren Verschiedenheit sie noch nicht bemerkt; sie sieht blos das, was sie gemein haben, dass jeder Zweige, Blätter hat, und dass sie an dem Orte, wo sie wachsen, stehen bleiben. Das ist das Modell der allgemeinen Vorstellung „Baum."

Darauf geht sie von einem zum andern, beobachtet die Verschiedenheit der Früchte, bildet sich Schemata, nach denen sie ebenso viele Baumarten unterscheidet, als sie Fruchtsorten bemerkt, und diese Vorstellungen sind nun weniger allgemein als die erste.

Ebenso wird sie sich die allgemeine Vorstellung „Thier" bilden, wenn sie in der Ferne mehrere Thiere sieht, deren Verschiedenheit ihr noch entgeht, und dieselben in mehrere Arten unterscheiden, wenn sie nah genug ist, um zu sehen, worin sie verschieden sind.

6. Sie verallgemeinert also um so mehr, je undeutlicher sie sieht, und bildet sich um so engere Begriffe, je mehr Verschiedenheit sie an den Dingen herausfindet. Man sieht daraus, wie leicht es ihr wird, sich allgemeine Vorstellungen zu bilden. [1])

Zunächst erscheinen ihr z. B. alle Aepfel nach einem

und demselben Schema zu sein. Allein weiterhin findet sie nicht bei jedem einen gleich angenehmen Geschmack. Nun bewirkt das Verlangen nach Lust und die Scheu vor Unlust, dass sie dieselben nach allen Beziehungen, die sie auffinden kann, vergleicht; sie lernt sie am Anblick, am Geruch, am Gefühl unterscheiden, bildet sich darnach verschiedene Schemata, die sie bei ihrer Auswahl leiten können, und theilt sie in so viele Klassen, als sie Verschiedenheiten bemerkt.

[1]) Die Eintheilung der Wesen in verschiedene Gattungen hat also ihren Grund nur in der Unvollkommenheit unserer Sehweise, ist mithin nicht in der Natur der Dinge begründet, und die Philosophen thaten darin Unrecht, dass sie die Wesenheit jeder Art von Wesen bestimmen wollten. Und doch ist das allezeit der Gegenstand ihrer Forschungen gewesen. Dieser Irrthum kommt daher, dass sie überzeugt waren, unsere Vorstellungen seien uns von der Hand eines Gottes eingeprägt worden, der, ehe er sie uns gab, ohne Zweifel die Natur der Dinge zu Rathe gezogen habe.

7. Was die Dinge betrifft, die sie weder der Lust, noch des Schmerzes wegen interessiren, so verschwinden sie in der Menge, und sie erlangt keine Kunde von ihnen.

Wir brauchen nur über uns nachzudenken, um uns von der Wahrheit des Gesagten zu überzeugen. Alle Menschen haben dieselben Empfindungen; allein das Volk, das von mühsamen Arbeiten in Anspruch genommen ist, der Weltmann, der ganz in nichtigen Dingen aufgeht, und der Philosoph, dem das Studium der Natur zum Bedürfniss geworden, sind weder für die gleichen Freuden, noch für die gleichen Schmerzen empfänglich. Auch gewinnen sie aus gleichen Empfindungen ganz verschiedene Erkenntnisse.

8. Unsere Statue bildet sich also Gattungsvorstellungen in folgender Ordnung. Zunächst nimmt sie nur die auffälligsten Verschiedenheiten wahr und hat sehr allgemeine Vorstellungen, jedoch nur in geringer Zahl.

Fällt ihr besonders die Farbe auf, so wird sie aus mehreren Blumengattungen nur eine Klasse machen; ist es der Umfang, so werden ein Hase und eine Katze für sie nur eine einzige Thiergattung sein.

Da ihre Bedürfnisse ihr weiterhin Veranlassung geben, auch andere Eigenschaften an den Dingen zu berücksichtigen, so wird sie Gattungen bilden, die den ersten untergeordnet sind. Aus einem allgemeinen Begriff bilden sich mehrere minder allgemeine.

Von den Einzelvorstellungen geht sie also gleich zu den allgemeinsten über; von da steigt sie zu engeren herab, je mehr sie die Verschiedenheit der Dinge bemerkt. So erwirbt ein Kind, nachdem es alles Gelbe „Gold" genannt hat, später die Vorstellungen „Messing", „Tomback", und macht aus einer allgemeinen Vorstellung mehrere weniger allgemeine.

9. Aus der Erzeugung dieser Vorstellungen erhellt, dass sie unserer Statue nur verschieden kombinirte Eigenschaften darstellen werden. Sie sieht z. B. in Allem, was sie berührt, Festigkeit, Ausdehnung, Theilbarkeit, Gestalt, Beweglichkeit etc. vereinigt und hat folglich die Vorstellung „Körper". Aber wenn man sie fragen wollte, was ein Körper sei, und sie antworten könnte, so würde sie auf einen zeigen und sagen: „Dieses hier", d. h. das, woran Du zugleich Festigkeit, Ausdehnung, Theilbarkeit, Gestalt etc. finden wirst.

10. Ein Philosoph würde antworten: er ist ein Wesen, eine ausgedehnte, feste etc. Substanz. Vergleichen wir diese beiden Antworten, so werden wir sehen, dass er die Natur des Körpers nicht besser kennt, als sie. Sein einziger Vortheil, wenn es einer ist, besteht darin, dass er sich eine Sprache gebildet hat, die nur darum gelehrt klingt, weil sie nicht die des gewöhnlichen Lebens ist. Denn die Worte „Wesen", „Substanz" bedeuten wirklich nichts weiter als das Wort „Dieses".

11. Man muss daraus schliessen, dass die Vorstellungen, die sie von den Sinnendingen hat, unklar sind; denn unklar nenne ich jede Vorstellung, die nicht alle Eigenschaften ihres Gegenstandes vergegenwärtigt. Nun hat sie aber von keinem Körper eine so vollkommene Kenntniss; sie sieht nur die Eigenthümlichkeiten an ihm, zu deren Beachtung sie ihre Bedürfnisse veranlassen. Bei grösserem Scharfsinn würde sie eine grössere Zahl derselben unterscheiden, und wenn sie ganz in die Natur der Wesen eindringen könnte, so würde sie nicht zwei

völlig gleiche finden. Nur darum also nimmt sie an, dass mehrere von einander nicht verschieden seien, weil sie dieselben undeutlich sieht.

12. Was ihre abstrakten Vorstellungen betrifft, so giebt es verworrene und deutliche. — Sie kennt z. B. einen Ton hinlänglich, um ihn von einem Geruch, einem Geschmack und von jedem andern Ton zu unterscheiden; allein er erscheint ihr einfach, obwohl er vielfach ist. [1]) Mehrere Farben kommen ihr, unter einander gemischt, nur wie eine einzige vor. Ebenso ist's mit allen Sinneseindrücken. Sie findet also nicht Alles heraus, was sie enthalten, und noch weniger gelingt es ihr, alle Ursachen zu entdecken, welche zu jeder einzelnen Empfindung zusammenwirken. Hierin hat sie also nur sehr unklare Begriffe.

Aber diese selben Empfindungen geben ihr Vorstellungen von Grösse und Gestalt, und wenn sie auch die Grösse und Gestalt der Körper nicht mit Sicherheit scharf zu bestimmen, noch die Verhältnisse, in denen sie zu einander stehen, genau anzugeben vermag, so weiss sie doch, wie eine Grösse das Doppelte oder die Hälfte einer andern sein kann, und kennt eine Linie, ein Dreieck, ein Viereck recht wohl. In dieser Beziehung hat sie also deutliche Vorstellungen. Sie braucht dazu nur die Grössen ohne Rücksicht auf die Objekte zu betrachten.

[1]) Beim Geräusch liegt es am Tage, und bei den harmonischen Tönen ist es nicht minder gewiss. Denn man hat bemerkt, dass sie sämmtlich dreifach sind.

13. Aus diesen zweierlei Vorstellungen entstehen zweierlei Wahrheiten. Wenn die Statue bemerkt, dass ein Körper dreieckig ist, so fällt sie ein Urtheil, das falsch werden kann, denn jener Körper kann seine Gestalt ändern; allein wenn sie bemerkt, dass ein Dreieck drei Seiten hat, so ist ihr Urtheil wahr und wird es immer sein, da ja drei Seiten die Vorstellung des Dreiecks bestimmen. Sie nimmt also Wahrheiten wahr, die sich ändern oder ändern können, so oft sie darüber urtheilen will, wie die Dinge beschaffen sind; hinwiederum nimmt sie Wahrheiten wahr, die sich nicht ändern, so oft sie sich auf Urtheile über die deutlichen und

abstrakten Vorstellungen, die sie von den Grössen hat, beschränkt.*)

Folglich hat sie ohne andere Beihülfe als die der Sinne Erkenntnisse aller Art.

VII.

Von einem in den Wäldern Litthauens gefundenen Menschen.

1. Unsere Statue kann, wie wir bemerkt haben, möglicher Weise von der Sorge um ihre Nahrung so in Anspruch genommen sein, dass sie für die Beschäftigung mit den Dingen, zu welchen sie sich hingezogen fühlte, ehe sie das Geschmacksorgan hatte, keinen Augenblick übrig behält. Sie lebt dann nur der Befriedigung dieses dringenden Bedürfnisses, und darum haben die Genüsse der andern Sinne keinen Reiz mehr für sie. Die Dinge, die solche gewähren könnten, beachtet sie nicht mehr. Ohne Verwunderung, ohne Wissbegierde, würde sie aufhören, über das, was sie bisher wusste, nachzudenken, würde bald Manches vergessen, würde vergessen, wie sie das, was sie noch weiss, gelernt hat, und nicht daran zweifeln, dass sie so, wie sie riecht, hört, sieht und fühlt, immer gerochen, gehört, gesehen und gefühlt habe. Einzig mit der Aufsuchung einer, wie ich annehme, äusserst seltenen Nahrung beschäftigt, würde sie geradezu ein thierisches Leben führen. Hat sie Hunger, so bewegt sie sich, so geht sie überall hin, wo sie Nahrungsmittel gefunden zu haben sich erinnert. Ist ihr Hunger gestillt, so wird Ruhe ihr dringendstes Bedürfniss; sie bleibt, wo sie ist, und schläft ein.

Unter solchen Umständen hemmt also das Nahrungsbedürfniss ihre Seelenkräfte in gewissen Beziehungen. Es nimmt deren ganze Thätigkeit für sich in Anspruch. Wahrscheinlich würde sie sogar, anstatt sich von ihrem eigenen Nachdenken leiten zu lassen, von den Thieren lernen, mit denen sie am meisten verkehrt, würde

*) Synthetische und analytische Urtheile, nach Kant's Terminologie.

gehen, wie sie, ihr Geschrei nachahmen, Gras fressen oder diejenigen verzehren, deren sie sich bemächtigen kann. Wir sind so sehr zur Nachahmung geneigt, dass sogar ein Descartes an ihrer Stelle nicht aufrecht gehen lernen würde. Durch Alles, was er sähe, würde er hinlänglich davon abgebracht werden.

2. So war vermuthlich das Schicksal jenes ungefähr zehnjährigen Kindes, welches unter den Bären lebte, und das man 1694 in den Wäldern fand, die Litthauen und Russland begrenzen. Es gab kein Zeichen von Vernunft, ging auf allen Vieren, hatte keine Sprache und gab Töne von sich, die nichts von menschlichen an sich hatten. Es dauerte lange, ehe es ein paar Worte, und zwar in ganz roher Weise, aussprechen konnte. Sobald es reden konnte, befragte man es über seinen früheren Zustand, allein es erinnerte sich desselben ebensowenig, als wir uns des in der Wiege Erlebten erinnern.

3. Wenn man sagt: jenes Kind gab kein Zeichen von Vernunft, so heisst das nicht, es habe nicht hinlänglich überlegt, um für seine Selbsterhaltung Sorge tragen zu können, sondern nur: sein Nachdenken, das bis dahin nothwendiger Weise nur dieses eine Ziel hatte, habe keine Gelegenheit gehabt, sich auf das zu richten, womit wir uns befassen. Es hatte keine von den Vorstellungen, die unsere Statue erworben hat, als sie noch andere Bedürfnisse kannte, ausser Nahrung zu suchen. Es fehlten ihm alle Kenntnisse, welche die Menschen ihrem gegenseitigen Verkehr verdanken. Kurz, es erschien nur darum ohne Vernunft, weil es weniger hatte als wir; nicht als ob es überhaupt keine gehabt hätte.

4. Zuweilen ist unser Bewusstsein, d. h. das Gefühl von dem, was in uns vorgeht, wenn es sich zwischen eine grosse Zahl von Wahrnehmungen theilt, die mit annähernd gleicher Stärke auf uns wirken, so schwach, dass uns keine Erinnerung an das Erlebte bleibt. Kaum fühlen wir alsdann, dass wir da sind; Tage könnten wie Augenblicke verfliessen, ohne dass wir Unterschiede an ihnen fänden, und die nämliche Wahrnehmung könnten wir unzählige Male machen, ohne zu bemerken, dass wir sie bereits gemacht. Ein Mensch, der viele Vorstellungen erworben und sich mit ihnen vertraut gemacht hat, kann nicht lange in einem derartigen selbstvergessenen Zustande

bleiben. Je grösser der Vorrath seiner Vorstellungen ist, desto mehr ist man zu der Annahme berechtigt, dass eine davon Veranlassung haben werde zu erwachen, seine Aufmerksamkeit besonders zu erregen und ihn seiner Bewusstlosigkeit zu entreissen. Jenes Kind hatte keine derartige Hülfe. Seine eingeschläferten Fähigkeiten konnten nur durch das Bedürfniss Nahrung zu suchen aufgerüttelt werden, und sein Leben glich einem Schlafe, der nur durch Träume unterbrochen wird. Es war also natürlich, dass es seinen früheren Zustand vergass.

Doch ist es nicht wahrscheinlich, dass es die Erinnerung daran mit einem Male verloren habe. Wenn man es nach einigen Tagen in die Wälder, wo man es gefangen hatte, wieder zurückgebracht hätte, so würde es ohne Zweifel die Orte, an denen es gelebt, wiedererkannt und sich der Kost, von der es sich genährt, und der Mittel, die es anwandte, um sie sich zu verschaffen, erinnert haben. Es würde nicht nöthig gehabt haben, sich über das alles noch einmal zu belehren. Allein die Erinnerung daran ward durch neue Vorstellungen und besonders durch die lange Zwischenzeit, die bis dahin verfloss, wo es auf ihm gestellte Fragen zu antworten im Stande war, verwischt. Dennoch hätte man, um sicherer zu gehen, es in die Wälder, wo es gefunden worden war, zurückführen sollen. Obwohl es sich dieser Orte nicht erinnerte, wenn man mit ihm davon sprach, so hätte es sie doch vielleicht wiederzuerkennen vermocht, wenn es sie gesehen hätte.

VIII.

Von einem Menschen, der sich erinnert, den Gebrauch seiner Sinne allmählich erhalten zu haben.

Setzen wir den Fall, unsere Statue erinnere sich, in welcher Ordnung ihr die Sinne gewährt worden seien, so würde man sie nur über sich selbst nachdenken zu lassen brauchen, um die hauptsächlichsten Wahrheiten, die wir nachgewiesen haben, nochmals klar zu machen.

1. Was bin ich, würde sie sagen, und was bin ich gewesen? Was sind diese Töne, diese Gerüche, diese

Geschmäcke, diese Farben, die ich nach einander für meine Daseinsweisen hielt, und die mir die Dinge jetzt zu nehmen scheinen? Was ist diese Ausdehnung, die ich an mir und um mich entdecke, ohne Grenzen zu finden? Sind es etwa nur verschiedene Arten, wie ich mich empfinde? Bevor mir das Gesicht gegeben wurde, kannte ich den Himmelsraum nicht; ehe ich den Gebrauch meiner Glieder hatte, wusste ich nicht, dass es ausser mir etwas gebe. Was sage ich da? Ich wusste nicht, dass ich ausgedehnt sei; ich war nur ein Punkt, als ich auf einförmiges Gefühl allein angewiesen war. Was ist das also für eine Reihe von Gefühlen, die mich zu dem gemacht hat, was ich bin, und die vielleicht auch alles das gemacht hat, was mir für meine Umgebung gilt?

Ich empfinde nur mich, und in dem, was ich in mir empfinde, sehe ich die Aussenwelt. Oder ich sehe vielmehr keine Aussenwelt; aber ich habe mir gewisse Urtheile angewöhnt, die meine Empfindungen dahin verlegen, wo sie nicht sind.*)

---

*) Die Behauptung, dass meine Empfindungen dahin verlegt werden, wo sie nicht sind, ist mindestens unbeweisbar, ja sie leidet an einem inneren Widerspruche. Allerdings werden die Gesichtsempfindungen in die Entfernung gelegt, welche der Tastsinn angiebt. Das grüne Laub eines Baumes z. B. sehe ich in einer Entfernung von zwanzig Schritten von meinem Auge; obgleich also die Empfindung „Grün“ nicht ausser mir sein kann, erscheint sie doch in einer Entfernung von zwanzig Schritten. Aber muss ihr vorgestellter Ort darum ausser mir liegen? Er ist zwar ausser meinem (NB. vorgestellten) Kopfe, aber ist das ausser mir, d. h. dem realen Sitze der Empfindungen? Cond. findet, und darin hat er Recht, dass die Gesichtsempfindungen nicht an den Objekten haften können, sondern in das Subjekt gehören. Um nun den vermeintlichen Fehler des Sinnes wieder gut zu machen, weist er ihnen ihren rechtmässigen Platz — nicht etwa in dem wirklichen Subjekte — sondern nur in einem andern Objekte, in seinem Kopfe an. Welcher Grund nöthigt aber zu der Annahme, dass mein wahrgenommener, objektiver Kopf gerade den Raum meines realen Kopfes, des realen

Im ersten Augenblick meines Daseins wusste ich nicht, was in mir vorging, unterschied noch nichts, hatte kein Selbstbewusstsein; ich war da, jedoch ohne Begehrungen, ohne Furcht, genoss mein Dasein so gut wie nicht, und wenn ich so fortgelebt hätte, würde ich nie auf den Gedanken gekommen sein, dass meine Existenz zwei Zeitpunkte umfassen könne.

Aber ich verspüre nach einander mehrere Empfindungen; sie nehmen meine Empfindungsfähigkeit je nach den Graden des Schmerzes oder der Lust, die sie begleiten, in Anspruch. Dadurch bleiben sie meinem Gedächtniss gegenwärtig, wenn sie es auch für mein Organ nicht mehr sind. Indem sich meine Aufmerksamkeit unter sie theilt, vergleiche ich sie, beurtheile ihre Verhältnisse zu einander, bilde mir abstrakte Vorstellungen, lerne allgemeine Wahrheiten kennen.

Alsdann richtet sich alle Thätigkeit, deren ich fähig bin, auf die Daseinsweisen, die mir besonders gefallen haben; ich habe Bedürfnisse, hege Begehrungen, liebe, hasse, hoffe, fürchte, habe Leidenschaften, und mein Gedächtniss gehorcht mir zuweilen mit solcher Lebhaftigkeit,

---

Sitzes der Empfindung, ausfülle? Kann nicht der reale Kopf unendlich kleiner, kann er nicht unendlich grösser sein als sein Wahrnehmungsbild, was ich allein kenne, während er selbst und sein Raum mir unbekannt bleibt? Die Behauptung also, dass die Empfindung „Grün", welche in einer Entfernung von zwanzig Schritten von dem Wahrnehmungsbilde meines Kopfes erscheint, darum ausserhalb ihres realen Sitzes erscheinen müsse, ist unerwiesen. Der Widerspruch, in den sich Condillac und die Anhänger der Lehre von der „Projektion" verwickeln, liegt darin, dass das Wahrnehmungsbild z. B. des Baumes dahin verlegt worden sein soll, „wo es nicht ist," das Wahrnehmungsbild vom Auge dagegen oder vom Thalamus opticus dahin, wo es ist. Es gebührt Ueberweg das Verdienst, diesen Widerspruch zuerst aufgedeckt zu haben, in Henle's und Pfeuffer's Zeitschrift für rationelle Medizin, dritte Reihe, Bd. V, 1859, S. 268 bis 282. (Dass bei einer unräumlichen Seele von einem „Hinaus"-Verlegen oder Projiziren nicht die Rede sein kann, bedarf kaum der Erwähnung.)

dass ich Empfindungen wirklich zu haben glaube, deren ich mich nur erinnere.

Ueber das, was in mir vorgeht, erstaunt, beobachte ich mich noch aufmerksamer. Jeden Augenblick fühle ich, dass ich nicht mehr bin, was ich gewesen. Es kommt mir vor, als hörte ich auf, Ich zu sein, um wieder ein anderes Ich zu werden. Geniessen und Leiden machen abwechselnd mein Dasein aus, und mittels der Aufeinanderfolge meiner Daseinsweisen nehme ich wahr, dass ich fortdauere. Dieses Ich musste also jeden Augenblick wechseln, auf die Gefahr, sich in ein anderes zu verwandeln, in welchem mich wiederzufinden mir schmerzlich ist.

Je mehr ich meine Daseinsweisen vergleiche, desto fühlbarer wird mir mein Genuss oder mein Leiden. Lust und Schmerz wetteifern fortwährend meine Aufmerksamkeit auf sich zu ziehen. Sie beide entwickeln alle meine Fähigkeiten; nur dadurch, dass ich ihnen gehorche, erwerbe ich mir Fertigkeiten und lebe nur noch, um zu begehren oder zu fürchten.

2. Aber bald darauf bin ich auf mehrere Arten zugleich. Weil ich daran gewöhnt bin, sie zu bemerken, wenn sie auf einander folgen, so bemerke ich sie auch dann noch, wenn ich sie beisammen habe, und mein Dasein scheint sich mir in einem und demselben Augenblicke zu vervielfältigen.

Indessen lege ich meine Hände auf mich selbst, lege sie auf das, was mich umgiebt. Sofort scheint eine bisher noch nicht dagewesene Empfindung alle meine Daseinsweisen zu verkörpern. Alles nimmt unter meinen Händen Festigkeit an. Ueber dieses neue Gefühl bin ich erstaunt, noch mehr aber darüber, dass ich mich nicht in Allem, was ich berühre, wiederfinde. Ich suche mich da, wo ich nicht bin. Es dünkt mich, dass ich das Recht, da zu sein, allein hatte, dass Alles, was ich antreffe, sich auf Kosten meines Seins bilde und sich mir nur darum kund thue, um mich in immer engere Grenzen zu verweisen. Was wird eigentlich aus mir, wenn ich den Punkt, worin ich bin, mit dem Raume vergleiche, den diese Menge von Dingen erfüllt, die ich entdecke?

Von nun an scheinen mir meine Daseinsweisen nicht mehr mein zu sein; ich mache sie zu ausser mir befind-

lichen Vereinigungen, bilde aus ihnen alle Dinge, von denen ich Kunde erhalte. Von den Vorstellungen, die weniger Vergleichungen erfordern, steige ich zu denen auf, die ich nur durch mehrfache Zusammenstellung erwerbe. Meine Aufmerksamkeit lenke ich von einem Gegenstand zum andern, und indem ich in dem Begriffe, den ich mir von jedem einzelnen bilde, die Vorstellungen und Beziehungen, welche ich an ihm bemerke, zusammenfasse, denke ich über sie nach.

Habe ich mich anfangs nur bewegt aus Lust am Bewegen, so bewege ich mich nun bald in der Hoffnung neue Freuden aufzufinden, und wenn ich der Wissbegierde fähig werde, so gehe ich beständig von der Furcht zur Hoffnung, von der Bewegung zur Ruhe über; manchmal vergesse ich, was ich gelitten habe, zuweilen auch verwahre ich mich gegen die Uebel, welche mir drohen; kurz, durch Lust und Schmerz, die einzigen Gründe meiner Begehrungen, lerne ich mich im Raum zurechtfinden und mir bei jeder Gelegenheit neue Vorstellungen bilden.

3. Könnte ich noch andere Fähigkeiten haben ausser mich zu bewegen und Körper zu handhaben? Ich hatte keine Ahnung davon; denn die Erinnerung an das, was ich gewesen, hatte ich vollständig verloren. Wie gross war also meine Ueberraschung, da ich mich als Ton, Geschmack, Geruch, Licht und Farbe wiederfand! Bald finde ich, dass ich mich zu einer Selbsttäuschung habe verleiten lassen, die mir der Tastsinn zu benehmen scheint. Alle diese Daseinsweisen kommen mir nach meiner Meinung von den Körpern zu, und ich gewöhne es mir in dem Grade an, sie so zu empfinden, als wenn sie wirklich dort wären, dass ich kaum glauben kann, sie gehörten ihnen nicht.

Was ist einfacher als die Art, wie ich mich meiner Sinne bedienen gelernt habe? Ich öffne die Augen dem Licht und sehe zunächst nur lichten und buntfarbigen Nebel. Ich taste, schreite vor, taste abermals: ein Chaos entwirrt sich allgemach meinen Blicken. Das Tastgefühl zerlegt gewissermaassen das Licht, scheidet die Farben, vertheilt sie auf die Dinge, erkennt einen hellen Raum und in diesem Raume Grössen und Gestalten, ertheilt meinen Augen bis auf eine gewisse Entfernung Anleitung, eröffnet ihnen den Weg, auf dem sie weit über die

Erde hinblicken und bis an den Himmel reichen sollen; es breitet mit einem Worte vor ihnen das Weltall aus. Alsdann schweifen sie anscheinend mit Lust durch unermessliche Räume, befassen sich mit Dingen, bis zu denen der Tastsinn nicht reichen kann, messen sie und scheinen, indem sie dieselben mit erstaunlicher Geschwindigkeit durchlaufen, der ganzen Natur nach meiner Willkür Dasein zu nehmen oder zu geben. Durch die blosse Bewegung meines Augenlides schaffe oder vernichte ich Alles, was mich umgiebt.

Würde ich, wenn ich diesen Sinn nicht besässe, jemals haben begreifen können, wie es mir ohne Ortsveränderung möglich sein könnte, das kennen zu lernen, was meiner Hand nicht erreichbar ist? Welche Vorstellung würde ich mir von einem Organe gemacht haben, das auf so grosse Entfernung Formen und Grössen erkennt? Wär's etwa ein Arm, der sich so ausserordentlich verlängert, dass er bis zu ihnen geht, oder kommen sie an ihn heran? Warum reicht er über gewisse Körper hinaus, während er von anderen aufgehalten wird? Warum berührt er in den Gewässern *) die nämlichen Dinge, die er auch aussen berührt? Ist es Täuschung, oder stellt sich wirklich die ganze Natur zweimal dar?

Bei jedem Gegenstande, den ich zu erforschen suche, eigne ich mir, wie mich dünkt, eine neue Sehweise an und verschaffe mir ein neues Lustgefühl. Hier ist es eine weite, einförmige Ebene, wo mein Blick über Alles, was in meiner Nähe ist, hinweggleitend in eine unbestimmte Entfernung eilt und sich in einen Raum verliert, der mich in Erstaunen setzt. Dort ist es eine vielfach wechselnde und enger begrenzte Gegend, wo meine Augen, nachdem sie auf jedem Gegenstande geruht, ein deutlicheres und bunteres Bild überblicken. Grüne Matten, Blüthenhaine, Waldesdickicht, wohin kaum die Sonne dringt, Gewässer, die sanft dahinfliessen oder sich tosend in die Tiefe stürzen, verschönern diese Landschaft, die von einem, tausenderlei verschiedene Farben über sie ausbreitenden Lichte belebt wird. Alles fordert mich, der ich bei diesem Anblick unbeweglich stehe, zum Schauen auf. Kaum wende ich meine Blicke ab, so weiss ich

*) Im Spiegelbild der ruhigen Wasserfläche.

nicht, soll ich sie auf die eben entdeckten Gegenstände richten, oder sie auf die zurücklenken, welche ich eben aus den Augen verlor. Unruhig lasse ich sie von diesen zu jenen wandern, und je besser ich alle Empfindungen, die mir zu Theil werden, herausfinde, desto fühlbarer wird mir die Freude am Sehen.

Voll Wissbegierde durchwandle ich eifrig die Orte, deren erster Anblick mich entzückt hat, und freue mich, wenn ich die Dinge, die allerwärts meinen Augen auffallen, am Gehör, Geruch, Geschmack und Gefühl wiedererkenne. Alle meine Empfindungen scheinen zu besorgen, dass sie einander nachstehen sollen. Die Mannichfaltigkeit und Lebhaftigkeit der Farben will es dem Wohlgeruch der Blumen gleichthun; die Vögel erscheinen mir ihrer Gestalt, ihrer Bewegung, ihres Gefieders wegen bewundernswerther, als wegen ihres Gesangs. Was ist das Murmeln der Gewässer im Vergleich zu ihren Windungen, ihren Fällen und ihrem Krystallglanz!

So wirkt der Gesichtsinn; kaum von dem Tastsinn unterwiesen theilt er Schätze aus in der Natur, schmückt freigebig die Orte mit ihnen, die ihm sein Führer entdecken hilft, und macht aus Himmel und Erde ein Zauberbild, welches seine Pracht nur dadurch erhält, dass er seine eigenen Empfindungen darauf ausbreitet.

4. Was würde ich wohl sein, wenn ich, immer auf mich selbst konzentrirt, nie meine Daseinsweisen nach aussen zu verlegen vermocht hätte? Sobald jedoch der Tastsinn meine andern Sinne unterweist, sehe ich Aussendinge, welche durch die Lust- oder Schmerzgefühle, die sie mir verursachen, meine Aufmerksamkeit auf sich ziehen. Ich vergleiche, beurtheile sie, fühle das Bedürfniss, sie aufzusuchen oder zu fliehen, ich begehre, liebe, hasse, fürchte sie; jeden Tag erwerbe ich neue Kenntnisse, und Alles, was mich umgiebt, wird zum Hülfsmittel für mein Gedächtniss, meine Einbildungskraft und alle meine Seelenthätigkeiten.

Warum muss ich Hindernisse für meine Wünsche finden? Warum muss mein Glück durch Leiden gestört werden? Doch was sage ich! Würde ich die Güter, welche mir geboten werden, wahrhaft geniessen, wenn ich nie einen Sieg zu erkämpfen hätte? Würde ich sie geniessen, wenn die Uebel, über welche ich mich beklage,

mich nicht ihren Werth erkennen lehrten? Mein Unglück selbst trägt zu meinem Glücke bei, und der grösste Genuss der Güter entspringt aus der lebhaften Vorstellung der Uebel, mit denen ich sie vergleiche. Der wechselnden Wiederkehr beider verdanke ich alle meine Erkenntnisse, verdanke ich Alles, was ich bin. Daher meine Bedürfnisse, meine Wünsche und die verschiedenen Interessen, welche so sehr die Triebfeder meiner Handlungen sind, dass ich die Dinge nur insoweit erforsche, als ich aufzusuchende Freuden oder zu meidende Schmerzen zu entdecken glaube. Sie sind die Leuchte, welche die Dinge je nach ihren Beziehungen zu mir erleuchtet; sie verbreitet über sie ein verschiedenes Licht, damit ich sie in verschiedene Klassen theile, und die, welche ihren Strahlen entrückt sind, bleiben in einem Dunkel begraben, worin ich sie nicht entdecken kann.

Ich achte auf die Früchte und Alles, was mich zu ernähren geeignet ist, suche die Mittel auf, mir ihren Genuss zu verschaffen, untersuche die Thiere, beobachte die, welche mir zu schaden vermögen, lerne mich gegen ihre Angriffe schützen, kurz ich erforsche Alles, was meine Wissbegierde reizt; ich bilde mir meinen Leidenschaften gemäss Regeln, um die Güte und Schönheit der Dinge zu beurtheilen. Bald treffe ich Vorkehrungen, die ich zu meinem Glücke nothwendig erachte, bald fordere ich die Gegenstände auf, selbst daran zu arbeiten, und dünke mich nur von freundlich und feindlich gesinnten Wesen umgeben.

Durch die Erfahrung belehrt prüfe, erwäge ich, ehe ich handle. Ich gehorche nicht mehr blindlings meinen Leidenschaften; ich widerstehe ihnen, verfahre mit Einsicht, bin frei und mache von meiner Freiheit einen um so besseren Gebrauch, je mehr Kenntnisse ich erworben habe.

5. Allein wie steht es mit der Gewissheit dieser Kenntnisse? Ich sehe eigentlich nur mich, geniesse nur mich; denn ich sehe nur meine Daseinsweisen; sie sind mein einziger Genuss, und wenn mir auch meine Gewohnheitsurtheile einen noch so starken Hang zu dem Glauben einflössen, dass sinnlich wahrnehmbare Eigenschaften ausser mir existiren, so bleiben sie mir doch den Nachweis schuldig. Ich könnte demnach so sein, wie ich bin,

dieselben Bedürfnisse, Wünsche, Leidenschaften haben, wenn auch die Dinge, die ich aufsuche oder meide, keine von jenen Eigenschaften hätten. Ohne den Tastsinn würde ich in der That die Gerüche, Geschmäcke, Farben und Töne als mir gehörig angesehen und nie gemeint haben, dass es riechende, tönende, gefärbte, schmeckende Körper gebe. Wie kann ich also sicher sein, dass ich mich, wenn ich meine, es gebe Ausdehnung, nicht irre? Doch kommt nicht viel darauf an, dass ich sicher weiss, ob so etwas existirt oder nicht. Ich habe angenehme oder unangenehme Empfindungen; sie wirken ebenso stark auf mich ein, als wenn sie die Eigenschaften der Dinge, denen ich sie beilegen muss, selbst darstellten, und das genügt, damit ich über meine Erhaltung wache. Die Vorstellungen, die ich mir von den Sinnendingen mache, sind zwar undeutlich, ich präge mir ihre gegenseitigen Verhältnisse nur unvollkommen ein; allein ich darf nur einige Abstraktionen vornehmen, um deutliche Vorstellungen zu bekommen und genauere Verhältnisse wahrzunehmen. Alsbald bemerke ich zweierlei Wahrheiten; die einen können aufhören zu sein, die andern sind gewesen, sind noch und werden immer sein.

6. Jedoch, wenn ich mich selbst auch nicht besser. Ich kenne, so kenne ich die Aussendinge nur unvollkommen sehe mich aus Organen gebildet, die geeignet sind, verschiedene Eindrücke aufzunehmen, sehe mich von Dingen umgeben, die alle, jedes nach seiner Weise, auf mich wirken; in der Lust und dem Schmerze endlich, welche die Empfindungen, die ich habe, beständig begleiten, glaube ich den Grund meines Lebens und aller meiner Fähigkeiten wahrzunehmen. Allein dieses Ich, welches unter meinen Augen Farbe, unter meinen Händen Festigkeit annimmt, — kennt es sich besser, so dass es nun alle Theile dieses Körpers, für die es sich interessirt und in welchen es zu existiren glaubt, als ihm gehörig betrachten darf? Ich weiss, dass sie mein sind, ohne es begreifen zu können, ich sehe mich, fühle mich, kurz, ich empfinde mich, weiss aber nicht, was ich bin, und wenn ich früher geglaubt habe, Ton, Geschmack, Farbe, Geruch zu sein, so weiss ich gegenwärtig nicht mehr, wofür ich mich halten soll.

IX.

Schluss.

1. Nicht Alles, was ich hypothetisch angenommen habe, erleidet Anwendung auf uns; allein es beweist wenigstens, dass alle unsere Erkenntnisse aus den Sinnen und besonders aus dem Tastsinn stammen, weil er es ist, der die andern unterweist. Wenn unsere Statue, ohne dass wir etwas Weiteres als Empfindungen bei ihr voraussetzten, Einzel- und allgemeine Vorstellungen erworben und sich zu allen Verstandesoperationen befähigt hat, wenn sie Begehrungen gehegt und sich in Leidenschaften versetzt hat, denen sie gehorcht oder widersteht, wenn endlich Lust und Schmerz der einzige Grund der Entwickelung ihrer Kräfte sind, so kann man vernünftiger Weise daraus schliessen, dass wir zunächst nur Empfindungen gehabt haben, und dass unsere Kenntnisse und unsere Leidenschaften die Wirkung der Lust- und Schmerzgefühle sind, welche die sinnlichen Eindrücke begleiten.

Je mehr man darüber nachdenkt, desto mehr wird man sich in der That davon überzeugen, dass hier die einzige Quelle unserer Erkenntniss und unserer Gefühle ist. Folgen wir der Erkenntniss, so geniessen wir alsbald ein neues Leben, welches von dem, was uns rohe Empfindungen (wenn ich mich so ausdrücken darf) früher gewährten, ganz verschieden ist. Folgen wir dem Gefühl, achten wir auf dasselbe besonders dann, wenn es sich durch alle die Urtheile verstärkt, die wir uns gewöhnt haben, mit den sinnlichen Eindrücken zusammenfliessen zu lassen, so werden alsbald aus diesen Empfindungen, die anfänglich nur eine kleine Zahl grobsinnlicher Lustgefühle gewährten, verfeinerte Lustgefühle entstehen, die in erstaunlicher Mannichfaltigkeit auf einander folgen. Je mehr wir uns also von dem entfernen, was die Empfindungen im Anfang waren, desto mehr wird das Leben unseres Wesens sich entwickeln, wechselvoller werden. Es umfasst so vielerlei, dass wir kaum begreifen, wie alle unsere Fähigkeiten einen gemeinsamen Grund in der Empfindung haben können.

2. So lange die Menschen noch in den sinnlichen Eindrücken nur auf Empfindungen achten, denen sie nur

wenig Urtheile beizumischen vermocht haben, ist das Leben des Einen dem des Andern ziemlich gleich. Es ist beinahe weiter keine Verschiedenheit, als in dem Lebhaftigkeitsgrade, mit dem sie empfinden. Erfahrung und Ueberlegung werden für sie dasselbe sein, was der Meissel in den Händen des Bildhauers ist, der aus einem ungeformten Steine eine vollendete Bildsäule meisselt, und je nach der Kunst, mit der sie diesen Meissel handhaben, werden sie aus ihren Empfindungen neue Erkenntniss und neue Freuden hervorgehen sehen.

Wenn wir sie beobachten, so werden wir gewahren, wie diese Materialien roh liegen bleiben oder verarbeitet werden, und bedenken wir den Abstand der Menschen unter einander, so werden wir darüber erstaunt sein, wie viel in einem und demselben Zeitraum die Einen mehr leben als die Andern. Denn leben ist eigentlich geniessen, und dessen Leben ist am längsten, der die Gegenstände seines Genusses am meisten zu vervielfältigen versteht.

Wir haben gesehen, dass der Genuss bei der ersten angenehmen Empfindung beginnen kann. Im ersten Augenblick z. B., da wir unserer Statue den Gesichtsinn gewähren, hat sie einen Genuss, träfe ihre Augen auch nur eine schwarze Farbe.*) Denn man darf ihre Lustgefühle nicht nach unsern beurtheilen. Manche Empfindungen sind uns gleichgültig oder selbst unangenehm, sei es, weil sie nichts Neues für uns haben, sei es, weil wir lebhaftere kennen. Ihre Lage jedoch ist ganz verschieden, und sie kann in Wonne schwelgen, wenn sie Gefühle empfindet, die wir keiner Beachtung würdigen, oder die in uns nur Widerwillen erregen.

Achten wir auf das Licht, wenn der Tastsinn das Auge lehrt, die Farben in der ganzen Natur zu verbreiten, so haben wir eben so viele neue Gefühle, und folglich eben so viele neue Freuden, eben so viele neue Genüsse.

Dasselbe gilt von allen andern Sinnen und allen Seelenthätigkeiten. Denn wir geniessen nicht allein vermöge

*) Ist zweifelhaft. Cond.'s Annahme, dass die erste Empfindung ihrer Neuheit wegen mit einem Lustgefühl verbunden sein müsse, trifft, wie wir sahen, bei den Tonempfindungen wenigstens nicht zu.

des Gesichts, Gehörs, Geschmacks, Geruchs, Gefühls, wir geniessen auch vermöge des Gedächtnisses, der Einbildungskraft, der Ueberlegung, der Leidenschaften, der Hoffnung, kurz, vermöge aller unserer Fähigkeiten. Allein diese Ursachen sind nicht bei allen Menschen gleich wirksam.

3. Die mit einander verglichenen Lust- und Schmerzgefühle, d. h. unsere Bedürfnisse sind es, welche unsere Fähigkeiten üben. Ihnen verdanken wir mithin das Glück, Genüsse zu haben. So viel Bedürfnisse, so viel verschiedene Genüsse; so viel Grade im Bedürfniss, so viel Grade im Genuss. Hier ist der Keim zu Allem, was wir sind, die Quelle unseres Unglücks oder unseres Glücks. Den Einfluss dieser letzten Ursache zu beobachten ist also das einzige Mittel, wenn wir uns selbst erforschen wollen.

Die Geschichte der Fähigkeiten unserer Statue zeigt deutlich, wie das alles vor sich geht. Als sie auf das Grundgefühl allein angewiesen war, war eine gleichmässige Empfindung ihr ganzes Sein, ihre ganze Erkenntniss, ihre ganze Lust. Indem wir ihr allmählich neue Daseinsweisen und neue Sinne gaben, sahen wir sie neue Wünsche hegen, von der Erfahrung lernen sie zu beschränken oder zu befriedigen und von Bedürfnissen zu Bedürfnissen, von Kenntnissen zu Kenntnissen, von Freuden zu Freuden weiterschreiten. Sie ist demnach Alles durch Erworbenes geworden. Warum sollte es beim Menschen nicht ebenso sein?

Excurs zu Seite 151.

Durch die Belehrung des Tastsinnes wird höchstens erklärlich, warum wir durch zweckentsprechende Richtung der Augenaxe bewirken, dass die gleichen Punkte der beiden vereinigten Netzhautbilder zusammenfallen, warum wir also nicht schielen. Aber wie kommt es, dass der Inhalt der beiden Bilder nur in einem Sehraum und nicht in zweien erscheint? Dieses Problem hat Condillac hier umgangen.

Zunächst ist so viel klar, dass die beiden Bilder nicht ausser einander gesehen werden können. Nennen wir den Inhalt, der das Sehfeld des rechten Auges erfüllt, A und den des linken B, so kann A darum nicht ausserhalb B gesehen werden, weil ausser A und B überhaupt gar nichts gesehen wird, also auch kein Raum, der sie trennt; es wird nichts zwischen ihnen gesehen. Eben so wenig kann A neben B oder im Anschluss an B gesehen werden; denn das rechte Auge sieht nichts neben A und das linke nichts neben B.

Es wäre jedoch übereilt, daraus allein schon auf ein Ineinanderfallen der beiden Sehfelder im Bewusstsein zu schliessen. Aus dem Gesagten würde sich vielmehr zunächst nur die Existenz zweier verschiedener, mit einander völlig unverbundener Empfindungskomplexe ergeben, wie solche bei zwei Einäugigen vorhanden sind, die dicht neben einander stehen und auf dasselbe Objekt hinschauen. Wir sind also genöthigt, weiter zu fragen: wie geschieht es, dass die beiden Bilder A und B sich überhaupt vereinigen?

Herrn Professor Ueberweg verdanke ich über dieses Problem folgende briefliche Aeusserung, die einen sehr beachtenswerthen Lösungsversuch einschliesst und die ich mit seiner Bewilligung hier um so lieber mittheile, als sie auch über manche andere, in den Anmerkungen nicht oder nur kurz berührte Frage Licht zu verbreiten geeignet ist:

„Czolbe nimmt eine „Weltseele" an (und schon Plato macht diese Annahme) in der Art, dass sich durch allen Raum hindurch Ein psychisches Prinzip erstrecke; wo nun die in diesem latenten Empfindungen vermöge bestimmter, dazu geeigneter Bewegungen „ausgelöst" oder angeregt werden, da sind sie eben, und wo sie sind, da erscheinen sie, weil bei ihnen als solchen Sein und Erscheinen, Dasein und im Bewusstsein Sein, identisch ist. Setzen wir dies voraus, so erklärt sich vollkommen, warum zwei Einäugige, die auf das nämliche Objekt hinschauen, getrennte, aber von keinem von Beiden als getrennte erkannte Bilder haben; es erklärt sich auch recht wohl, warum das Wahrnehmungsbild, das ich vom Stuhle habe, neben dem vom Tische erscheint, da es eben wirklich neben demselben liegt; jedes von beiden Bildern nimmt eben den Raum innerhalb der Weltseele ein, innerhalb dessen es erscheint, und das „Ich", dem es erscheint, ist eben nur der Komplex der Empfindungen selbst. Aber wie aus den zwei Sehfeldern A und B eins werde, das bleibt unerklärt, sofern nicht (mit Czolbe) eine reale „Projektion" an den nämlichen Ort hin angenommen wird. Setze ich voraus, dass das Psychische eine Funktion des Materiellen sei, oder richtiger: dass Beides dasselbe sei, einmal von Seiten seiner Ausdehnung, das andere Mal als Qualitätenkomplex betrachtet, so habe ich denselben Vortheil (dass nämlich das Nebeneinander der Erscheinung von Tisch und Stuhl etc. selbstverständlich ist), aber auch dieselbe Schwierigkeit (dass nämlich die Verschmelzung von A und B und überhaupt die gegenseitigen Beziehungen der Empfindungen unerklärt sind). Lässt man sich ausschliesslich durch den Eindruck der letzteren Schwierigkeit bestimmen, so wird man geneigt, entweder eine punktuelle Seele anzunehmen (mit Descartes, wiewohl bei diesem zunächst nur von einem punktuellen Sitz der Seele die Rede ist, mit Leibnitz, der die Seele als eine Monade, mit Herbart, der sie als ein einfaches Wesen

fasst), oder Unbestimmbarkeit des Psychischen durch den Raum überhaupt vorauszusetzen, indem dieser, wie Kant will, nur eine subjektive Anschauungsform und zwar nur für die Objekte der äusseren Sinne sei. Aber das heisst doch nur aus der Scylla in die Charybdis fallen. Um die Einheit zu erklären, macht man die Mannigfaltigkeit, die erscheinende Vielheit und Ausgedehntheit unerklärbar. Wie haben in einem punktuellen Wesen die Wahrnehmungen Platz, die doch Empfindungskomplexe sind, welchen Ausgedehntheit anhaftet? Es ist der reine Widerspruch, und mit vollstem Recht opponirt Fechner, opponirt in seiner Art auch Béneke der Herbart'schen Doktrin, nur dass Beneke von einem Nebeneinander redet, das nicht die Form des dreidimensionlichen Raumes trage; das ist falsch, denn es widerstreitet der in unserm Bewusstsein gegebenen Ausdehnung der Empfindungskomplexe nach drei Dimensionen. „Grün" ist eine Empfindung; es giebt aber kein Grün, das nicht eine Ausdehnung, und zwar in demjenigen Raum hätte, den die Geometrie kennt, und was das „Nebeneinander unserer Gedanken" betrifft, so braucht man diese Gedanken nur genau und vollständig aufzufassen, um auch in ihnen die Räumlichkeit zu finden. Der Gedanke z. B.: das Prisma hat drei Dimensionen, kann nicht vollzogen werden ohne die Anschauung, welche Ausdehnung hat; kein Gedanke ist nach richtiger Aristotelischer Doktrin ohne das φάντασμα. Selbst Gemüthsbewegungen sind nicht ohne Ort; wir empfinden sie nicht als auf der Strasse befindlich, so wie wir als dort befindlich Personen sehen und Geräusche hören, sondern als in uns befindlich, in Herz oder Hirn, und sinnliche Gefühle sind erst recht lokalisirt; vom Begehren gilt das Gleiche. Wie aber diese Bewusstseinsthatsachen der Leibnitz-Herbart'schen Lehre widerstreiten, so auch der Kant-schen; denn diese räumlichen Gebilde können doch ganz unmöglich in einem unräumlichen Wesen sein. Unser Sensorium kann nur etwas Ausgedehntes, und zwar in drei Dimensionen Ausgedehntes sein. Nun liesse sich denken, dass ausserhalb unseres Sensoriums ein anderes Nebeneinander, etwa ein vierdimensionlicher Raum bestehe; diese Annahme aber und alle ähnlichen glaube ich in §. 44 meiner Logik und in meiner Kant-Rede (zum 22. April 1869, in der Altpreuss. Monatsschrift) als un-

haltbar erwiesen zu haben (wenn ich schon zugebe, dass der Beweis noch einer genaueren Ausführung bedürfen mag.) Somit sehe ich mich genöthigt, die räumliche Ausdehnung in drei Dimensionen als etwas Reales bei dem Psychischen und Nicht-Psychischen anzuerkennen, mit anderen Worten, in dieser Ausdehnung eine Existenzweise und nicht eine blosse Anschauungsform zu erkennen. Nun kehrt aber die Schwierigkeit wieder, welche Leibnitz und Herbart durch die Fiktion der Punktualität der Seele (und eines jeden realen Wesens), Kant durch seinen kritischen Subjektivismus zu beseitigen strebten. Sie muss gelöst werden, ohne dass die Realität der räumlichen Ausdehnung des Psychischen und Ausserpsychischen negirt wird. In der That aber zeigt sich auch ein Weg zur Lösung, sobald wir das Phänomen der beiden Netzhautbilder nicht isoliren, sondern in seinem vollen Zusammenhange betrachten. Die Netzhäute vermitteln keine Gesichtswahrnehmungen mehr, wenn der Sehnerv zerstört ist. Wir haben allen Grund anzunehmen, dass die einzelnen Theile jedes der beiden Netzhautbilder, d. h. die Erregungen der peripherischen Enden der Fasern des Sehnerven, einzeln nach den Seh- und Vierhügeln hingeleitet werden, und dass hier das Sensorium sei. Empfindungen kommen erst im Sensorium zu Stande, und da, wo eine jede derselben zu Stande kommt, ist sie eben in unserm Bewusstsein. Die Empfindungskomplexe sind ebenda neben einander, wo wir sie neben einander finden, d. h. da, wohin die naive Voraussetzung die Aussendinge setzt. Unser Sensorium reicht nicht über unsern Leib, auch nicht einmal über unser (reales) Gehirn hinaus, wohl aber über das Bild, welches wir von unserm Leibe, vollends über das Bild, welches wir von unserm Gehirn haben, indem wir es nämlich nach der Analogie mit fremden Gehirnen uns vorstellen, welche wir sinnlich wahrgenommen haben. (Vgl. die Anm. 54 auf S. 127 in dem Berkeley-Hefte.) In dem Sensorium muss eine wirkliche, räumliche Deckung der beiden Netzhautbilder zu Stande kommen; nur so wird der Zusammenschluss derselben zu der Einheit des Sehfeldes möglich. Nun fragt sich weiter, wie die Deckung zu Stande komme. Vorbereitet ist dieser Erfolg ohne Zweifel anatomisch bereits durch den Verlauf der Fasern des Sehnervs selbst; aber hierin liegt

nicht die volle, zureichende Deutung; es darf für konstatirt gelten, dass die Vorstellungs-Assoziation dabei wesentlich mitwirkt. Also ein „psychischer Faktor“ oder „intellektueller Faktor“ ist dabei unabweisbar. Aber soll dies nicht ein leeres Wort bleiben, so muss die somatische Vermittlung hierbei ebensowohl nachgewiesen werden, wie bei dem sinnlichen Empfinden selbst. Auch kann es nicht zweifelhaft sein, worin dieselbe bestehe. Von den Seh- und Vierhügeln aus laufen Fasern in Menge nach der mit Ganglienzellen reichlich versehenen Peripherie des Gehirns hin. Erfolgt nun eine sinnliche Affektion, eine Anregung von Fasern des Sehnerven, so kann die Bewegung nicht im Sensorium enden. Sie dient zum Theil zur Potenzirung der im Sensorium, wie wir nothwendigerweise voraussetzen müssen, vorhandenen Empfindungsrudimente zu wirklichen Empfindungen, wahrscheinlich vermöge einer Konzentration des an verschiedene Stellen Vertheilten und in dieser Vertheilung Schwachen und daher noch Unbewussten, und zu der Herbeiführung einer bestimmten Gruppirung der Empfindungen zu den Komplexen, welche die Wahrnehmungen ausmachen. Aber sie geht zum Theil auch auf Bewegungsfasern über, so dass an die Empfindungen sich (mittelbar) Muskelthätigkeiten zu knüpfen vermögen, und zum Theil auch auf die Ganglienzellen an der Oberfläche des Gehirns, wo dann, wie wir annehmen müssen, bleibende Substanzveränderungen eintreten, in ähnlicher Art, wie im photographischen Apparat. Erfolgt später die gleiche Nervenanregung, so wird das Bild im Sensorium verstärkt werden und an Bestimmtheit gewinnen durch eine Strömung der Bewegung zu der früher gebildeten Spur in der Ganglienzelle hin und die Rückströmung, die von dorther erfolgt. Die Ganglienzellen stehen aber auch zu einander in Beziehung. Vielleicht wird durch Verbindungsfasern, die von der einen zur andern gehen, von der Spur aus, die in gewissen Zellen liegt, eine Spur in andern Zellen mit angeregt, und zwar nach den zwei Grundverhältnissen: a) der Gleichartigkeit, b) der früheren Gleichzeitigkeit oder vielmehr unmittelbaren Aufeinanderfolge der entsprechenden sinnlichen Perzeptionen. Vermöge der Rückströmung von den Ganglienzellen zum Sensorium hin tritt nun in unserem Bewusstseinsraume auch das Bild hervor, das

der zweiten Spur entspricht; das ist der Assoziationsprozess in seiner somatischen Vermittelung. Die Verbindungsfasern machen auch erklärlich, dass die Eindrücke des Gehörsinnes, des Tastsinnes etc. in das nämliche Sensorium eintreten, in welchem die Gesichtsempfindungen sich bilden. Fasern, die von rechts nach links hin und umgekehrt Beziehungen vermitteln, sind zudem noch vorhanden, offenbar zur Verbindung der beiden Hemisphären unter einander, wodurch bei Zerstörung von Theilen der einen Hirnseite, so lange nur die entsprechenden Theile der andern noch vorhanden sind, die zugehörige Funktion möglich bleibt, gleichwie auch bei Zerstörung der Sehkraft des einen Auges das andere das Sehen vermittelt.

Nun ist die Gruppirung zum Theil durch die räumliche Ordnung der Affektionen selbst und durch ihr Eintreten in das nämliche Sensorium bedingt, wo die durch sie angeregten Empfindungen nicht neben einander verharren, sondern einander durchdringen; zum Theil aber, sofern es sich um die genaue Koinzidenz der objektiv zusammengehörigen Bilder und (was hiermit zusammenhängt) um die Tiefenanschauung handelt, beruht sie auf den Assoziationen, welche uns die Deutung der subjektiven Empfindungskomplexe auf Aussendinge möglich machen, u. a. auch auf der (von Cond. hervorgehobenen) Assoziation mit Tastempfindungen.

Die gegenseitige Durchdringbarkeit verschiedener Empfindungen, die einem Sensorium angehören, ist eine Voraussetzung, die ich mit hinzunehmen muss, um durch die Assoziationsgesetze diejenigen Thatsachen zu verstehen, die wir auf die „Einheit des Bewusstseins“ zurückzuführen pflegen.“

Druckfehler.

S. 58 Z. 4. l. Sie st. sie.
S. 96 Z. 5 l. tragen st. trage.

Druck von Gebrüder Grunert in Berlin.

14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED

LOAN DEPT.

This book is due on the last date stamped below, or on the date to which renewed.
Renewed books are subject to immediate recall.

4Apr'63KB
REC'D LD
JUN 26 1963

LD 21A–50*m*-11,'62
(D3279s10)476B

General Library
University of California
Berkeley

M77966

B1983
T72

Condillac, E.B.de
Condillac's
~~Abhandlung über die~~
empfindungen.

M77966

B1983
T72

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

YC135678